Tome XIX. N° 17 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Déc. 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les Robinsons basques [1]

Les États généraux basques.

Cette sorte de broderie, dont le sujet, habilement mené, teinté, se déroulait autour d'une chanson de geste que l'auteur des Robinsons basques avait cru bon d'introduire là tout d'un coup, ne fit que déconcerter davantage mon esprit critique. Nier le génie très personnel d'Éliézer, malgré le choix, ici, d'un thème rebattu, autant prétendre que ma cousine Éva n'a pas les yeux bleus. Mais quoi ! Fallait-il que l'auteur fît entrer pêle-mêle, dans son poème, tout ce qui lui passait et chantait par la tête, et qui se rapportait, de près ou de loin, au pays basque? Et n'aurait-il pas relaté l'enterrement de Roland dans la lune si sa cuisinière, comme celle que j'avais jadis à Saint-Palais, l'eût assuré de ce détail? Sans doute ; car dans son genre d'affection hystérique, les étrangetés, les contradictions, les inventions, les lacunes, les mimétismes, les vraisemblances mêmes, s'amalgament, cristallisent en formes très diverses.

Je dis à l'oncle et au neveu que je demeurais sous le charme ; que j'étais prêt à leur remettre avant peu la clef des grottes

 — Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 novembre 1924.

d'Isturitz (à cette nouvelle ils poussèrent ensemble un soupir de soulagement), et l'autorisation, pour eux, que j'attendais, d'un jour à l'autre, de M. Passerose. J'ajoutai que je désirais auparavant leur rendre tant de gracieuses attentions de leur part et les convier à un déjeuner qui, pour n'avoir pas lieu aux Aldudes, en compagnie de Charlemagne et de Roland, ne les intéresserait pas moins. Ce sera, fis-je observer à Éliézer, une occasion de mettre en jeu, une fois de plus, vos belles qualités de synthèse, et de retrouver dans le repas que je vous offrirai, et chez les convives, les éléments de l'incomparable régal spirituel que vous venez de me servir.

Voici, messieurs, continuai-je. Il est un antique usage basque dont ne fait pas mention votre légende, puisqu'elle lui est antérieure, une tradition toute intime, à laquelle je voudrais vous initier : *les Etats généraux du pays basque*, qui n'ont aucune sorte de rapport avec une constitution politique, dont ils s'éloignent par un caractère de bonté, de franchise, de naturel. Ces États généraux consistent en un déjeuner qui groupe annuellement ses élus, tour à tour dans l'une de nos trois provinces, et chez leur président temporaire. Cette assemblée se compose de vingt-cinq membres, choisis parmi les plus marquants de l'*Eskualdunak*. En eux vous pourrez voir revivre les origines ondicoliennes, car, ayant l'honneur présentement d'être à leur tête, je vous convie, messieurs, à titre d'érudits et conservateurs de notre charte, au prochain repas de nos États généraux qui siégeront le 30 août prochain, dans ma ferme de Garris.

Jacob Meyer et son neveu acceptèrent en me remerciant beaucoup. Ces États généraux n'étaient, en réalité, qu'un repas plantureux que je voulais offrir à certaines personnalités du pays, qui s'étaient employées avec moi à soutenir la candidature d'un mien cousin royaliste, Bathita Yturbide. Le nombre de mes invitations s'élevait donc à vingt-six.

Cette ripaille, je l'offris dans l'épaisse maison, bien blanchie pour la circontance, et dont on eût dit les contrevents passés au chocolat, de ma propriété de Garris où, chaque année, j'allais faire l'ouverture de la chasse. Garris est situé non loin de Saint-Palais où, dès la veille, Jacob et Éliézer étaient descendus à l'hôtel Biracouritz. La matinée se leva radieuse, stridente de cigales, et l'ombre de mes chênes massifs était, autant que la chaleur, écrasante. Je fis mes ablutions dans la source du verger où je me promenai

quelque temps en bretelles claires, tout réjoui par la perspective de ce groupement de types basques, bien purs, comme les vins que j'allais leur servir, et amusé à l'avance de la morale qu'en tireraient mes Juifs. Une prudence élémentaire exigeait que je ne les présentasse l'un et l'autre aux *Etats généraux* que vaguement. Que je n'omette pas de dire que, pour me conformer à l'esprit du pays, j'avais exclu les femmes, sinon cinq, pour cuisiner et nous servir avec la meilleure grâce du monde. Le cordon-bleu avait nom Magniana et ses satellites Maïana, Iuana, Graciousa, Berounikea.

Deux seulement des membres conviés aux États généraux par leur président s'excusèrent. Les vingt-deux autres, je les vis arriver un peu après midi, dans mon domaine de Khourutçaidia, la plupart en de petits tape-culs, les plus inconfortables du monde, et que traînaient des haridelles. Mais un mélange de bonhomie et d'orgueil national se lisait sur leurs faces. Plusieurs étaient vêtus ainsi qu'à l'habitude le noble ou le bourgeois basque, avec beaucoup de soin et de propreté, de jaquettes, et chaussés de souliers à guêtres. Quelques vieillards, à barbe aussi blanche que la laine des brebis après l'averse, montraient des joues d'églantine et des yeux bleus, d'un bleu de bourrache. Certains coiffaient des pailles de Panama, d'autres des canotiers ou de larges chapeaux melons. Les grands paysans portaient veston et béret, comme les deux pilotaris et le danseur, mais ceux-ci arboraient des bottines jaunes. Quant aux prêtres, il y en avait deux, l'un curé d'une paroisse infime, mais généreuse envers lui d'agneaux et de haricots, l'autre missionnaire diocésain, âgés mais pleins de vie, de physionomie en relief, autoritaires, brusques et sympathiques. On sentait que, de leurs mains armées de gourdins, ils auraient assommé un taureau du premier coup et que, de leurs énormes pieds enfouis dans des chaloupes de cuir ferrées, ils eussent écrasé des lièvres. Quel contraste entre leur solide et fruste architecture et l'ossature de ces deux mauviettes qui descendirent de leur calèche de louage, les Meyer ! Je présentai ces monteurs de légende, en estropiant légèrement leur nom, ce que me facilitait la langue basque, « Meyera », comme étant des ingénieurs de Bayonne.

J'avais naturellement attribué les places d'honneur à M. le curé d'Aïciritz et au père Bidondoa Ihidoïpé, de Hasparren. Étaient présents encore Bathita Yturbide, mon

cousin et député monarchiste qui, durant sa législature, d'assez fraîche date il est vrai, et, il est vrai aussi, pour défendre une noble cause, n'avait trouvé qu'un juron navarrais qu'il vaut mieux que je ne rapporte pas ici ; Etchechoury, conseiller général, grand éleveur de chevaux, esprit averti, mais si plein de son propre pays, que l'idée que l'on pût, dans un poème, raconter que des Basques avaient vidé leurs assiettes jusqu'à les faire miroiter l'enthousiasmait comme d'un chant d'Homère ; le comte de Macaye, grand amateur de déjeuners qui, en été, se prolongent dans la fraîcheur des salles ombreuses et dallées, et, en hiver, dans la tiédeur des hautes flammes rousses et crépitantes ; cavalier qui, au retour des foires, interpelle vertement les filles pédestres ; Pochelu, le juge de paix qui, à l'audience, tirait par les oreilles toute femme qui prétendait avoir raison contre un homme ; Algalarondo, le médecin, qui prescrivait à ses clients le jus d'herbes de sa prairie, et les saignait à tout propos, avec son rasoir, dans son plat à barbe ; Oyharçabal, le potard, capable d'avaler sans nausée du boudin cru en l'arrosant de maints cognacs, bitters, vermouths et litres de vins rouges et blancs ; Bidondo, le notaire, qui gavait des ortolans dans son étude ; Etchecoin, le maire laboureur, vieux garçon (carloche est le terme basque), vivant aves ses onze sœurs célibataires (ou mouchourdines), et chez qui l'on se régalait de chipes en sauce et d'une panchetta célèbre ; Mendigaray, son collègue qui avait tenu et gagné le pari de manger en un quart d'heure deux énormes foies de canard y compris leur graisse chaude ; Etcheto, un rougeaud, fabricant de chocolat ; Haramboure l'Américain enrichi à Buenos-Ayres dans le commerce de cuir, et retiré à Hasparren ; Larronde, le boulanger, qui buvait d'un bouillon de corbeaux, enterrés préalablement ; Mercapide, le boucher, qui vendait aux pêcheurs les asticots de sa viande d'été, et ouvrait, à la même saison, un établissement de bains ; sa femme fabriquait des meringues ; Hirigoyen l'épicier qui, lorsqu'il pesait du fromage, en rognait l'excédent qu'il dégustait par lamelles devant l'acheteur, mais quelle bonne odeur de café grillé dans sa boutique ! Bordato, l'ancien marin de Terre-Neuve, qui représentait une compagnie d'assurances : « la Céleste » ; Bordachoury, le chasseur qui avait pris au piège à loup le lieutenant de gendarmerie de Mauléon ; Etchegaray, le contrebandier d'Ainoha, et pilotari, dont les bidons d'alcool avaient été

troués par les balles des douaniers ; Salagoïty, pilotari également, champion du monde à qui les Anglaises mendiaient ses vieilles savates et sa culotte plus blanche qu'une maison basque en août. Sur le carnet de l'une de ses admiratrices, il avait écrit : « Amin nu, je n'ai pas peur de personne » ; Pitchariatéguy, de Barcus, fils d'un amiral, mais qui, au grand désespoir de la marine et des siens, se mêlait aux baladins, et, en costume éclatant, faisait valser et pirouetter son cheval de bois. Enfin Paul Dupont rentier, qui, malgré un nom si peu basque, l'était à lui seul plus que tous les autres convives ensemble, mais on ne saurait dire pourquoi : c'est une impression indéfinissable, une manière de se montrer réservé après les libations nombreuses qu'il décidait à toute occasion, avec le comte de Macaye et quelques hobereaux de même sorte. L'abbé Harriague, dans son livre sur la noblesse basque, démontre que les ancêtres maternels de Paul Dupont ont pris part à la croisade avec saint Louis et Thibaut II. Il ne restait plus à leur descendant d'autre héroïsme que la chasse au lièvre et à la palombe.

Et je pense que voilà des États généraux !

Le gros et rubicond doyen d'Aïciritz récita le *Benedicite*, après quoi le repas commença dans une sorte de silence que n'interrompaient que les humements provoqués par le potage. Tous les Basques avaient la serviette passée au col, et même l'un d'eux portait la sienne comme un enfant, de manière qu'elle imite sur la nuque deux oreilles de lapin. Tandis que Jacob Meyer et son neveu prenaient des cachets, les autres invités et moi-même ne songions qu'à remplir notre panse, et à ravir notre odorat de ce nectar qui unissait à la saveur la plus délicate et la plus onctueuse tout l'arome des potagers. Ma joie était grande d'entendre, à mesure que baissait le niveau du consommé, l'argenterie taper du cul sur les assiettes, et de voir mes hôtes, qui n'en voulaient perdre goutte, soulever en les inclinant leurs assiettes. La gourmandise a, dès l'abord, toutes les apparences de la timidité. C'est qu'un tel potage est rare. Il contient la sève même des graines, convertie en une graisse fine qui vous regarde avec des œils d'or, il a la couleur rousse des volailles qui font se battre entre eux les coqs, et il est brûlant comme le soleil des moissons. Mon ordinaire était d'un vin d'Irouléguy, âpre comme une nèfle, un peu pétillant, et

qui satisfait, en les râpant, les langues et les gosiers. Les Meyer seuls le mouillèrent. On attendait qu'un convive élevât la voix pour que la conversation, qui ne s'ébauchait qu'en sourdine, prît une tournure générale. Le docteur Algalarondo ouvrit le feu en racontant que, la veille au soir, un maquignon d'Uhart-Mixe avait porté un tel coup à un Bohémien qu'il avait fallu un gros effort pour extraire du crâne la douille de cuivre éclatée du makhilàa.

— Un sacripant de moins ! s'écria le chocolatier Etcheto, qui redoutait les malandrins.

Ces vers de la légende basque me chantèrent :

Il tient serré son makhilàa flexible
Dont on voit bien qu'un seul coup abattrait
Le Sarrazin avec son minaret.

— Messieurs, interrogea doucement Éliézer, quelle origine pensez-vous que l'on puisse assigner au Bohémien dont vous parlez? Ne serait-ce pas un ancien Maure?

Le père Bidondoa Ihidoïpé, qui ne manquait jamais de risquer un de ces lamentables jeux de mots dont s'enorgueillissent hélas ! les gens d'Église, prononça :

— Il aurait pu rester dans sa tombe !

Un mutisme incompréhensif accueillit ce trait d'esprit. Mais lorsque Etchechoury, le conseiller général, l'eût traduit en basque et en français, et fait entendre que ce calembour portait sur « maure » et « mort », l'éclat de rire fut homérique, et le père Bidondoa Ihidoïpé sourit de satisfaction.

Bathita Yturbide alors déclara en se servant copieusement de poule-au-pot, de farce, et d'un pimenton rouge comme une course de taureau, qu'Édouard Drumont, qu'il avait tout récemment rencontré à la buvette de la Chambre des députés, l'avait assuré que les Bohémiens de Saint-Palais ne sont qu'une lignée d'anciens Juifs, échappés jadis d'un bagne du pays basque.

Mon cousin fit part bien innocemment de cette opinion, mais les deux Meyer en piquèrent un nez dans leurs assiettes.

— Je reconnais bien l'idée fixe de Drumont, dis-je, pour amortir le choc.

— Moi, dit Mercapide, le boucher et baigneur, je n'ai vu ni juif ni nègre, mais je sais bien que si je rencontrais l'un ou l'autre je lui fourrerai mon pied quelque part.

En écoutant ces paroles si candides, comment n'aurais-je pas songé à cette marche vers la race maudite, dans Pampelune, que peu de semaines auparavant Éliézer avait évoquée :

Auger qui sort de Mauléon la terre
Contre la gent est si fort en colère
Que l'on croirait qu'il porte le tonnerre.

Je détournai, heureusement, la conversation ;Hirigoyen, l'épicier, me demanda si, réellement, la soupe dite « tortue » qui était inscrite au menu d'une noce à laquelle il venait d'assister à Biarritz, était bien de cet animal dont il avait vu un exemplaire dans un jardin. Je le dissuadai.

Haramboure l'Américain prit alors la parole :

— Au Mexique, nous mangions d'excellent pot-au-feu de vraie tortue.

— La fait-on bouillir avec sa tuile sur le dos? questionna Hirigoyen.

— Non, fit Haramboure, on ouvre la bête à coups de hache.

— Vous êtes un peu pâle, remarquai-je à voix basse, en me penchant vers Éliézer.

— Ce n'est rien. Le laxatif que j'ai pris aura raison d'un léger trouble. Vos crus sont un peu forts.

— Ne me parlez plus de toutes ces saletés, reprit Paul Dupont dont la pensée allait au train de la tortue. Je voulus, il y a trente ans, goûter une huître et je crus que j'allais rendre toute la mer.

Graciousa et Beronikéa apportèrent les choux farcis, pressés et flanqués de tranches d'andouille à vous emporter la bouche.

— Quelle est la viande que vous préférez? demanda le comte de Macaye à Paul Dupont.

— En fait de chair, répondit textuellement celui-ci, en fait de chair, je mangerais tout. Mais je déteste le poisson, excepté les truites.

— Vous serez servi à souhait tout à l'heure, monsieur Dupont, annonçai-je avec la fierté du maître de céans.

Les dialogues varièrent :

— Il faudrait, déclara Mendigaray, le grand mangeur, maire d'Amorots, qui était vraiment imposant de calme et de dignité, que l'on nous laissât vivre en paix dans notre

province. Pourquoi les Français veulent-ils nous obliger à leur payer l'impôt?

— Comment, insinua Jacob Meyer, l'État pourrait-il subvenir à ses lourdes charges, si le contribuable se récuse et ne remplit pas son devoir de citoyen?

Avec le même flegme et le même œil bleu, si je peux dire, Mendigaray repartit :

— Je m'en f..., et vous aussi vous vous en f....

— Moi, dit Etcheto, voici comme je raisonne : Ma sœur fabrique de l'eau de noix avec un sirop et de l'eau-de-vie. Si j'achète celle-ci chez un épicier ou chez un pharmacien, je la paie cinq fois plus que si je me la procure chez un contrebandier.

— Vous portez atteinte à l'État, appuya sévèrement Éliézer qui soutenait son oncle.

— Qu'est-ce que l'État? demanda Etcheto.

L'énorme curé d'Aïciritz, qui avait du bon sens, et parfois de l'esprit, répliqua :

— L'État, c'est d'une autre eau-de-vie.

Cette définition rendit rêveurs ceux qui l'avaient, ou non, comprise.

Les truites frites furent servies simplement avec des citrons.

— Pour vous, monsieur Dupont, dis-je.

— Merci ! Elles sont d'une jolie robe, et doivent être à point. Vraiment, il n'est de bon poisson que la truite. J'admets encore les anguilles en matelote.

— D'anguilles, raconta Larronde, l'homme au bouillon de corbeau, nous en avons pris beaucoup à Ameudeuch, cette année. Il n'est que d'avoir un couteau bien aiguisé, à se mettre à califourchon au-dessus d'un ruisseau, à bien épier au fond, et, si l'on en voit une, de la décapiter lestement.

— Sapristi, s'écria Éliézer qui paraissait plutôt nerveux, mais... mais...

— Ce sont les descendants des guerriers de Pampelune, lui dis-je en souriant.

— Il est vrai, fit-il après un léger effort pour se remémorer. Et il se tut.

— Mes amis, proposai-je, acclamons Bordachoury?

On venait de servir les lièvres.

— Où les as-tu tués? demanda au vieux braconnier le comte de Macaye, dont une rose ornait la boutonnière et qui

buvait à plein bord les vins d'Irouléguy, de Bordeaux et de Bourgogne.

— Deux à Luxe-Sombreraute, monsieur le comte, le troisième, à Sala.

— Et tu n'as plus pris de lieutenant de gendarmerie au piège?

— Il en fut quitte pour une mâchure à la jambe, et attendit honteusement jusqu'à ce qu'on l'en retirât. Un Basque n'agit pas ainsi ! Il était étranger.

Je me penchai vers Éliézer et lui expliquai :

— Bordachoury fait allusion à un braconnier de Mendionde qui, pris à un horrible traquenard, n'hésita point à achever de s'arracher le pied avec son couteau, pour s'enfuir.

A ce moment, sans doute parce que ce trait, d'un caractère un peu trop basque, lui porta au cœur, Éliézer s'évanouit sur sa chaise.

Les prêtres qui venaient de se servir chacun une montagne de civet, agrémenté de persil cru, dont l'un avait à sa bouche une branche bougeante, n'eurent pas l'air de penser que leur commensal en fût à l'article de la mort. Ils n'en perdirent pas une bouchée. Le père Bidondoa Ihidoïpé s'écria :

— Gaïchua !

Le bon apôtre ne plaignait, par ce mot intraduisible, que la délicatesse d'estomac d'Éliézer. Il ne concevait point, étant natif de Larceveau, que les brutales et sanglantes conversations qui assaisonnaient ce repas pussent le moins du monde réagir sur un organisme délicat.

Jacob Meyer, fort ému, s'était levé pour étendre son neveu, lui frictionner la poitrine, lui cingler la paume des mains.

— Avez-vous de l'éther? me demanda-t-il.

Je n'en avais pas.

Le contrebandier Etchégaray dit :

— J'ai apporté dans mon chahakoa un échantillon d'un tord-boyau espagnol qui réveillerait un mort. Il n'y a qu'à desserrer les dents de ce monsieur avec sa fourchette, et à lui faire avaler une gorgée en pressant le cuir de l'outre. Elle pisse très bien.

Je compris qu'un propos et un remède aussi grossiers révoltaient Jacob Meyer.

— Je ne peux admettre, déclara-t-il, ces mœurs de Papou !

Bien heureusement fus-je seul, pas même les prêtres

exceptés, à entendre ce dernier mot. Je m'opposai de mon côté à ce que fût utilisée la vertu de l'eau de feu, bien qu'Etchégaray ne comprît pas cette répugnance.

Éliézer déjà revenait à lui lorsqu'on nous servit le filet de vache et la salade. Il insista, car il avait de l'énergie, pour se rasseoir à table où je lui fis servir une infusion brûlante qui le ragaillardit tout à fait.

Je regrettais beaucoup d'avoir embarqué l'oncle et le neveu dans une pareille galère, avec des passagers si frustes, qui, pour n'être pas moins, bien au contraire, de la race d'Ondicola, n'avaient rien conservé des raffinements en usage sur la caravelle enchantée : l'*Eskualdunak*.

Tandis que se succédaient les bouteilles, deux koblaris se levèrent tour à tour, Etchechoury, l'éleveur de chevaux, conseiller général, et le pilotari contrebandier, Etchégaray.

ETCHECHOURY

Ma joie est de vous rencontrer ici, Etchegaray.
Le repas que nous prenons nourrit mieux
Que le vent qui souffle à la frontière.
Et il vaut mieux contempler votre visage épanoui
Que les culottes de la douane.

ETCHEGARAY

Vous me lancez la balle. Je vous la renverrai,
Car n'oubliez pas que je fus champion du monde
Avec les Gascoïna, les Goroztiague.
Et, pour ce métier, mieux vaut avoir la minceur du peuplier
Que l'obésité de l'outre, fût-elle emplie du meilleur vin de Catalogne.

ETCHECHOURY

Tu fais allusion à ma rotondité.
Pourrais-je, si je n'avais pas d'embonpoint,
Étaler aussi largement
Ma chaîne de montre aux yeux du peuple
Quand celui-ci se presse en foule
Aux rebots, quand tu joues à Pasaka?

ETCHEGARAY

Vous êtes une figure connue.
Dès que la première pelote est lancée,
On vous aperçoit assis sur le mur,
Tenant d'une main un chistera,

Et, de l'autre, une ombrelle que vous faites tourner
Comme une auréole au-dessus de votre tête.
Seriez-vous déjà un saint?

ETCHECHOURY

J'espère, du moins, de le devenir
A force de dîner dans la compagnie des prêtres.
C'est le cas de dire, que lorsqu'on a mangé avec eux,
Tous les plats sont bien curés.

Une triple salve d'applaudissements salua ce jeu de mots que je n'ai pas à traduire, car l'éleveur de chevaux le commit en français. Personnalité singulière que cet Etchechoury, parfaitement conscient de cette vulgarité de langage et d'attitude, entretenue par lui à cause de son amour de la tradition. Aucun koblari ne l'égalait dans ce terre-à-terre de la ripaille qui rejoint, plus qu'un Éliézer ne le pense, le génie homérique. Dirais-je qu'à mon goût ce court dialogue égale, par sa grosse simplicité, les plus belles pièces de l'antique? Mais il n'est pas que cette veine en pays euskarien. Et Haramboure, l'Américain enrichi retiré à Hasparren, nous montra quelle délicatesse de sentiment peut s'allier à cette lourde joie de vivre.

En effet, il chanta :

O ma bien-aimée, tu m'as dit :
— Le plus beau des arbres c'est le hêtre
A cause de son ombre.
— Voici le plus noir de la forêt,
T'ai-je répondu. Je te le donne,
Fais-y notre nid.

— Le saule est plus gracieux que le hêtre;
As-tu repris aussitôt, car il pleure.
O ma bien-aimée,
Tant de sanglots sont sortis de mon cœur
Qu'il y avait un étang à mes pieds
Où se reflétait le saule.
Mais tu as tout à coup déclaré :
— Au saule, je préfère le tilleul odorant
Où chante le rossignol.

Alors, ô ma bien-aimée,
J'ai acheté du parfum à une Bohémienne

Habile aux philtres qui séduisent ;
Et, pour ressembler tout à fait au tilleul,
J'ai mis un rossignol dans mon cœur,
Et il te chante ce chant.
Mais déjà, ô cruelle, je t'entends me dire :
— Le plus beau des arbres, c'est le chêne...

— S'il en est ainsi, ô ma bien-aimée,
Fais, avec son bois, mon cercueil.

— Comment, me demanda Éliézer dans l'admiration (et il y avait de quoi), pouvez-vous concevoir un peuple à la fois si barbare et si raffiné?

— Eh quoi! remarquai-je, Cythère n'est-elle ardue et montagneuse, hantée des seuls chevriers, et dont pourtant Vénus est sortie... Et la légende basque?...

*
* *

Lorsque prirent fin ces singulières assises des États généraux basques, la soirée était déjà avancée. J'entendis un à un s'égrener les grelots des calèches, des tape-culs et des coucous, remportant aux quatre coins de l'horizon mes pittoresques convives dont certains se détachaient jusqu'au torse sur un ciel couleur d'omelette, de sauce tomate et de vin d'Irouléguy.

Ma cousine Éva, un trésor.

Ma cousine Éva, de Bayonne, Basquaise pure, comptait dix-neuf ans. D'une forme joliment ronde, la joue rose, j'ai dit ailleurs que ses yeux étaient bleus. Elle possédait ce caractère épanoui qu'ont les petites filles sans dot. Elle était née d'un officier du génie et, demeurée seule dès son bas âge avec sa mère, elle affectait des allures un peu trop libres dans le monde. C'est que les mamans, et je n'ai pas le courage de les en trop blâmer, lancent plutôt qu'elles ne retiennent une fille sans fortune à la conquête d'improbables maris. Éva n'avait point à employer d'artifices pour connaître le succès, mais, hélas! comme il arrive aux plus charmantes de son espèce, elle voyait tour à tour ceux qui

l'eussent volontiers épousée se décider plutôt pour des laiderons d'or. De là, et bien qu'elle fût si jeune, une sorte de philosophie bonne enfant, faite d'un peu de scepticisme et de beaucoup de gaieté.

Éva jouait parfaitement la comédie, et je l'avais amenée, par exemple dans une comédie d'Alfred de Musset que je lui avais fait répéter, à mettre en délire son auditoire.

Éva était Éva. Et, quand on nommait Éva, les vieux et jeunes salonniers, que Forain stigmatisait alors, se prenaient à sourire de la manière la plus admirative et la plus bébête.

J'invitai souvent Éva et sa mère à villégiaturer chez moi, en assez nombreuse compagnie. Sans grand luxe, on se distrayait beaucoup. Les promenades à âne dans la vallée, des parties de pêche à la ligne sont tout ce qu'il y a de mieux. Nous composions aussi des charades animées où Éva excellait. Un soir que nous nous livrions à cet amusement, je me plus à tirer de mon armoire la fameuse tunique nuptiale que j'avais fait couper et broder à Toulouse, et je priai Éva de s'en revêtir dans la coulisse de notre petite scène improvisée. Ce fut un ravissement. Si elle n'avait été ma cousine, je crois que je l'eusse demandée en mariage ce soir-là, tant cette vieille dentelle, parcourue par ce long narcisse, lui seyait. Éva et ses compagnes se montrèrent fort curieuses de connaître l'origine de ce travail de fée. Et je leur appris, ce qui était la vérité, que je m'étais passé la coûteuse fantaisie de le faire exécuter à Toulouse, par des spécialistes hors de pair, sur un modèle proposé par une légende basque. Ces petites se contentèrent d'admirer ce chef-d'œuvre, sans autrement se soucier de contrôler si, comme je le leur avais dit, les toutes premières Basquaises comparaissaient dans ce costume devant leurs époux enivrés. Dans la huitaine qui suivit son exhibition, la tunique nuptiale fut à l'ordre du jour. Et Éva, qui était la meilleure fille du monde, la plus franche et la plus sans-façon, me prit à part pour me dire :

— Mon cousin, tu commets une vilaine action en cachant une aussi merveilleuse jupe dans un meuble, car tu peux bien penser que, si je me montrais une seule fois à Biarritz, l'ayant mise, tous mes admirateurs tomberaient à genoux en implorant ma main.

— Il est vrai, Éva, qu'en te voyant ainsi déguisée pour la charade, je me disais que la beauté des premières Basquaises, célébrée par la légende, eût pâli devant la tienne.

Elle éclata franchement de rire :

— Il se peut, après tout, fit-elle. Me faut-il donc insister beaucoup pour que je puisse me produire dans cet appareil devant un public, plus intéressant pour moi que celui que tu as convié ici?

— Je te remercie, dis-je sans me fâcher, de faire un si grand cas de mes hôtes.

— J'entends par « intéressant », reprit-elle, ce qui peut conduire au mariage une jeune fille.

— A la bonne heure ! Voilà qui est net.

— Tu ne veux cependant point que je tourne mal?

— Non, car tu es trop bien faite pour cela.

— En ce cas, répondit-elle avec une délicieuse ellipse, remets-moi ce que je te demande.

— La tunique?

— Oui.

— Eh bien, soit ; mais à une condition.

— Celle que tu voudras.

— Eh bien ! Éva, voici. J'ai résolu de monter, pour la fin de l'automne, aux grottes d'Isturitz, un spectacle impressionnant auquel je veux convier tout ce que notre pays compte de plus distingué. Il s'agit de faire représenter, de cette légende basque dont je t'ai parlé, l'acte qui m'engagea à confier l'exécution du vêtement à une vraie artiste. Tu es ma principale vedette. Tu joues le rôle d'une robinsonne basque. Tu rends tous les hommes qui te verront ainsi fous de toi. Tu choisis qui t'agréera le mieux. Et je mets dans ta corbeille la tunique nuptiale.

— Tu es un bijou de poète, et me fais regretter presque de n'être que ta cousine, et de ne pouvoir t'aimer qu'en partie !

— Ce n'est pas tout, repris-je sans relever sa malice : il faudra t'exercer, et, dans le lieu même que j'ai choisi, à Isturitz.

— Cent fois plutôt qu'une, puisque la dentelle est à moi !

La répétition générale.

Et, par un doux après-midi, nous allâmes donc quelques jeunes fous et folles, à la grotte dont le Cerbère ne savait plus quelles attentions délicates me témoigner depuis que je lui avais donné l'insigne marque de confiance de déposer

chez lui le trésor : et, tantôt c'était d'un pot de miel ou d'un lièvre, ou de truites, ou de ces écrevisses dont l'ingestion avait déterminé chez Éliézer un accès de franchise somnambulique.

Ce jour-là, Salbaya mit à la disposition de notre joyeuse bande ses meilleurs fruits, son fromage frais, ses bottes de paille sèche, renforcées de toutes ses chandelles, pour en illuminer jusqu'aux plus sombres recoins de la crypte. Nous nous amusâmes fort, en esquissant la représentation de la légende dans ce même abri naturel dont la clémence avait jadis protégé Iguskia et Ilharghia. Éva n'était plus qu'un éblouissant éclat de rire. Mais, lorsque je la fis se coucher, tant soit peu en chien de fusil, dans la fosse qui avait renfermé un trésor moins beau qu'elle, et dont il fallait qu'elle ressurgît, après un sommeil de tant de siècles, revêtue de la robe nuptiale, et telle qu'une Robinsonne ou Belle au Bois dormant, on ne savait plus s'il fallait ou non garder son sérieux.

— Le rôle que tu me fais jouer là est un peu lugubre ! fit-elle. Tu as l'air de mesurer mon caveau avant que je sois morte. Rappelle-toi que je n'ai nulle envie de prendre mon rôle à la lettre.

— Il faudra, ordonnai-je à Salbaya (qui restait bouche bée devant ce qu'il devait prendre pour une opération de sorcellerie, mais qui tolérait décidément, sans le moindre murmure, mes faits et gestes les plus extravagants), que vous agrandissiez un peu cette ouverture avant d'y replacer le rocher que vous venez d'ôter.

— Le fait est, fit Éva, que si ce trou doit devenir mon lit nuptial, je n'y serai pas au large.

Elle ne croyait pas si bien dire.

Tous les préparatifs qui devaient servir mon plan s'enchaînaient à merveille, le plus simplement du monde, pour confondre Jacob Meyer et son neveu.

Lorsque je les revis chez eux, je leur déclarai que la clef était à leur disposition, mais que M. Passerose m'avait déclaré ne consentir à la leur livrer que s'ils la remettaient chaque soir au gardien ou à moi-même.

— Croyez, messieurs, leur dis-je, que je ne demande à conduire cette affaire qu'à la plus grande satisfaction de tous, pour vous obliger le mieux possible, et ne déplaire en

rien à mon ami M. Passerose. Tout se peut concilier. Il est donc convenu que, d'aujourd'hui en quinze, la clef sera en votre possession, de dix heures du matin à six heures du soir. J'ai donné ordre à Salbaya, qui vous la remettra, de vous laisser seuls à vos fouilles. Quant à moi, vous m'excuserez de ne pouvoir me joindre à vous, et m'associer à vos savantes recherches. Je m'absenterai à ce moment.

Je surpris un signe d'intelligence satisfait dans le double clin d'œil qu'échangèrent Jacob et Éliézer.

Il ne me restait plus qu'à mobiliser ma cousine Éva au moment opportun.

La veille du jour où la clef devait être prêtée à mes Juifs (je ne doutais pas qu'ils ne voulussent se rendre à la grotte dès la première minute), je leur fis tenir ce mot :

« Demain, à dix heures précises, Salbaya vous confiera la clef. »

* * *

Il n'avait pas été difficile d'obtenir d'Éva et de sa mère qu'elles revinssent passer une quinzaine dans ma villa, d'où l'on sait qu'en peu de temps on peut gagner les grottes d'Isturitz. La belle enfant était toujours bonne, aussi heureuse de vivre, encore qu'elle eût pu avoir alors quelque sujet de souci, ma tante ayant reçu, deux jours avant leur arrivée, la visite de l'huissier. Ce n'est point que cette pauvre femme administrât mal sa fortune, mais elle n'en avait point. J'avais gros cœur de cette situation. Je les aidais bien dans quelque mesure, mais pas autant que je l'eusse désiré. J'ai toujours eu un faible pour la Bohême innocente, et ma tante était quelque peu de ce pays. Quant à sa fille je l'eusse sans doute épousée si, comme je l'ai expliqué, notre genre d'affection mutuelle, et nos jeux d'enfance qui se continuaient en somme dans la grotte, n'avaient fait d'elle ma sœur et, de moi, son frère. Mais elle était si jolie que je ne désespérais pas qu'elle sauvât, par un mariage, une situation si obérée. Son alerte démarche de Basquaise, aux pieds pointus, chaussés de blanches sandales, semblait chanter toujours : « Suivez-moi ! »

Je m'imaginais très bien de la sorte une descendante immédiate d'Iguskia et d'Ilharghia, et je savais qu'elle jouerait à ravir, pour mes fins vengeresses, devant Jacob et Éliézer, son rôle de Robinsonne de la Légende.

Le triomphe d'Éva.

La veille du jour qu'elle devait tenir le délicieux rôle que je lui destinais :

— Éva, dis-je, nous irons demain à Isturitz où tu voudras bien mettre en œuvre mes moindres indications. Il te suffira de passer la tunique, elle te sied à ravir, de te bien attifer et coiffer, et de te dissimuler quelques minutes dans la fosse de la grotte, comme l'autre jour, jusqu'à ce que deux originaux t'y découvrent, à leur grande surprise.

— De quels originaux parles-tu?

— Peu importe ; tu n'as rien à redouter de leur présence ; et, d'ailleurs, je me tiendrai caché non loin de toi, tandis que tu rempliras cet office d'enterrée.

— Tu mets bien du mystère à ton jeu ; ce n'est pas dans ton habitude. Mais puisque le prix à remporter, si je me rends à tes caprices, est cette robe de fée, sache que je suis à tes ordres.

— Il te suffira, continuai-je, dès que tu te verras découverte — comme on joue au cache-cache — de te redresser soudain et, tel qu'un fantôme gracieux, de gagner à pas lents et en silence la sortie. De là, en quelques bonds, tu seras chez Salbaya, hors d'atteinte, jusqu'à ce que je te rejoigne.

L'action fut menée avec un art parfait. Sous prétexte de partie de pêche, Éva et moi gagnâmes à l'aurore la grotte d'Isturitz et, un peu avant dix heures, elle revêtit la tunique légendaire peu de temps avant que le Cerbère accompagnât, au même lieu, les Meyer empressés. Elle s'établit, sans froisser sa dentelle, dans la cachette où reposait naguère le trésor. Le rocher qui en fermait l'entrée avait été, sur mon avis, mis de côté par Salbaya. Quant à moi, le diable, avant même que la chandelle fût morte, n'aurait su me distinguer des stalactites environnantes.

Voici Jacob et Éliézer. J'entends gémir la grille, et que Salbaya remporte sa clef à lui, sans refermer la serrure, et, tout à fait comme je lui en avais intimé l'ordre, leur laissant croire qu'ils sont seuls tous deux. Une lampe des plus perfectionnées, de spéléologue sans doute, qu'allume Éliézer, transforme en palais radieux cette annexe de l'enfer. La luxuriante forêt de pierre apparaît, qui semble recouverte

de rosée par le scintillement des prismes naturels. Mais les deux coquins n'ont cure de cette métamorphose souterraine. Ils déroulent leur décamètre ; la route s'ouvre librement devant eux avec, au bout, pensent-ils, l'objet de leur longue convoitise.

— C'est ici ! prononcent-ils bientôt sans hésiter.

— Ah ! laisse-moi le premier mettre la main dessus ! s'écrie Jacob Meyer d'une voix rendue gutturale par la cupidité.

Et, contournant le couvercle rocheux, il projette dans le trou un faisceau de rayons.

Aussitôt, comme enveloppée d'une lueur d'aube où s'épanouit le narcisse, surgit Éva que je ne vois que de profil. Mais qu'elle est belle ! Elle sourit. Elle fait, de ses bras ronds et de ses mains unies sous sa nuque, un arc charmant, et elle bâille comme si elle sortait d'un profond sommeil, montrant des dents qui valent toutes les perles du trésor de la famille Passerose. Et, sous les yeux des deux juifs pétrifiés comme les végétaux de la grotte, elle s'en va.

Je suis ravi de la perfection de son jeu et, tandis qu'il me faut réprimer mon envie d'applaudir, je suis le témoin de ce dialogue invraisemblable :

— Éliézer?

— Mon oncle?

— Est-ce vrai?

— Suis-je somnambule?

— Suis-je somnambule?

— Tu l'es.

— Tu l'es.

— L'as-tu vue, Éliézer?

— L'avez-vous vue, mon oncle?

— C'est une fille d'Ilharghia.

— C'est une fille d'Ilharghia.

— Elle portait la tunique nuptiale.

— Le narcisse de la légende montait comme un jet d'eau jusqu'à son sein neigeux.

— Mais puisque nous avons inventé la légende?

— Alors nous sommes fous?

— Sommes-nous fous alors?

Mais tout à coup Jacob Meyer se ressaisit et s'écrie :

— Nous sommes volés !

Et l'écho de la grotte répéta cette phrase.

Ils ne furent pas longs à décamper, et n'allèrent point demander des explications sur leur mésaventure à Salbaya chez qui bientôt je rejoignis Éva. La pauvre petite, avec qui je déjeunai gaiement en lui faisant part, cette fois, sans en rien réserver, du mot de l'énigme, avait bien gagné sa chemise de noces! Je souhaitais vivement de lui faire aussi don de l'époux. Ce qui arriva comme on va le voir.

La conclusion inattendue.

— Monsieur, commença Éliézer en s'asseyant dans le fauteuil que je lui avançai, lorsqu'il vint me rendre visite deux mois après la farce qu'Éva et moi lui avions si bien jouée, mon oncle et moi nous sommes deux juifs.

Je reconnus la même phrase que le même Éliézer avait prononcée durant son accès de somnambulisme — après avoir mangé les écrevisses — en cette nuit qu'il m'avait tant effrayé.

Mais, cette fois, il veillait, et je ressentais qu'il était on ne peut plus conscient de lui-même.

Cependant il continuait à me révéler ces mêmes choses qu'il m'avait confessées, à son insu, durant son sommeil :

— Et vous vous êtes aperçu que nous nous moquions de vous... Ne pensez pas que je ne puisse être sincère... Et, la preuve en est, que je viens vous faire cet aveu si pénible et si humiliant... Je vous le déclare sans ambages : nous sommes des voleurs, mon oncle et moi, celui-ci ayant découvert chez un bouquiniste du vieux Bayonne, et s'étant approprié, un document qu'il aurait dû remettre à la famille Passerose ; et moi, en lui prêtant mon concours, afin de nous emparer seuls d'un trésor dont ce parchemin fait mention... Ce trésor...

Éliézer poursuivit son discours, et j'en reconnaissais chaque mot comme déjà l'ayant entendu au cours de sa crise nocturne :

— Il fallait, disait-il, vous gagner, afin d'obtenir la clef de la grotte, et le droit de pénétrer librement dans le flanc de la colline.

Quand ce singulier pénitent, fort bien éveillé, en eut terminé avec sa confession renouvelée, il y ajouta, si je peux dire, un inédit qui me stupéfia par sa conclusion inattendue :

— Nul doute, fit-il, monsieur, que notre obscure machina-

tion ne vous ait été révélée par une voie que j'ignore, et que vous l'ayez prévenue et déjouée avec beaucoup d'esprit.

J'eus un sourire d'approbation flattée.

— Vous avez, continua-t-il, commencé de nous brimer en nous mettant, mon oncle et moi, en contact avec le réalisme un peu brutal de vos États généraux de Garris, dont j'avais compris l'allusion. Et vous avez ensuite substitué au trésor que vous avez mis en sûreté, la plus jolie fille du monde.

Je souris encore.

— Il n'est pas de beauté, fit Éliézer, qui puisse être, même de loin, comparée à la sienne ; ni d'Ilharghia ; ni des vierges de l'Amodioa dont les voiles étaient gonflées par la brise qui sortait des joues rebondies de l'Amour. Mon inspiration poétique, si géniale soit-elle, demeure, monsieur, tellement au-dessous du modèle que m'offre, après coup, la vérité vivante, que j'en demeure confus. Je ne saurais me payer de mots. Comment ma pâle invention lyrique a-t-elle pu susciter, en chair et en os, la vraie Robinsonne basque, le moule parfait, capable, selon le vœu d'Ondicola, de refaire une race. Or...

— Or?

— Je veux reconstituer la mienne.

— Quoi? dis-je, vous voulez épouser Éva?

(Je lui révélai ainsi le nom de ma cousine, tant cet épilogue me jetait dans le désarroi.)

— Oui, monsieur, je veux m'unir à elle, en lui offrant, avec une dotation de huit cent mille francs de rente, ma sincère conversion religieuse.

— Ah ! bah?

— Une pareille beauté, dont la grâce ne m'a point permis de supposer un seul instant qu'elle n'appartînt à une vierge, ne saurait être dans l'erreur.

— Peste ! fis-je, me demandant quelle valeur un théologien accorderait à cette manière d'envisager la foi catholique !... Mais... Ne m'a-t-on pas assuré que vous êtes parfois sujet à des crises somnambuliques?

— Croyez, monsieur, qu'avec Éva, puisqu'ainsi elle s'appelle, je ne saurais vivre que dans un rêve enchanté, ou rêver dans la plus suave des veilles : ce qui est le lot des plus fortunés.

Éliézer se retira sur ces paroles exquises, après m'avoir chargé de demander pour lui à ma tante la main de ma cou-

sine, que je comptais bien, qu'après une entrevue prochaine, il n'obtiendrait pas.

*
* *

— Je ne trouve pas Éliézer mal du tout, me dit Éva après cette entrevue qui se passa chez moi. Il m'a très franchement marqué son repentir d'avoir trempé dans les roueries de son oncle, et il m'a déclaré n'en vouloir retenir que l'amusant poème auquel elles ont donné lieu, et où l'on se moque de toi délicieusement. Il m'en a lu quelques passages, mais sais-tu qu'ils sont fort beaux?

— Oui.

— J'apprécie tes vers ; mais laisse-moi t'avouer que rien, dans ton œuvre, ne m'a ému autant que cette légende basque. Et, puisque son auteur m'a choisie pour être, en chair et en os, et d'esprit, la Robinsonne qui l'inspire, apprends que je me sens apte tout à fait à lui susciter une race de choix.

— Celle même d'un somnambule? demandai-je piqué.

— Rien, me répondit-elle, n'est plus charmant que l'Amour endormi.

Bref, il me fallut rengainer ma mauvaise humeur et mon dépit. La pauvre chose qu'un cœur d'homme ! Voici quelques jours à peine, je désirais d'autant plus le bonheur et la prospérité de cette enfant que je craignais qu'elle ne fût condamnée au célibat des jeunes filles sans dot. Quant à l'affection de camarade que je lui portais, et qu'elle me rendait, je m'en suis expliqué : elle était de telle sorte qu'elle semblait ne pouvoir engendrer cette jalousie où la beauté physique entre comme élément. Et, néanmoins, je rongeais mon frein, tout capot qu'Éliézer eût, ne fût-ce que par sa fortune, fait la conquête d'Éva.

La mère de celle-ci, trop contente d'échapper à ses créanciers, ne fit aucune opposition, bien au contraire ; et il me fallut, bon gré, mal gré, par convenance, chaperonner Éva et Éliézer à travers la lune de miel de leurs fiançailles, me prêter à leurs fantaisies, et, ce qui me fut le plus humiliant, les surveiller. Je ne pus même me refuser à les ramener à Isturitz où ma cousine eut un accès d'hilarité en revoyant la fosse qui lui avait servi de sépulcre et qu'elle nomma cette fois : « le berceau de la race ». J'enrageais. Quant au futur époux, il était tout transformé. Il me demanda, pour lui éclaircir quelques points d'une théologie qu'il avait déjà pas

mal étudiée, un guide averti, et je ne sus mieux faire que de le confier au missionnaire qu'il avait rencontré au cours du repas des États généraux basques : le père Bidondoa Ihidoïpé. Celui-ci trouva fort édifiant son catéchumène qui lui fit cadeau d'un microscope, d'une jumelle de spectacle et de l'*Histoire de la Révolution française*, en dix volumes, de M. Thiers, œuvre que le donateur ne voulut point conserver, la trouvant désormais entachée d'hérésie.

Au physique, peut-être à cause que le Malin se retirait de lui, Éliézer était devenu presque un joli homme. Grâce à un nommé Perron, poète et coiffeur de Bayonne, qui avait résolu, pour son client, une coupe de cheveux et de barbe dite « jardin à la française », il avait quinze ans de moins. Ce rajeunissement m'agaçait tout autant que le reste du personnage, mais ce qui porta au comble mon dépit fut d'avoir à réentendre l'étonnant chapitre de la Légende où Roland et Aude, dans les montagnes des Aldudes, viennent saluer Charlemagne. J'eus beau me répéter que le poème n'avait ni queue ni tête, il fallut bien me rendre à l'évidence du contraire lorsque, se penchant vers Éliézer assis sur l'un des bancs de mon petit parc, Éva lui décocha le plus sonore des baisers. Alors, je devins ridicule. Et, poussé par l'esprit de bassesse que la rivalité fait naître chez ceux-là mêmes qui ne sont pas les pires, j'allai jusqu'à lui déclarer, lorsque nous fûmes en tête-à-tête, que je trouvais fâcheux qu'elle voulût épouser un homme qui, ne fût-ce qu'un moment, avait consenti à se faire complice d'un vol. Elle me répondit que je n'étais qu'un pharisien ; qu'il est d'autres larcins plus graves que de perles, dont le commun fait assez bon marché, ne serait-ce que de ravir les femmes d'autrui ; et que, d'ailleurs, si j'étais chrétien le moins du monde, il me fallait bien admettre que le passage du judaïsme au christianisme sanctifierait son cher *Zézer*.

Je faillis gifler la superbe fille en l'entendant forger un si amoureux diminutif.

Elle ajouta que, si invraisemblable et si décousue que fût la Légende, elle faisait siennes les idées d'Ondicola sur la réfection d'un peuple, et que, n'ayant jamais rencontré parmi les jeunes coureurs de plages, un seul Iguskia, elle leur substituerait Éliézer. Ce n'est pas que l'esprit lui manque, ni même le génie, assura-t-elle, en me regardant bien en face. Il n'en a que trop. Quant à ce qui regarde le reste, tu m'as

vu faire, à la nage, le tour du grand rocher de Biarritz. Je ne demanderai à mes enfants que de...

— Passer la mer Rouge avec les chameaux de leur père?

Elle me regarda avec un certain mépris attristé :

— On dirait, ma parole, que tu es jaloux !

Jacob Meyer fut ému jusqu'aux larmes, car il était sentimental, en apprenant, de son neveu, la conclusion pratique d'une histoire aussi irréelle. Il s'excusa de la tentative indélicate où il l'avait engagé. De son meuble le plus secret il retira, pour les offrir à sa future nièce, de tels joyaux que le trésor de la famille Passerose ne les égalait point. La persuasion se fit alors en moi que le vieil artiste antiquaire avait moins agi par amour du lucre qu'à cause de la passion innée de l'Israélite pour les pierres.

Où la race basque triomphe de l'étranger.

Le mariage eut lieu, béni par le père Bidondoa Ihidoïpé. Quatorze mois après, j'invitai mes cousins et cousines dans ma même ferme de Garris où j'avais convié, deux années auparavant, les soi-disant membres des États généraux. Sur le désir même que m'exprima Éliézer, je réinvitai à un large déjeuner les mêmes bons Basques devant lesquels il s'était évanoui. Il avait si bonne mine que je doute qu'ils le reconnurent. Il ne décela aucune faiblesse, se montra gaillard dans la conversation, mangea comme quatre des mets les plus lourds, et même dégusta, en regardant sa femme qui l'y poussait, bon nombre d'écrevisses que j'avais fait servir par malignité. Il but des vins les plus forts. A peine si Paul Dupont put tenir devant lui. On eût dit qu'Éva lui avait infusé la vieille sève des Robinsons basques. Et ce fut une ovation lorsque, au dessert, on nous présenta un enfant qui semblait être le fils de Gargantua et de Gargamelle.

— Regarde-le, me cria Éva qui était allé lui donner à téter, et qui revenait vêtue de la tunique nuptiale qui la rendait plus séduisante encore, mais regarde-le donc ! C'est le fils d'Iguskia et d'Ilharghia ! Et viens, après cela, prétendre que la Légende basque n'est point vraie !

Éliézer, qui s'appelait maintenant Philippe, sourit dans sa barbe.

FRANCIS JAMMES.

Tocqueville et la Révolution

Il faut relire Tocqueville. On oublie cet écrivain intelligent, et l'on a tort. J'ai consulté pour ma part avec profit son beau livre sur *l'Ancien régime et la Révolution;* et je voudrais que d'autres, à mon exemple, fissent en sa compagnie le tour des choses et des gens qui ont immédiatement précédé 1789.

Dès qu'il avait commencé à réfléchir et toute sa vie, la Révolution avait hanté l'esprit, agité le cœur de cet homme. Il la tenait à la fois pour monstrueuse et d'institution divine. C'était dans ses mains une mécanique mystérieuse, comme un jouet diabolique et compliqué dans celles d'un enfant. Un jour devait venir, où il casserait le jouet, pour en examiner les morceaux et connaître son secret.

D'autres avaient publié de gros livres sur la Révolution. Savez-vous l'effet que l'un des plus fameux de ces ouvrages, celui de M. Thiers, avait produit sur son esprit? Il l'a lu à dix-sept ans, à l'heure des impressions vives, et en a ressenti un dégoût profond, qu'il exprimait en 1835 dans une belle lettre encore inédite, à Royer-Collard. En 1853, au moment où il va se remettre à écrire, son sentiment n'a pas changé. Ce que n'a pas fait Thiers, une histoire honnête, c'est-à-dire une étude consciencieuse, écrite sur des documents certains et contrôlés, il va le tenter. Un autre livre l'a scandalisé. Il a vu l'influence exercée sur les hommes de 1848

par les grosses couleurs que Lamartine avait répandues sur les Girondins. Il veut d'ailleurs agir, lui aussi. « Ne croyez pas, madame, a-t-il écrit un jour (1) à Mme Swetchine, que mon livre se rapporte de près ou de loin soit aux événements, soit aux hommes du temps. Mais vous n'ignorez pas plus que moi que l'ouvrage qui est le plus étranger aux circonstances particulières d'une époque est empreint dans toutes ses parties d'un certain esprit qui est sympathique ou contraire à celui de ses contemporains. C'est là l'âme du livre ; c'est par là qu'il attire ou repousse le lecteur... » Il avait peur, écrivant en plein régime de servitude, que son œuvre, toute remplie d'une passion, celle de la liberté, ne fût pas comprise, que sa voix ne fût pas entendue. C'est à la France de 1830 qu'il avait songé tandis qu'il étudiait autrefois l'Amérique. Il ne s'intéresse aujourd'hui à la Révolution et aux années qui l'ont immédiatement précédée, qu'avec l'espoir de jeter un peu de lumière et d'honneur dans l'esprit des Français abâtardis qui l'entourent. Il a l'esprit déductif plutôt que l'esprit d'examen, et ce qu'il va nous donner, ce sont bien des faits contrôlés, mais ce sont surtout des preuves. « Il serait bien singulier, a-t-il osé écrire, qu'apportant dans cette étude des goûts si décidés et si passionnés, des idées si arrêtées, un but à atteindre si visible pour moi et si fixé, je laissasse le lecteur sans impulsion quelconque, errant au hasard au milieu de mes pensées et des siennes. Si Dieu me laisse le temps et la force nécessaires pour achever mon œuvre, il ne restera de doute à personne, soyez-en certain, sur le but que je me suis proposé (2). »

En Amérique, il cherchait la liberté. Il avait vingt-cinq ans : il s'accommoda de l'égalité, jeune alors, mais que les années devaient bien défraîchir. Cette fois, en cherchant dans l'histoire de nos troubles à la fin du dix-huitième siècle le sort que nous avons fait à cette même liberté, il y a toutes chances pour qu'il ne renouvelle pas sa méprise. Il court au-devant de découvertes qui vont un peu discréditer dans sa pensée la démocratie, désenchanter en lui l'ami des gens et des choses de 1789.

Il ne fera d'ailleurs pas un livre d'histoire — il nous le

(1) 7 janvier 1856.

(2) Lettre à Corcelle, du 17 septembre 1853. Une version mutilée de cette lettre figure aux *Œuvres complètes*, t. VI, p. 229.

dit expressément dans son avant-propos — mais une étude. Il ne négligera point les faits. Il bâtira consciencieusement sur eux, au contraire, toute son œuvre. Mais au lieu de nous les conter dans le détail, il en tirera pour lui et pour nous des réflexions qui l'apaiseront un peu et peut-être nous donneront à tous, sur l'avenir, des clartés dont il sent que nos yeux ont besoin.

Ce qu'il pensait de la Révolution avant d'entreprendre son ouvrage, nous le trouverons à toutes les pages de sa correspondance, inédite ou publiée, particulièrement dans deux lettres à son ami Eugène Stoffels, qui datent de 1848 et de 1850.

« J'ai pensé assez longtemps, écrit-il dans la première de ces lettres (1), que nous avions parcouru et parcourions encore une mer orageuse au bout de laquelle était le port. N'était-ce pas une erreur? Ne sommes-nous pas sur une mer orageuse sans rivage? Ou, du moins, le rivage n'est-il pas si loin, si inconnu, que notre vie et celle peut-être de ceux qui nous suivront passeront avant de le rencontrer et de s'y établir? Ce n'est pas que je croie à une succession non interrompue des révolutions. Je crois, au contraire, à des intervalles assez longs d'ordre, de tranquillité, de prospérité ; mais à l'établissement ferme et définitif d'un bon état social et politique, comment y croire encore? On a pu penser, en 1789, en 1815, en 1830 même, que la société française était atteinte par un de ces malaises violents après lesquels la santé du corps social devient plus vigoureuse et plus durable. Mais ne voyons-nous pas aujourd'hui qu'il s'agit d'une affection chronique?... Je suis effrayé, d'ailleurs, à la vue de l'état des esprits. Il est loin d'annoncer une révolution qui finit. On a beaucoup dit, on répète encore, que les insurgés de juin étaient le rebut de l'humanité ; qu'on ne voyait parmi eux que des vauriens de toutes sortes, et qu'ils n'agissaient que pour la passion grossière du pillage. Il y avait beaucoup de ces gens-là parmi eux, assurément ; mais il n'est pas vrai qu'il n'y eût que de ceux-là. Plût à Dieu qu'il en eût été ainsi ! Des hommes de cette nature ne sont jamais que de petites minorités ; ils ne prévalent jamais. La prison et l'échafaud nous en débarrassent ; tout est dit. Il y a eu dans l'insurrection de juin autre chose que

(1) 2 juillet 1848, *Œuvres*, t. V, p. 457.

de mauvais penchants : il y a eu de fausses idées. Beaucoup de ces hommes, qui marchaient au renversement des droits les plus sacrés, étaient conduits par une sorte de notion erronnée du droit. Ils croyaient sincèrement que la société était fondée sur l'injustice, et ils voulaient lui donner une autre base. C'est cette sorte de religion révolutionnaire que nos baïonnettes et nos canons ne détruiront pas... »

Et le 28 avril 1850, il écrit au même Stoffels (1).

« Ce qui est clair pour moi, c'est qu'on s'est trompé depuis soixante ans en croyant voir le *bout* de la Révolution. On a cru la Révolution finie au 18 brumaire ; on l'a crue finie en 1815 ; j'ai pensé moi-même en 1830 qu'elle pouvait bien être finie en voyant que la démocratie, après avoir détruit tous les privilèges, en était arrivée à ne plus avoir devant elle que le privilège si ancien et si nécessaire de la propriété. J'ai pensé que, comme l'océan, elle avait enfin trouvé son rivage. Erreur ! il est évident aujourd'hui que le flot continue à marcher, que la mer monte... Ce n'est pas d'une modification, mais d'une transformation du corps social qu'il s'agit. Pour arriver à quoi? En vérité, je l'ignore, et je crois que cela dépasse l'intelligence de tous. On sent que l'ancien monde finit ; mais quel sera le nouveau? Les plus grands esprits de ce temps ne sont pas plus en état de le dire que ne l'ont été ceux de l'antiquité de prévoir l'abolition de l'esclavage, la société chrétienne, l'invasion des barbares, toutes ces grandes choses qui ont renouvelé la face de la terre... »

Avez-vous remarqué, en passant, que Tocqueville reconnaît tout à coup et dénonce, dans la première de ces lettres, les fausses idées, dont le pouvoir est tel, que « nos baïonnettes et nos canons, dit-il, ne les détruiront pas. » Ces idées fausses, c'est toute la Révolution ; il a raison de dire que leur puissance est considérable ; mais on vient, avec des idées justes, à bout des idées qui ne le sont pas. Et le malheur de Tocqueville, c'est de n'avoir écrit que ce jour-là, et de n'avoir jamais pensé sérieusement, que la Révolution a été une entreprise contre l'intelligence française. Il a rencontré un jour le fameux ouvrage de l'abbé Barruel, les *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme.* Il l'a vite écarté, ne pouvant admettre que la franc-maçonnerie eût machiné

(1) *Ibid.*, p. 460.

un complot là où il voyait vraiment, quant à lui, le doigt de Dieu (1). Il ne veut pas non plus accepter l'hypothèse que l'abaissement de la France par la Révolution ait pu être tramé à l'étranger, notamment en Angleterre, par des rivaux intéressés à nous abattre. Lui si positif, si soucieux des faits, ne veut pas de ces faits-là. La Révolution, il va essayer de la comprendre, mais par une méthode qui est à la fois excellente et suspecte.

Elle est excellente, en vérité. Il a été le précurseur de nos grands historiens. Taine n'a lui-même rien dit sur l'Ancien régime dans ses dernières années et sur les causes de la Révolution, que nous n'ayons appris avant lui dans le livre de Tocqueville. Et c'est un scandale, que dans des ouvrages comme, par exemple, la grande *Histoire de la langue et de la littérature françaises des origines à* 1900, publiée chez Armand Colin sous la direction de Petit de Julleville, le nom de Tocqueville ne figure même pas au chapitre des historiens. Sa méthode, la voici. « J'ai entrepris, nous dit-il lui-même (2), de pénétrer jusqu'au cœur de l'Ancien régime. Pour y parvenir, je n'ai pas seulement relu les livres célèbres que le dix-huitième siècle a produits ; j'ai voulu étudier beaucoup d'ouvrages moins connus et moins dignes de l'être, mais qui, composés avec peu d'art, trahissent encore mieux peut-être les vrais instincts du temps. Je me suis appliqué à bien connaître tous les actes publics où les Français ont pu, à l'approche de la Révolution, montrer leurs opinions et leurs goûts. Les procès-verbaux des Assemblées d'États, et, plus tard, des Assemblées provinciales, m'ont fourni sur ce point beaucoup de lumières. J'ai fait surtout un grand usage des cahiers dressés par les trois ordres, en 1789. Ces cahiers, dont les originaux forment une longue suite de volumes manuscrits, resteront comme le testament de l'ancienne société française, l'expression suprême de ses désirs... C'est un document unique dans l'histoire. Celui-là même ne m'a pas suffi.

« Dans les pays où l'administration publique est déjà puissante, il naît peu d'idées, de désirs, de douleurs, il se rencontre peu d'intérêts et de passions qui ne viennent tôt ou tard se montrer à nu devant elle. En visitant ses archives,

(1) *Œuvres*, t. VI, p. 185, et t. VII, p. 428 et 433.
(2) *Œuvres*, t. IV, p. 111.

on n'acquiert pas seulement une notion exacte de ses procédés, le pays tout entier s'y révèle. Un étranger auquel on livrerait aujourd'hui toutes les correspondances confidentielles qui remplissent les cartons du ministère de l'Intérieur et des préfectures, en saurait bien plus sur nous que nous-mêmes. Au dix-huitième siècle, l'administration publique était déjà, ainsi qu'on le verra en lisant ce livre, très centralisée, très puissante, prodigieusement active. On la voyait sans cesse aider, empêcher, permettre. Elle avait beaucoup à promettre, beaucoup à donner. Elle influait déjà de mille manières, non seulement sur la conduite générale des affaires, mais sur le sort des familles et sur la vie privée de chaque homme. De plus, elle était sans publicité, ce qui faisait qu'on ne craignait pas de venir exposer à ses yeux jusqu'à ses infirmités les plus secrètes. J'ai passé un temps fort long à étudier ce qui nous reste d'elle, soit à Paris, soit dans plusieurs provinces.

« Là, comme je m'y attendais, j'ai trouvé l'Ancien régime tout vivant, ses idées, ses passions, ses préjugés, ses pratiques. Chaque homme y parlait librement sa langue et y laissait pénétrer ses plus intimes pensées. J'ai ainsi achevé d'acquérir sur l'ancienne société beaucoup de notions que les contemporains ne possédaient pas, car j'ai eu sous les yeux ce qui n'a jamais été livré à leurs regards. »

Voilà, direz-vous, une bonne méthode. C'est la seule bonne. Il l'appliquera jusqu'au scrupule. Il alla notamment s'enfermer de longs mois aux Archives de l'ancienne généralité de Tours et fit là des recherches de bénédictin, disons de vraies recherches d'historien.

Nous possédons là-dessus un excellent témoignage : celui de l'archiviste Charles de Grandmaison, qui fut le témoin assidu de ses travaux en Touraine et qui nous a dit dans un pieux article du *Correspondant* (1) quelle admiration lui inspirait ce visiteur de marque. De la villa des *Trésorières* qu'il avait louée à Saint-Cyr, près de Tours, Tocqueville venait chaque jour à la bibliothèque. Il n'avait point de voiture et faisait près de quatre kilomètres à pied. On causait d'abord et l'archiviste souriait un peu de la ponctualité de son hôte, qui, fini le quart d'heure laissé à la conversation, coupait net et se mettait au travail. « Il dévo-

(1) 10 avril 1879.

rait tout, nous dit Ch. de Grandmaison, annotait tout... ; les notes et les extraits allaient s'accumulant dans son portefeuille. » Dans une lettre écrite le 9 juin 1853, au début de son séjour en Touraine, à Freslon, l'ancien ministre de l'Instruction publique, on trouve ce passage : « Il y a énormément de poussière à avaler. Ce qui peut se digérer n'est pas même de nature à paraître avec quelque étendue dans l'ouvrage que je médite, car la composition d'un livre est comme celle d'un tableau. L'important n'est pas la perfection que l'on pourrait donner à une partie, mais le rapport exact de toutes les parties, d'où naît l'effet général. Ce serait une grande faute que de m'attacher à peindre l'Ancien régime, mais je suis obligé de le connaître à fond, sans produire autre chose qu'une montagne de notes d'où il ne sortira finalement qu'un petit chapitre de trente pages. » Il en sortit, Dieu merci, un livre en vingt-cinq beaux chapitres. Et il ne manque à ce livre, pour donner aux lecteurs d'aujourd'hui l'impression d'un monument considérable, comme les *Origines de la France contemporaine*, que d'avoir été bourré d'annotations. Comme Taine, Alexis de Tocqueville aurait pu donner au bas des pages une référence pour chaque membre de ses phrases. Il ne l'a pas fait. Il serait encore temps, si l'on tenait à montrer la valeur scientifique de ce livre, édifié sur de puissantes fondations, d'en publier une édition enrichie de toutes les notes que j'ai retrouvées dans ses cartons.

Méthode suspecte, ai-je dit. En somme, Tocqueville a été un juge d'instruction. Il a fait comparaître des morts et les a interrogés sévèrement. Il a pénétré dans les âmes des individus d'une époque. Et qu'a-t-il trouvé? Des Français de toujours, spécialement des Français pareils à lui. Du coup, il les a aimés et les a crus sur parole, ce que ne fait jamais un vrai juge. Il faut, pour comprendre ce qu'a pu voir Tocqueville dans les archives de l'ancienne France, se souvenir qu'il était un enquêteur deux fois récusable, comme gentilhomme campagnard et comme Normand. Il aimait la campagne et ses habitants. On peut vraiment dire qu'il a vécu en rural, et que l'horreur que lui ont toujours inspirée les citadins médiocres, il ne la ressentait pas pour les gens de son village. Il y avait, entre ce châtelain et ses électeurs, des liens d'affection partagée, pareils à ceux qui devaient unir ses pères, restés bons gentilshommes,

aux villageois de l'Ancien régime. Étant de ceux dont le paysan ne se plaint pas, il a eu naturellement toutes les sévérités pour les aristocrates coupables, contre lesquels la France s'est levée en masse à la Révolution. Et les plaintes qu'il a trouvées contre eux dans les dossiers des archives, il était prêt d'avance à les accueillir sans contrôle. Sa critique, très attentive, a porté sur l'existence de ces plaintes, pas sur leur valeur. Il a d'ailleurs passé sa vie à répéter, dans ses lettres, dans ses *Souvenirs*, dans ses entretiens avec Senior, qu'une seule passion restait et resterait vivace en France : la haine de l'Ancien régime, la défiance contre les classes privilégiées qui le représentent aux yeux du peuple. Il s'en attristait, mais sans espoir : cela aussi, cela surtout, lui paraissait providentiel. Il épousait là-dessus la querelle de ses fermiers et nous verrons que son beau livre en a pâti.

D'autre part, en sa qualité de campagnard normand, il a l'esprit d'indépendance. Nous savons comment il concevait la liberté et quelle âme fière habitait ce corps chétif. On n'a peut-être pas assez marqué que ce besoin qu'il avait de se sentir libre, il le tenait de ses traditions provinciales. Le servage était aboli en Basse-Normandie dès le treizième siècle. Si les Normands acceptent les servitudes réelles, s'ils se plient à la loi écrite, notamment à cette loi des parties que sont les contrats faits chez le notaire, — non d'ailleurs sans la discuter, puisque nous savons qu'ils sont restés les premiers chicaniers de France — ils n'ont jamais admis la servitude personnelle. Voilà huit cents ans que les plus humbles d'entre eux ont la qualité d'hommes libres. Ils ne veulent pas qu'un autre homme les commande. Ce sont, à la caserne, les soldats les plus frondeurs, les plus rebelles, je ne dis pas seulement à l'obéissance, mais au respect à l'égard des chefs. Tocqueville est bien de leur race. Il corrige, par une grande sagesse, ce qu'un tel sentiment peut avoir d'excessif et, à l'occasion, de coupable. Il professe qu'il faut servir, mais les vrais maîtres seuls. Dans son enquête sur l'Ancien régime, les moindres abus lui semblent intolérables, et d'instinct il prend, contre ceux qui font figure de maîtres, le parti des petites gens.

Il met d'ailleurs quelque coquetterie à rester de sa race. « Quand je cause avec un gentilhomme, dit-il, bien que nous n'ayons pas deux idées en commun, bien que ses opinions,

ses vœux, ses pensées soient opposés aux miens, je sens du premier coup que nous sommes de la même famille, que nous parlons le même langage, que nous nous comprenons l'un l'autre. Il se peut que je préfère un bourgeois, mais je sens en lui un étranger (1). »

Mais ce gentilhomme a eu sous les yeux, dès son enfance et toute sa vie, un témoignage de ce que représentait l'Ancien régime aux yeux de la foule. « Vous voyez, dit-il un jour à un ami qui était venu le voir en sa terre de Tocqueville, vous voyez cette tour sans toit : c'était le colombier de mon grand-père. Il y entretenait trois mille pigeons. Personne n'avait le droit de les tuer, et personne dans la commune ne pouvait avoir d'autres pigeons. En 1793, lorsque les paysans furent les maîtres, ils ne firent aucun mal au reste de notre propriété. Nous avions vécu parmi eux pendant des siècles comme protecteurs et comme amis ; mais ils se soulevèrent en masse contre les pigeons, les tuèrent jusqu'au dernier et mirent la tour dans son état actuel (2). »

Il eût mieux valu pour nous que la tour eût été rasée. Son image n'aurait pas hanté le regard de Tocqueville tandis qu'il écrivait l'Histoire. Et son livre, si rempli d'observations exactes, pénétrantes, dont le temps n'a fait que confirmer la valeur, eût été plus beau encore et plus solide.

* * *

La grande idée de Tocqueville, c'est que la Révolution, ayant détruit ce qu'elle voulait détruire, et qui, sans doute, se serait bien effrité sans elle, à savoir ce qui restait de la féodalité, n'a rien édifié qui fût nouveau, mais, au contraire, a repris à son compte, en les aggravant, certaines méthodes centralisatrices et, de ce fait, oppressives, de la monarchie.

« Quelque radicale qu'ait été la Révolution, écrit-il, elle a cependant beaucoup moins innové qu'on ne suppose généralement... Ce qu'il est vrai de dire d'elle, c'est qu'elle a entièrement détruit ou est en train de détruire (car elle dure encore), tout ce qui, dans l'ancienne société, découlait des institutions aristocratiques et féodales, tout ce qui s'y rattachait en quelque manière, tout ce qui en portait, à

(1) D'Eichtal, *op. cit.*, p. 232.
(2) *Ibid.*, p. 250.

quelque degré que ce fût, la *moindre* trace... Ce que la Révolution a été moins que tout autre chose, c'est un événement fortuit. Elle a pris, il est vrai, le monde à l'improviste, et cependant elle n'était que le complément du plus long travail, la terminaison soudaine et violente d'une œuvre à laquelle dix générations d'hommes avaient travaillé. Si elle n'avait pas eu lieu, le vieil édifice social n'en serait pas moins tombé partout ; seulement, il aurait continué à tomber pièce à pièce au lieu de s'effondrer tout à coup. La Révolution a achevé soudainement, par un effort convulsif et douloureux, sans transition, sans précautions, sans égards, ce qui se serait achevé peu à peu de soi-même à la longue. Telle fut son œuvre. »

Toute son œuvre. Car, pour le reste, il va s'appliquer à nous montrer qu'elle n'a rien inventé. Son livre II nous expose que la *Centralisation administrative est une institution de l'Ancien régime et non pas l'œuvre de la Révolution ni de l'Empire, comme on le dit.* Ces idées nous sont aujourd'hui familières, mais grâce à lui, non pas à lui seul, mais à lui d'abord. « J'ai entendu jadis un orateur, nous dit-il, qui, dans le temps où nous avions des assemblées politiques en France, s'écriait, en parlant de la centralisation administrative : « Cette belle conquête de la Révolution, que l'Eu« rope nous envie... » Je veux bien, ajoute-t-il, que la centralisation soit une belle conquête ; je consens à ce que l'Europe nous l'envie ; mais je soutiens que ce n'est pas une conquête de la Révolution. C'est au contraire un produit de l'Ancien régime et, j'ajouterai, la seule portion de la constitution de l'Ancien régime qui ait survécu à la Révolution... »

Et si vous voulez savoir à quel point une telle constatation équivalait, dans la pensée de Tocqueville, à une condamnation et à un désaveu, lisez, à travers toute son œuvre, ce qu'il n'a pas cessé de dire de la centralisation. Il nous fait, par exemple, dans ses *Souvenirs*, un tableau de la première séance de l'Assemblée Constituante en 1848. « Grâce à la centralisation, dit-il, la vie publique avait toujours été resserrée dans la seule limite des Chambres ; tous ceux qui n'avaient été ni pairs, ni députés, savaient à peine ce que c'était qu'une assemblée, ni comment il convenait de s'y comporter et d'y parler ; ils en ignoraient les usages les plus ordinaires ; ils étaient inattentifs aux moments

décisifs et écoutaient très attentivement les choses sans importance. C'est ainsi que le second jour, ils se pressèrent autour de la tribune et firent un grand silence pour mieux entendre la lecture du procès-verbal de la séance précédente, se figurant que cet acte insignifiant était une pièce fort importante. Je suis sûr que neuf cents paysans anglais ou américains, pris au hasard, auraient bien mieux présenté l'aspect d'un grand corps politique. » Centralisation équivalait pour lui à oppression. Il détestait l'omnipotence du pouvoir central et redoutait la tutelle administrative, dans la mesure où il aimait la liberté.

Trois gouvernements se partageaient le pouvoir en France à la veille de 1789 : l'administration centrale, la féodalité, et les autorités provinciales. De ces trois gouvernements, un seul, le premier, était oppresseur : les hommes de la Révolution ont naturellement abattu les deux autres. Voilà la démonstration que Tocqueville nous a faite, et bien faite.

Mais il est intéressant de constater que ce n'est pas là une vérité qu'il a découverte en travaillant. Il serait plus juste de dire qu'il a travaillé pour nous donner, à l'appui de ce qu'il pensait là-dessus depuis longtemps, des preuves qui fussent irréfutables. Et, bien mieux, ce n'est pas dans sa pensée que cette idée a pris naissance. Il l'a lui-même recueillie dans ses traditions familiales. Elle était en germe dans l'héritage de son bisaïeul, le vieux Malesherbes.

Dans le premier livre de Tocqueville, dans sa *Démocratie en Amérique*, on trouve, en fin de volume, cette note (1) : « Il n'est pas juste de dire que la centralisation soit née de la Révolution française ; la Révolution française l'a perfectionnée, mais ne l'a pas créée. Le goût de la centralisation et la manie réglementaire remontent, en France, à l'époque où les légistes sont entrés dans le gouvernement ; ce qui nous reporte au temps de Philippe le Bel. Depuis lors ces deux choses n'ont jamais cessé de croître. Voici ce que M. de Malesherbes, parlant au nom de la Cour des Aides, disait au roi Louis XVI : « Il restait à chaque corps, à chaque communauté de citoyens le droit d'administrer ses propres affaires, droit que nous ne disons pas qui fasse partie de la constitution primitive du royaume, car il remonte bien plus haut ; c'est le droit naturel, c'est le droit de la raison.

(1) *Œuvres*, t. I, p. 309.

Cependant il a été enlevé à vos sujets, sire, et nous ne craindrons pas de dire que l'administration est tombée à cet égard dans des excès que l'on peut nommer puérils. Depuis que des ministres puissants se sont fait un principe politique de ne point laisser convoquer d'assemblée nationale, on en est venu, de conséquences en conséquences, jusqu'à déclarer nulles les délibérations des habitants d'un village quand elles ne sont pas autorisées par un intendant ; en sorte que, si cette communauté a une dépense à faire, il faut prendre l'attache du subdélégué de l'intendant, par conséquent suivre le plan qu'il a adopté, employer les ouvriers qu'il favorise, les payer suivant son arbitraire ; et si la communauté a un procès à soutenir, il faut aussi qu'elle se fasse autoriser par l'intendant. Il faut que la cause soit plaidée à ce premier tribunal avant d'être portée devant la justice. Et si l'avis de l'intendant est contraire aux habitants, ou si leur adversaire a du crédit à l'intendance, la communauté est déchue de la faculté de défendre ses droits. Voilà, sire, par quels moyens on travaille à étouffer en France l'esprit municipal, à éteindre, si on le pouvait, jusqu'aux sentiments des citoyens ; on a pour ainsi dire *interdit* la nation entière, et on lui a donné des tuteurs. »

Ainsi tout ce que nous a dit Albert Sorel sur le jacobinisme, héritier de la tradition monarchique, et sur cette Révolution, qui, se flattant d'instaurer la liberté, n'a fait que codifier et rendre plus pesant ce qu'il y avait de despotique dans le gouvernement des rois, Tocqueville l'avait écrit, non seulement dans le livre qu'il a spécialement consacré à ce grand sujet, mais dans son premier ouvrage, la *Démocratie en Amérique;* et cette vérité, que tant de Français sont encore à connaître, il la pensait, quant à lui, avant même de l'avoir formulée pour nous ; on la trouve jusque dans ses lettres de jeunesse. On dirait qu'il est né avec elle.

Il a d'ailleurs admirablement réussi dans sa belle entreprise de nous la faire accepter et d'en enrichir définitivement nos esprits.

Voici l'une des pages qu'il a consacrées à la peinture des méfaits de la centralisation sous l'Ancien régime. Le tableau est peut-être un peu forcé, poussé au noir. Il est établi sur des documents. Tout ce qu'on pourrait reprocher à Tocqueville serait d'avoir, là comme toujours, cédé au goût de

généraliser. Mais comment n'être pas emporté par une sorte d'enthousiasme pour l'idée qu'on a nourrie en soi depuis toujours, quand, à fouiller dans les archives, on découvre tant de faits qui viennent, qui accourent, pour la confirmer.

Il s'agit de l'intervention du pouvoir central dans les affaires municipales ou, comme on disait alors, paroissiales. Vous allez voir que les Français d'aujourd'hui restent, en effet, si orgueilleux qu'ils soient de leur grande Révolution, singulièrement les mêmes, et sous la même tutelle, que ceux du temps des rois.

« Jusqu'à la Révolution, écrit Tocqueville, la paroisse rurale de France conserve dans son gouvernement quelque chose de cet aspect démocratique qu'on lui a vu dans le moyen âge. S'agit-il d'élire des officiers municipaux ou de discuter quelque affaire commune : la cloche du village appelle les paysans devant le porche de l'église ; là, pauvres comme riches ont le droit de se présenter. L'assemblée réunie, il n'y a point, il est vrai, de délibération proprement dite ni de vote ; mais chacun peut exprimer son avis, et un notaire requis à cet effet et instrumentant en plein vent, recueille les différents dires et les consigne dans un procès-verbal.

« Quand on compare ces vaines apparences de la liberté avec l'impuissance réelle qui y était jointe, on découvre déjà, en petit, comment le gouvernement le plus absolu peut se combiner avec quelques-unes des formes de la plus extrême démocratie, de telle sorte qu'à l'oppression vient encore s'ajouter le ridicule de n'avoir pas l'air de la voir. Cette assemblée démocratique de la paroisse pouvait bien exprimer des vœux, mais elle n'avait pas plus le droit de faire sa volonté que le conseil municipal de la ville. Elle ne pouvait même parler que quand on lui avait ouvert la bouche ; car ce n'était jamais qu'après avoir sollicité l'autorisation expresse de l'intendant et, comme on le disait alors, appliquant le mot à la chose, *sous son bon plaisir*, qu'on pouvait la réunir. Fût-elle unanime, elle ne pouvait ni s'imposer, ni vendre, ni acheter, ni louer, ni plaider, sans que le conseil du roi le lui permît. Il fallait obtenir un arrêt de ce conseil pour réparer le dommage que le vent venait de causer au toit de l'église ou relever le mur croulant du presbytère. La paroisse rurale la plus éloignée de Paris était soumise à cette règle comme les plus proches.

J'ai vu des paroisses demander au conseil le droit de dépenser vingt-cinq livres.

« Sous l'Ancien régime comme de nos jours, il n'y avait ville, bourg, village, ni si petit hameau en France, qui pût avoir une volonté indépendante dans les affaires particulières, ni administrer à sa volonté ses propres biens. Alors, comme aujourd'hui, l'administration tenait donc tous les Français en tutelle ; et si l'insolence du mot ne s'était pas encore produite, on avait du moins déjà la chose. »

Une réflexion vient à l'esprit quand on a fait une telle lecture : c'est qu'il ne suffit pas, pour être l'initiateur d'un progrès dans les connaissances humaines, d'avoir formulé le premier une idée juste, ni même de l'avoir, avant tous les autres, établie sur des documents nombreux, bien classés et probants, ni même, ce qui étonne davantage, d'avoir inscrit une telle découverte dans un livre éloquent, un chef-d'œuvre. Il faut encore avoir eu raison de l'étourderie et de la frivolité des hommes, et s'être imposé à eux par ces moyens d'ordre secondaire qu'on désigne aujourd'hui, tous ensemble, sous le nom de publicité. Le livre de Tocqueville, en 1856, a puissamment intéressé les hommes capables de lire, et de réfléchir après avoir lu. La foule a trouvé beaucoup plus de plaisir à se presser à la première Exposition universelle qui faisait alors courir Paris, toute la France et l'étranger. Les fastes de l'Empire, ses victoires, puis la lugubre défaite ont fait oublier Tocqueville, qui eut d'ailleurs la disgrâce de mourir trois ans après avoir livré au public son plus beau livre. Les Américains se souviennent de l'homme qui a étudié leurs institutions. Les Français se doutent à peine qu'ils ont, en ce gentilhomme grave et charmant, le plus perspicace historien de leur grande Révolution, celui dont l'œuvre domine et commande tous les travaux dont l'érudition contemporaine tire légitimement le plus d'orgueil.

*
* *

En somme, Tocqueville a fait le procès de la Révolution. Son livre est contre elle une des armes les plus redoutables dont puissent user ceux qui ne l'aiment pas, ceux qui ne la tiennent ni pour un événement heureux, ni même pour un mal nécessaire, et qui pensent qu'elle a tout juste la valeur d'un accident, dont on se serait très bien passé.

Mais pour discréditer ainsi la Révolution, pour prouver notamment que ses désordres n'ont rien réformé, mais, au contraire, ont rendu pire un fâcheux état de choses antérieur, Tocqueville a été porté à nous faire de cet état de choses antérieur un tableau poussé au noir. Et, suivant ses préférences, on peut trouver en Tocqueville un contempteur de la Révolution ou de l'Ancien régime.

Il songeait à écrire d'autres volumes après celui que nous possédons. Là, il aurait pris la Révolution seule à partie et sa méthode d'examen direct l'aurait sans doute conduit à des sévérités qu'annoncent certaines pages, encore inédites, qui devaient entrer dans ces nouveaux volumes.

Il reste qu'il ne se détacha, qu'il ne pouvait se détacher que peu à peu de cette foi, de cette terreur religieuse, que lui inspirait, depuis sa jeunesse, le monstre révolutionnaire.

Et c'est pourquoi nous devons lui garder de l'indulgence si, devenu sévère pour les hommes de 1789 à 1793, il se vengea un peu, sur ceux de l'Ancien régime, de cette défaite de sa pensée.

Encore eut-il la bonne foi, car cet homme était sincère avant tout, ayant découvert à quel point le règne de Louis XVI fut une époque de prospérité, de réveil national et d'espérance, d'écrire sur cette partie de notre histoire des pages admirables, dont, pour terminer ces notes, je demande la permission de transcrire quelques passages.

« La prospérité publique, dit-il, parlant des vingt années qui précédèrent immédiatement la Révolution, se développe avec une rapidité jusque-là sans exemple. Tous les signes l'annoncent : la population augmente ; les richesses s'accroissent plus vite encore. La guerre d'Amérique ne ralentit pas cet essor ; l'État s'y obère, mais les particuliers continuent à s'enrichir ; ils deviennent plus industrieux, plus entreprenants, plus inventifs.

« Depuis 1774, dit un administrateur du temps, les divers genres d'industries, en se développant, avaient agrandi la matière de toutes les taxes de la consommation. Quand on compare, en effet, les uns aux autres, les traités faits aux différentes époques du règne de Louis XVI, entre l'État et les compagnies financières chargées de la levée des impôts, on voit que le prix des fermages ne cesse de s'élever, à chaque renouvellement, avec une rapidité croissante. Le bail de 1786 donne 14 millions de plus que celui de 1780. « On peut

compter que le produit de tous les droits de consommation augmente de 2 millions par an, dit Necker dans le compte rendu de 1781. »

« Arthur Young assure qu'en 1788 Bordeaux faisait plus de commerce que Liverpool ; et il ajoute : « Dans ces derniers « temps les progrès du commerce maritime ont été plus « rapides en France qu'en Angleterre même ; ce commerce « y a doublé depuis vingt ans. »

« Si l'on veut faire attention à la différence des temps, on se convaincra qu'à aucune des époques qui ont suivi la Révolution, la prospérité publique ne s'est développée plus rapidement que pendant les vingt années qui la précédèrent. Les trente-sept ans de monarchie constitutionnelle, qui furent pour nous des temps de paix et de progrès rapides, peuvent seuls se comparer, sous ce rapport, au règne de Louis XVI...

« A mesure que se développe en France la prospérité que je viens de décrire, les esprits paraissent cependant plus mal assis et plus inquiets, le mécontentement public s'aigrit ; la haine contre toutes les institutions anciennes va croissant. La nation marche visiblement vers une Révolution.

« ... Ce n'est pas toujours en allant de mal en pis qu'on tombe en révolution. Il arrive le plus souvent qu'un peuple qui avait supporté sans se plaindre, et comme s'il ne les sentait pas, les lois les plus accablantes, les rejette violemment dès que le poids s'en allège... Le moment le plus dangereux pour un mauvais gouvernement est d'ordinaire celui où il commence à se réformer. Il n'y a qu'un grand génie qui puisse sauver un prince qui entreprend de soulager ses sujets après une oppression longue. Le mal qu'on souffrait patiemment comme inévitable semble insupportable dès qu'on conçoit l'idée de s'y soustraire. Tout ce qu'on ôte alors des abus semble mieux découvrir ce qui en reste et en rend le sentiment plus cuisant : le mal est devenu moindre, mais la sensibilité est plus vive... Les plus petits coups de l'arbitraire de Louis XVI paraissaient plus difficiles à supporter que tout le despotisme de Louis XIV. Le court emprisonnement de Beaumarchais produisit plus d'émotion dans Paris que les dragonnades.

« Personne ne prétend plus, en 1780, que la France est en décadence ; on dirait, au contraire, qu'il n'y a, en ce

moment, plus de bornes à ses progrès. C'est alors que la théorie de la perfectibilité continue et indéfinie de l'homme prend naissance. Vingt ans auparavant, on n'espérait rien de l'avenir ; maintenant, on n'en redoute rien. L'imagination, s'emparant d'avance de cette félicité prochaine et inouïe, rend insensible aux biens qu'on a déjà et précipite vers les choses nouvelles. »

Et Tocqueville conclut que la Révolution était fatale Il la trouve fatale, parce qu'elle a eu lieu.

Toute la question est de savoir s'il n'aurait pas pu dire aussi bien : elle a eu lieu, quoiqu'elle ne fût pas fatale ; bien plus, des hommes l'ont faite, se sont hâtés de la faire, au moment où ils ont vu que leur heure, attendue depuis longtemps, allait passer.

ANTOINE REDIER.

Une visite au Grand Cañon du Colorado

La beauté de la Géologie, cette *beauté d'abîme* que j'essaie depuis quarante ans de faire goûter à mes élèves et que Maurice Lugeon a si justement qualifiée d'*accablante*, je ne l'ai jamais si bien vue ni si bien comprise, je n'ai jamais été aussi dominé et subjugué par elle, que durant trois journées du dernier mois de septembre, passées, en compagnie d'un ami, sur le bord méridional, sur les multiples gradins et dans l'extrême profondeur du Cañon du Colorado. Le temps était magnifique. Au-dessus de nos têtes, le ciel s'arrondissait, libre de tout nuage, ciel d'airain comparable à celui qui sert de coupole aux solitudes africaines. Chaque matin, le soleil y montait, joyeux, léger, rapide ; et ses rayons, fouillant la vallée, chassaient l'ombre devant eux, la délogeaient des recoins les plus cachés, des anfractuosités les plus secrètes, rallumaient les roches éteintes et leur donnaient des couleurs vives : en haut le blanc gris des calcaires, plus bas le blanc pur des quartzites, plus bas encore le rouge brique des grès, le vert sombre des assises glauconieuses, le rouge vermillon des argiles précambriennes, enfin le violet foncé, à taches pourpres, du granite et des gneiss. A midi, tout flambait, et l'astre victorieux voyait le fond même des gouffres. Mais bientôt l'ombre revenait, timide d'abord, très vite enhardie, regagnant sur la lumière tout le terrain perdu ; et c'était, dans l'immense

région ruinée et désolée, la dégradation progressive des couleurs, la crue sinistre des ténèbres ; jusqu'au moment où, soleil disparu et tous reflets éclipsés, plateau et vallée s'endormaient sous l'œil des constellations impassibles. Alors, plus déliées et plus agiles que pendant le jour, débarrassées du souci des heures qui passent et du poids de la vie qui coule, nos pensées prenaient l'essor ; elles planaient sur la durée et sur l'espace ; elles remontaient avec effort le cours des âges ou le descendaient paresseusement ; elles dénombraient, sur les parois de l'effrayante gorge, les strates successives, œuvre de la sédimentation marine poursuivie pendant des millions d'années ; puis, peu à peu devenues confuses, ne distinguant plus bien la réalité et le songe, ne sachant plus bien les limites du présent, de l'avenir et du passé, elles s'engourdissaient à leur tour, pareilles, dans la nuit sereine, à l'énorme oiseau de la Cordillère

Qui dort, dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

Vous qui me lisez et qui sentez vivre en vous une âme d'artiste ou de poète, hâtez-vous d'aller voir le Cañon du Colorado. C'est dans l'État d'Arizona, à peu de distance au nord de la voie ferrée qui relie Chicago, la métropole du Centre, à Los Angeles, la métropole du Sud-Ouest. Un train rapide vous portera, en soixante heures et sans que vous ayez à changer de voiture, des rives du lac Michigan à la station dite « Grand Canyon ». De là, vous n'aurez que quelques pas à faire pour atteindre le seuil d'El Tovar, l'hôtel où vous trouverez logement et nourriture. Quelques pas encore au delà de ce seuil hospitalier, et vous serez au bord même de l'abîme.

Hâtez-vous ! Plus tard, il serait trop tard. De tous les points des États-Unis, et même de la lointaine Europe, les touristes accourent, chaque année plus nombreux. Les facilités offertes par la Compagnie du chemin de fer pour le voyage jusqu'à Grand Canyon et pour la visite des gorges sont encore discrètes et supportables ; mais bientôt, par la force des choses, elles deviendront telles qu'elles rendront banales et vulgaires, partant déplaisantes, la promenade sur la margelle du gouffre et la descente dans ses profondeurs. Actuellement, tout est à souhait : même au voisinage de l'hôtel, même sur la terrasse de l'hôtel qui se prolonge jusqu'à un balcon dominant le précipice, l'isolement est

encore possible, et, avec l'isolement, la méditation et le rêve. Le spectacle est si grandiose, si émouvant, il varie si vite avec l'heure, que, devant lui, les bruyantes gaietés se taisent, les vaines conversations s'arrêtent, comme à l'entrée d'un temple qu'a consacré la piété des hommes et où l'on devine la présence de Dieu. Mais on doit craindre que, bientôt, le nombre des visiteurs s'accroissant sans cesse, le temple ne soit un peu profané. Hâtez-vous !

L'hôtel qui vous servira de quartier-général est construit non loin de l'endroit où, en 1540, un groupe d'une douzaine d'Espagnols, envoyé par Coronado et conduit par des Indiens amis, s'arrêta sur le bord du plateau, devant la vallée brusquement apparue. Aucun homme de la race blanche, aucun Visage Pâle n'était encore venu dans ces lieux sauvages. Le chef qui commandait le groupe s'appelait don Pedro de Tovar ; et c'est en mémoire de lui que le nom d'El Tovar a été donné à l'hôtel. On dit que les Espagnols restèrent là quatre jours, cherchant dans les hautes falaises un passage qui leur permît de descendre au fond des gorges, afin de franchir le fleuve et de continuer leur marche vers l'Ouest. Leurs recherches furent vaines. Les gorges ne purent être traversées que très loin à l'aval, au grand étonnement, sans doute, de ces aventuriers intrépides, habitués à surmonter du premier coup les obstacles que leur opposaient la nature ou les hommes.

Si vous ne vous contentez pas d'être un artiste ou un poète, si, par surcroît, vous êtes quelque peu géologue, je vous promets, dans cette visite au Grand Cañon, des jouissances surhumaines. Il y a ici, vraiment, toute la géologie ; et cette vallée géante, creusée dans ce plateau démesuré, est, pour le géologue, une mine inépuisable d'enseignements et de réflexions. Que de fois, durant les trois journées de mon pèlerinage, que de fois j'ai regretté l'absence de mes élèves ! J'aurais voulu les avoir tous autour de moi : tous, les plus jeunes, et ceux aussi qui ont déjà parcouru un long chemin dans la vie. Il me semblait que, s'ils avaient été présents, nous eussions dit « d'impérissables choses », tant il y a d'éloquence dans le langage mystérieux que tiennent, ici, les eaux et les pierres, dans les réponses que fait, ici, quand on l'interroge, le long cortège des siècles passés.

*
* *

Le Colorado (Rio Colorado, Rivière Rouge) est un grand fleuve. Il naît dans les chaînons méridionaux extrêmes des Rocky Mountains, dans la région très élevée où les plis de ces montagnes qui, vers le Nord, se multiplient et se font intenses et compliqués, vont se calmant, au contraire, s'atténuant, se simplifiant comme une houle qui s'apaise, et se noient peu à peu dans la monotonie d'un plateau immense. Formé de l'union de deux forts affluents, Grand River qui vient de l'État de Colorado, Green River qui descend de l'État de Wyoming, le fleuve coule, d'une façon générale, du Nord au Sud ; mais il y a de nombreux méandres, et de brusques détours qui le rejettent peu à peu vers l'Ouest. Il aboutit enfin, après un parcours d'environ 2 500 kilomètres, à l'extrémité septentrionale de la mer Vermeille, au fond du golfe de Californie. Très variable, son débit par seconde, à l'embouchure, ne s'abaisse guère au-dessous de 200 mètres cubes. Dans le Grand Cañon, sous El Tovar, la largeur du lit mineur est, en moyenne, d'une centaine de mètres ; la profondeur des eaux, à l'étiage, est de dix mètres aux points les plus profonds ; la vitesse du courant, également à l'étiage, est voisine d'un mètre par seconde. En temps de forte crue, la largeur du fleuve n'augmente pas beaucoup, mais sa profondeur s'accroît de quinze, parfois même de vingt mètres, et sa vitesse devient effrayante. Le Colorado, malgré la longueur de son cours, garde les caractères d'une rivière torrentielle.

Sur la plus grande partie de leur descente vers la mer, les eaux coulent entre de hautes parois rocheuses, au fond de cañons étroits et sinueux. La Green River naissante divague longtemps sur un plateau, à une altitude comprise entre 1 800 et 1 500 mètres ; puis sa vallée se rétrécit, entame les roches du plateau et devient un sillon tortueux dont la profondeur augmente rapidement jusqu'à atteindre plusieurs centaines de mètres. A l'endroit où Green River s'unit à Grand River, les deux vallées sont déjà des gorges très encaissées. A l'aval du confluent, quand le fleuve a pris son nom de Colorado, l'encaissement continue de s'accroître, l'altitude du plateau restant voisine de 2 000 mètres, tandis que le lit s'abaisse très vite pour se rapprocher du niveau

de la mer. Les cañons succèdent aux cañons. La profondeur de la gorge atteint bientôt 1000 mètres, puis 1 200 mètres, puis 1 400 mètres. Il y a même de longs éléments de la vallée où le bord septentrional du plateau, plus élevé que le bord méridional en raison de l'inclinaison générale des strates vers le sud, domine de 1 700 mètres les eaux de la rivière.

On a donné le nom de Grand Cañon à la partie la plus profonde de cette vallée étrange : elle commence un peu à l'amont du confluent de Little Colorado River, affluent de rive gauche, et se termine un peu à l'aval du confluent de Virgin River, affluent de rive droite. La longueur du Grand Cañon ainsi défini est de 350 kilomètres. Il a une direction générale Est-Ouest ; mais, là comme partout, la vallée serpente en des méandres capricieux, et son tracé sur la carte est affecté de quelques larges ondulations dont l'amplitude, de part et d'autre du 36e parallèle, atteint 30 et même 50 kilomètres. Près de l'extrémité aval des gorges, le Colorado tourne brusquement à angle droit et prend, d'une façon définitive, la direction du Sud. Puis sa vallée s'élargit ; le haut plateau qui la dominait s'abaisse, disparaît, remplacé par une plaine de moyenne altitude. On peut alors accéder aisément au fleuve. Des routes le traversent, et même trois lignes de chemin de fer. La plaine s'abaisse encore ; elle ne domine plus les eaux que de quelques mètres ; ensuite elle ne les domine plus du tout, et devient marécageuse. Le fleuve terrible, désormais apaisé, finit sans gloire dans un estuaire encombré de vase.

En suivant le fil de l'eau, il y a à peu près 600 kilomètres de l'extrémité aval du Grand Cañon à la mer Vermeille. L'entrée du Grand Cañon, du côté de l'amont, est à quelque 300 kilomètres du confluent de Grand River et de Green River. La longueur totale de la série des cañons, à l'aval de ce confluent, est d'environ 650 kilomètres. Plusieurs fois déjà, de hardis voyageurs ont descendu le Colorado, parcourant, sur des barques, la suite interminable des gorges. Les rapides sont nombreux et souvent d'un passage difficile ; ils obligent parfois les navigateurs à porter leurs bateaux en escaladant les rochers ; mais on ne rencontre aucune véritable cataracte. Le premier en date de ces périlleux voyages est celui d'un géologue, le major J.-W. Powell, qui fut plus tard directeur du Geological Survey des États-Unis. Powell s'embarqua à Green River City le 24 mai 1869 ; il avait

quatre bateaux et neuf compagnons. Il arriva le 30 août de la même année à l'embouchure de Virgin River, après un parcours de plus de 1 600 kilomètres, ayant perdu deux de ses bateaux et ayant été obligé d'abandonner quatre de ses hommes. Vingt ans plus tard, l'ingénieur Stanton s'embarquait à Grand Junction — où Grand River reçoit les eaux de Gunnison River — et descendait le Colorado jusqu'à son embouchure. Concises, modestes et simples, les narrations de ces deux descentes sonnent comme des épopées.

Ce qu'on visite aujourd'hui près d'El Tovar, c'est la partie centrale du Grand Cañon, la plus étroite, la plus profonde, la plus belle. Le gouvernement américain, justement soucieux de conserver intacte une telle merveille, en a fait un Parc National. Ainsi la forêt de pins qui couvre le plateau, le long du bord sud du cañon, sera respectée ; les routes et les chemins ne seront pas multipliés outre mesure ; le *camping* demeurera soumis à une sévère réglementation ; la chasse restera interdite ; on peut espérer que les constructions seront toujours, comme elles sont maintenant, peu nombreuses et d'allure discrète. Jamais la forte discipline américaine ne m'est apparue plus bienfaisante, plus vraiment maternelle, qu'en ce désert, où il s'agit de sauvegarder quelque chose de la beauté du monde, le reflet d'infini dont les hommes ont absolument besoin pour ne pas oublier les cieux.

Dans le vestibule d'El Tovar, de grandes cartes sollicitent l'attention du visiteur : tout d'abord la carte topographique, admirable, de F.-E. Matthes et R. T. Evans, à l'échelle de 1/48 000e ; puis une carte géologique détaillée, dressée sur ce canevas topographique par N. H. Darton, du Geological Survey des États-Unis, d'après les travaux de ses devanciers, J. W. Powell, Cl. E. Dutton, C. D. Walcott, Fr. Frech, et d'après ses propres observations. Tout récemment, un autre géologue américain, L. F. Noble, a rectifié sur quelques points et précisé les descriptions et les coupes de N. H. Darton. Peu de régions de la terre sont aujourd'hui aussi bien connues, géologiquement, et aussi fidèlement représentées par la cartographie, que le plateau dit du Colorado et les profondes gorges que le fleuve et ses affluents y ont creusées.

* * *

Après avoir étudié les cartes et relu les notes géologiques les plus récentes, l'esprit tranquille désormais, parce qu'il

s'appuie à des faits certains, à des documents sûrs, approchons-nous du précipice, asseyons-nous à son extrême bord ; tournons le dos aux visions d'humanité, fermons l'oreille aux rumeurs importunes qui viennent du monde des vivants ! Et regardons ! Le plateau où nous sommes est à l'altitude de 2 100 mètres. C'est pour cela que l'air est si frais, presque froid, malgré l'ardeur du soleil. Voici devant nous et sous nos pieds la vallée fameuse ! Elle est large, ici, tout en haut, de 12 à 20 kilomètres, et sa profondeur est de 1 400 mètres. L'autre bord, le bord septentrional, au delà des gouffres, est plus élevé que le nôtre d'environ 300 mètres, à cause de l'inclinaison générale vers le Sud des assises du plateau : elles paraissent, ces assises, être parfaitement horizontales ; elles montent, en réalité, vers le Nord, très lentement. Au nord de la vallée, nous voyons la haute plaine déserte se prolonger et s'étendre, illimitée semble-t-il, toujours avec la même apparence d'absolue horizontalité. Çà et là, très loin au Nord, on aperçoit des collines, posées sur le plateau, témoins épars d'assises plus hautes et plus jeunes, assises que l'érosion a presque entièrement détruites, ou restes de volcans qui se sont allumés un jour sur la plaine déjà dépouillée et qui, maintenant, depuis longtemps éteints, ne sont plus eux-mêmes que des ruines, sur des ruines beaucoup plus vieilles.

Abaissons lentement les yeux et laissons nos regards descendre dans l'énorme blessure. La forêt n'y descend pas et, sauf dans quelques fonds de ravins où coule un peu d'eau et où des gazons et des roseaux font une tache verte, le sol brûlé n'y peut nourrir que de maigres arbustes, des plantes épineuses et de pauvres graminées. C'est un escalier de géants, une série de gradins monstrueux et multicolores, hauts de cent mètres, de deux cents mètres, parfois de trois cents mètres, capricieusement découpés en promontoires, en pyramides, en forteresses à demi ruinées, en murs étroits, en îlots perdus dans le chaos des ravins, en rocs restés debout au milieu de l'écroulement immense. Chaque degré est fait d'une falaise verticale, que de raides talus raccordent à la falaise suivante. Tout cela, jusqu'à une profondeur d'environ 1 100 mètres, est formé de strates qui, de loin, paraissent rigoureusement horizontales et qui sont régulièrement posées l'une sur l'autre, comme les assises d'une Babel colossale. Les strates qui constituent actuellement la surface du plateau et le faîte de l'édifice, celles qui en ce moment

nous portent, sont des calcaires d'âge permien, épais de plus de 150 mètres. Sous ces calcaires, voici un étage de quartzites très durs, très compacts, très blancs, donnant une barre blanche, haute de 100 mètres, reconnaissable à distance, blanc ruban horizontal, parfaitement continu et de hauteur constante, sous le ruban gris des calcaires supérieurs. Au-dessous des quartzites, voici un puissant étage rouge, d'un rouge brique sombre, épais d'au moins 350 mètres : ce sont des grès, parmi lesquels s'intercalent des bancs, plus durs, de conglomérats, et d'autres, plus tendres, d'argiles micacées, schisteuses, rouges aussi. Plus bas est un étage calcaire, épais de 150 à 180 mètres : haute et droite falaise rougie par les éboulis de l'étage qui la surmonte et, à cause de cela, nommée Redwall, mais formée, sous cette patine trompeuse, d'une pierre compacte, gris bleuâtre. Les quartzites blancs et la partie supérieure de l'étage rouge sont encore d'âge permien ; les deux tiers inférieurs des grès rouges et tout le Redwall sont d'âge carbonifère. Il y a donc, en tout, dans ces lieux, 350 ou 370 mètres de Permien, et environ 450 mètres de Carbonifère répartis entre le Pensylvanien et le Mississipien de la classification américaine. A la base du Redwall, un banc calcaire, discontinu et d'épaisseur variable, vingt-cinq mètres tout au plus, appartient au Dévonien ; mais, de l'endroit où nous sommes, il se confond avec le Redwall. Sous la falaise calcaire rougie, un grand étage apparaît, de roches délitables et tendres ; il est horizontal encore et présente une couleur générale vert sombre qui le signale immédiatement à la vue : cet étage affleure sous la forme d'un talus peu incliné, ou même d'une petite plaine, dite plateau de Tonto ; il est fait d'une alternance de marnes, de grès et d'argiles, souvent chargés de grains vert foncé de glauconie ; son épaisseur atteint 250 mètres. Enfin, dernier étage horizontal, sous les couches tendres du plateau de Tonto, voici une barre grise ou brune, formée d'un grès grossier : sa hauteur varie de 50 à 100 mètres. L'ensemble des couches tendres et des grès grossiers inférieurs appartient au Cambrien, qui a ainsi 300 à 350 mètres de puissance totale. Le Silurien, qui, dans une série complète, aurait sa place entre Cambrien et Dévonien, fait entièrement défaut. Du haut du plateau permien à la base des grès cambriens, la série paléozoïque mesure, en tout, 1 100 ou 1 150 mètres d'épaisseur.

Mais cette série est très loin d'être complète et la lacune silurienne n'est pas la seule lacune qu'elle présente. Les géologues américains ont relevé plusieurs niveaux où l'on voit, clairement, les strates de base d'un étage *raviner* la strate de sommet de l'étage sous-jacent. Il y a ainsi, dans l'immense accumulation de dépôts tous sensiblement horizontaux et par conséquent à peu près concordants, des discordances de détail que ces géologues appellent *unconformities*. Chaque *unconformity* correspond à une lacune, faite, pour une part, d'absence de sédimentation, et, pour une autre part, de la destruction d'un sédiment antérieur, ces deux parts, aujourd'hui indiscernables, résultant, l'une et l'autre, d'un retrait momentané de la mer où les sédiments se déposaient. Une lacune séparerait le Permien du Pensylvanien ; une autre, le Pensylvanien du Mississipien ; une troisième, certaine celle-là et très importante, sépare le Mississipien du Dévonien ; une quatrième, plus vaste encore et également certaine, existe entre le Dévonien et le Cambrien.

La régularité des bancs, cette apparence horizontale qui est, en réalité, une inclinaison très faible et très constante, ne va pas, d'ailleurs, sans quelques troubles locaux : soit des ondulations, presque toujours peu accentuées ; soit des fractures avec rejet de leurs deux lèvres, c'est-à-dire des failles. Les ondulations, du haut de notre observatoire, ne se voient pas ; mais nous apercevons quelques failles, mises en évidence, de très loin, par la diversité des couleurs dans les strates que le rejet a rapprochées.

L'érosion ne s'est pas arrêtée à la base des grès cambriens ; elle est descendue de trois cents mètres plus bas, et nous voyons, grâce à elle, le terrain sur lequel roulaient jadis les flots de la mer cambrienne. Ce terrain est bien différent de tous ceux qui le surmontent ; il n'est pas formé d'assises horizontales ; il a deux aspects, correspondant à deux *entités géologiques* distinctes et superposées. L'entité la plus profonde est un terrain cristallin, fait de micaschistes à mica noir ou à chlorite, plus rarement d'amphibolites, d'un vert très sombre, presque noir, en strates grossières, dressées à peu près verticalement et séparées les unes des autres par des colonnes, ou des lentilles, quasi-verticales aussi, d'un granite de couleur rose, ou, pour parler plus exactement, d'une pegmatite à feldspath rose. Tantôt les strates noires l'emportent, en volume, sur les intercalations granitiques ;

tantôt celles-ci dominent, au point que tout semble être granite. Cette partie profonde et cristalline du cañon, la Granite-Gorge de Powell, est un défilé étroit et sauvage, aux parois escarpées, hautes de trois cents mètres, effrayant à voir, à cause de la raideur des pentes, de l'absence habituelle du soleil, de la couleur violet sombre, ou pourpre sombre, des roches, couleur faite du mélange du rose et du vert. La deuxième entité est un terrain sédimentaire, de teinte rouge violente, qui s'intercale entre le terrain cristallin, son substratum, et les grès cambriens horizontaux. Les assises de ce terrain rouge ne sont pas horizontales ; elles s'inclinent faiblement vers l'Est et, sur elles, par conséquent, le Cambrien est *discordant*, tandis qu'elles-mêmes sont *discordantes* sur les micaschistes quasi-verticaux. Ces assises comprennent, de bas en haut, des grès grossiers d'un rouge vif, des argiles d'un rouge plus éclatant encore, vermillon ou orange, des conglomérats, des quartzites bariolés, blancs et rouges. C'est un terrain précambrien. Il manque dans la région aval de la Granite-Gorge, où le Cambrien repose directement sur le terrain cristallin ; on le voit naître, à peu près au droit d'El Tovar, entre Cambrien et granite, et prendre, vers l'amont, très rapidement, une grande épaisseur. A peu de distance du confluent de Bright Angel Creek, la surface supérieure du granite et des micaschistes s'abaisse, en effet, très vite, plonge sous le lit du Colorado et devient désormais invisible ; la partie basse du cañon est alors creusée dans le Précambrien, dont l'inclinaison vers l'Est augmente. Les géologues américains ont pu, grâce à cette inclinaison, étudier le Précambrien sur une épaisseur de plus en plus grande au fur et à mesure qu'ils remontaient le fleuve, épaisseur qui atteint bientôt 3 000 mètres ; ils y ont trouvé des traces certaines d'organismes ; ils ont constaté aussi qu'aux grès, aux quartzites, aux conglomérats, aux argiles de couleur vive, s'ajoutaient de puissantes nappes de laves. A cette époque précambrienne, prodigieusement vieille, il y avait donc des volcans dans le pays ; et déjà la Vie y existait, une Vie que nous avons beaucoup de peine à nous représenter, mais qui semble avoir été très différente de la Vie cambrienne.

Telle est la coupe qui se déroule sous nos yeux, haute de 1 400 mètres, allant du Permien à un terrain cristallin et granitique très antérieur au Cambrien, antérieur même à

un Précambrien rouge où il y a quelques débris organiques. Mais cette coupe serait bien plus haute encore, si nous pouvions rétablir, au-dessus du plateau actuel, toutes les assises qu'il a jadis portées et que l'érosion a détruites. Là-bas, dans le Nord, très loin devant nous, courent plusieurs chaînes de collines : leur sommet est formé d'assises crétacées ; leur base, d'assises triasiques et jurassiques. Retournons-nous un instant : voici, dans le Sud-Est, tout près, un monticule, Red Butte, où une coulée de lave a protégé de l'érosion un témoin de Jurassique et de Trias. Plus loin dans l'Est, si nos yeux pouvaient percer la brume, nous verrions un ressaut de la plaine : ce ressaut est le commencement du pays crétacé qui va cacher, désormais, la table de calcaires permiens. Aucun doute, il fut un temps où sur les calcaires permiens s'étendaient, ici même, d'autres étages : du Trias et du Jurassique, souvent colorés en rouge ; du Crétacé, ayant à sa partie inférieure des couches d'origine lacustre, peut-être lignitifères comme à Gallup, et, dans sa partie haute, des sédiments marins d'une formidable épaisseur ; du Tertiaire, enfin, dont il ne nous est possible de préciser ni la nature, ni la puissance, ni l'âge exact, et sur les strates duquel s'empilaient encore d'énormes coulées de laves, vomies, probablement au Miocène, par des centaines de volcans. Au total, plusieurs milliers de mètres de sédiments et de roches éruptives, superposés à la série que nous avons sous les yeux. Nulle part à la surface de la Terre, le rôle gigantesque de l'érosion n'est plus manifeste, pour le géologue, que sur ce plateau désertique où les pluies, aujourd'hui, sont si rares, où les choses, arbres, pierres, poussière que le vent déplace, ont l'air d'être éternelles.

En vérité, toute la géologie est sous nos yeux, et, pour la comprendre, la détailler, l'admirer, il n'existe pas d'observatoire comparable au nôtre. Les grandes forces qui, depuis un milliard d'années, déforment et pétrissent le visage terrestre, il semble que nous les voyions agir ; et leur action, qui fut si lente au cours des âges, se précipite à notre gré, tandis que tourne, pour nous seuls, dans un sens ou dans l'autre, avec une folle vitesse, la roue du Temps. Au fond d'une mer qui s'étendait ici et dont nous ignorons les rivages, les sédiments tombaient, apportés par des fleuves inconnus ou créés par une Vie que nous connaissons mal ; ils s'accumulaient, interminable série de strates où alternaient les argiles,

les calcaires et les grès. Mais voici que la mer se retire et que son lit s'exonde, parce que cette région de la lithosphère a subi un déplacement vertical ; et tout de suite l'érosion commence son œuvre. Le temps passe, et les mouvements verticaux se répètent, tantôt descensionnels, tantôt ascensionnels : la mer revient, la sédimentation répare les brèches et reprend la construction interrompue ; puis de nouveau la mer s'en va, l'érosion renaît et creuse des brèches nouvelles. Si la lithosphère ne se déformait pas, l'érosion et la sédimentation se ralentiraient bien vite, jusqu'à s'arrêter quand serait rétablie la mer universelle ; mais la lithosphère ne cesse pas de se déformer, soit par des mouvements verticaux, soit par des mouvements tangentiels, et c'est par là que se font les montagnes, que se déplacent les rivages, que se creusent les cañons profonds comme des gouffres.

Ici, depuis l'époque, combien lointaine ! qui a précédé la période cambrienne, les seuls mouvements importants de la lithosphère ont été verticaux ; c'est pourquoi les strates empilées les unes sur les autres depuis le Cambrien jusqu'au Miocène sont demeurées horizontales ou quasi-horizontales. Nous sommes ici sur l'une de ces grandes unités de la surface terrestre qui, pendant plusieurs centaines de millions d'années, ont été réfractaires au plissement, c'est-à-dire aux mouvements tangentiels ; le plateau du Colorado, tantôt immergé dans les eaux marines, tantôt émergé, est demeuré *plateau* depuis le début du Cambrien ; il appartient à l'immense région *figée* qu'Eduard Suess a appelée la Laurentia et qui comprend tout le centre des États-Unis et la plus grande partie de l'Amérique anglaise. Mais si le plateau du Colorado ne s'est pas plissé d'une façon sensible, il a beaucoup bougé suivant la verticale, tantôt montant, tantôt s'abaissant par rapport au niveau des mers supposé fixe. Bien entendu, nous ne connaissons que ses mouvements relatifs, et, quand je dis que le continent monte, je pourrais tout aussi bien dire que la mer s'abaisse et se retire. Il semble que, depuis la fin du Miocène, le plateau ne s'arrête guère de monter, et que, quand il cesse de monter, il s'abstienne de descendre : ce mouvement ascensionnel presque constant a été le moteur de l'érosion. A un certain instant, que nous ne pouvons pas préciser, mais que je placerais volontiers vers la fin des temps pliocènes, à une distance de nous que j'évaluerais volontiers à cent mille années, ou à

deux cent mille, le plateau ressemblait sans doute à ce qu'il est aujourd'hui, sauf que le cañon actuel n'existait pas encore. Il y avait, à cet instant, un répit dans le mouvement vertical ascensionnel, et qui durait depuis longtemps déjà. Alors, sur la plaine que l'érosion antérieure avait dépouillée d'un épais manteau de terrains sédimentaires et de laves, le fleuve, ralenti, coulait paresseusement, s'attardant en de multiples méandres. Mais bientôt le mouvement d'ascension se réveille ; avec lui se réveille la vitesse du fleuve ; elle devient, cette vitesse, capable d'entamer les calcaires permiens, d'y encaisser les méandres, désormais tracés et fixés pour de longs siècles ; elle s'exagère encore, en même temps que la vitesse d'ascension de tout le pays ; le cañon se creuse, atteint les quartzites, puis le terrain rouge, traverse le Carbonifère, atteint le Cambrien, puis le Précambrien. Le fleuve s'arrêtera-t-il au terrain granitique? Nullement, si le mouvement d'ascension continue. Le fleuve entamera micaschistes et granite et descendra de trois cents mètres dans ces roches dures ; il entamerait de l'acier, si son lit était d'acier. Il ira ainsi, descendant toujours, tant que continuera l'ascension du pays par rapport à la mer supposée immobile, ou, si le pays est immobile, tant que continuera de descendre le niveau de l'océan Pacifique.

Alors, pénétrant dans l'intérieur de la lithosphère, le fleuve exhume quelques-uns des secrets des très vieux âges. Il exhume des terrains précambriens ; il nous permet de faire remonter tout au moins jusqu'à ce Précambrien l'origine de la Vie ; il nous apprend qu'il y avait, à cette époque précambrienne, des volcans semblables aux nôtres, qui donnaient des laves identiques à nos laves ; il nous montre d'anciennes discordances, preuves certaines de plissements qui ont, jadis, agité ce pays avant qu'il fût figé ; il évoque ainsi à nos yeux de vieilles chaînes de montagnes, qui ont disparu, comme les Alpes et l'Himalaya disparaîtront un jour, et qui étaient déjà complètement usées et abolies quand est arrivée, sur la région, la mer cambrienne ; il va plus loin dans le passé ; il nous fait voir le fond de la mer où les premières assises du Précambrien se déposaient ; il découpe pour nous cet antique fond de mer, afin que nous y voyions les apophyses d'un massif de granite monter dans un terrain *déjà cristallophyllien*, afin que nous puissions ainsi constater l'antériorité certaine, à la venue des roches

granitiques, du métamorphisme régional qui a fait, ici, les micaschistes et les amphibolites, aux dépens d'un terrain sédimentaire dont l'ancienneté donne le vertige. Oui, je disais bien : nous avons devant nous, sous nos yeux, *toute* la géologie, dans un raccourci saisissant.

*
* *

Phantom-Ranch, le chalet-fantôme : tel est le nom du refuge où nous allons passer la nuit. Par quel poète, inconscient sans doute de son sens de poète, ce nom de mystère a-t-il été donné à un endroit si mystérieux?

Deux ou trois cabanes en planches, entourées de quelques arbres et d'une étroite prairie, tout au fond des gorges, tout au fond du Bright Angel Creek, dont le torrent, à moins d'un mille d'ici, se jette dans le Colorado. L'altitude du lieu, au-dessus de la mer, est seulement de 800 mètres. Nous sommes descendus de plus de 1 300 mètres. Nous avons franchi le fleuve sur une passerelle de fils d'acier, lancée, d'une paroi granitique presque verticale, à la paroi toute semblable qui domine la rive opposée. Pendant que nous passions sur ce pont tremblant et fragile, à trente mètres sous nos pieds les eaux profondes et bourbeuses, jaunes plutôt que rouges, semblaient dormir.

Avant d'arriver au fleuve, nous avions traversé, de haut en bas, toute la série paléozoïque : Permien, Carbonifère, Dévonien, Cambrien. Sous ce dernier, nous avions vu le Précambrien rouge et, dans le Précambrien rouge, que les innombrables lacets du chemin permettent d'observer et d'étudier sur près de 200 mètres de hauteur, nous nous étions longuement attardés. Puis, nous avions atteint les pegmatites roses et les masses épaisses de micaschistes vert sombre et d'amphibolites noires au travers desquelles montent les pegmatites. Que de phénomènes ! et combien divers ! Nous sommes heureux, certes, mais un peu fatigués d'avoir vu tant de choses. Maurice Lugeon a bien dit : pour les hommes, dont la vie est si brève, la beauté de la géologie a quelque chose d'accablant.

Le soir tombe ; le soir, au fond d'un tel abîme, c'est tout de suite la nuit. Nous avons l'impression d'être au creux d'une vallée, dans un pays de hautes montagnes. En nous déplaçant un peu sur les pentes de la gorge, nous pouvons

voir, à plus de mille mètres ou à plusieurs centaines de mètres de hauteur au-dessus de nous, des pans de falaises permiennes ou carbonifères, tout blancs ou tout rouges, violemment éclairés par le soleil, tandis que nous sommes dans l'ombre. Une brise tiède, presque chaude, arrive, par bouffées, de la grande vallée très proche ; peut-être vient-elle de bien plus loin ; peut-être vient-elle du golfe de Californie, où, sur les rives couvertes par la forêt tropicale, l'air ne cesse pas d'être brûlant. Nos yeux sont encore éblouis des splendeurs contemplées ; dans nos oreilles sonnent encore, musique barbare, les noms indiens que les géologues américains ont donnés aux divers étages et que nous avons répétés tout le jour : Kaïbab, Coconino, Supaï, Tonto, Muav, Tapeats, Unkar... Il fait bon s'asseoir ici, se reposer, se recueillir, réfléchir, rêver, devant la porte du chalet-fantôme, tandis que la nuit, comme « une fumée obscure et colossale » qui monterait du fleuve, remplit rapidement le cañon immense et menace de déborder, là haut, sur le monde extérieur.

Deux heures passent, indiciblement reposantes. La nuit est tout à fait venue. De mon lit, à travers la toile métallique qui, pour nous garantir des insectes rôdeurs, est tendue dans les vastes baies de la cabane, je vois le ciel comme un chemin constellé, presque clair tant il fourmille d'étoiles, entre les murailles noires, d'un noir opaque, que font, jusqu'au firmament, les deux flancs du vallon. Les eaux du petit torrent qui roule au fond du Bright Angel Creek murmurent tout près de moi. Aucun autre bruit. Le Colorado est trop loin pour qu'on l'entende ; et la brise est maintenant tombée, la brise tiède qui nous parlait de la mer Vermeille. Mais qu'il est difficile de dormir dans cette maison peuplée de fantômes : fantômes des siècles enfuis, fantômes des siècles à naître ! Ce murmure berceur, comme d'une eau courante, n'est-ce pas le bruit léger du temps qui coule, des années qui s'en vont, là-bas, dans un Pacifique insondable? Comme elles vont vite ! Et comme elles sont nombreuses ! C'est leur poids, sans doute, qui fait défiler devant mes yeux une série de visions changeantes et indécises, visions pour la plupart désertes d'humanité, paysages de rêve incessamment déformés, bientôt effacés et faisant place à d'autres paysages.

Les tableaux qui reviennent le plus souvent et qui s'ef-

facent le moins vite sont ceux d'une mer sans limites et ceux d'une mer semée d'archipels. Mais d'autres les ont précédés ; et l'un d'eux montrait une chaîne de montagnes, qui s'usait rapidement, s'arrondissait, s'amollissait, et finissait en pénéplaine, bientôt conquise par les flots de la mer. Et d'autres les suivent, dont l'un présente un rivage : des dunes de sable rouge, balancées par le vent, sous un ciel de feu ; une végétation très pauvre, comme celle des déserts. Le décor change : un pays plat, avec des lacs et de belles forêts ; des volcans y surgissent, de plus en plus nombreux, aux éruptions violentes ; et bientôt la contrée tout entière se couvre de laves, sous un dais de vapeurs lourdes d'où la pluie de cendres tombe continuellement. Ensuite c'est, de nouveau, une vaste plaine, où un fleuve s'étale et divague, déplaçant ses rives. Un peu après, le fleuve s'est enfoncé dans la plaine et le tracé sinueux de ses bords semble désormais fixé pour toujours. Maintenant la vallée est devenue profonde ; c'est un cañon sublime sur les parois duquel est inscrite l'histoire des périodes passées ; et, tout justement, voici des hommes, des hommes qui pensent ; ils s'appliquent à déchiffrer cette histoire, et, l'ayant déchiffrée, ils goûtent une joie surhumaine qui les met tout près de Dieu.

Le torrent au murmure berceur, le torrent des années qui fuient, ne s'arrête pas de couler ; et, comme si elle était mise en mouvement par ce flot intarissable, la vision continue de se dérouler sous mes yeux, toujours rapidement changeante. Le fleuve qui a creusé le cañon sublime, le même fleuve, est encore devant moi ; mais, comme s'il était las de creuser son lit, il s'endort entre les hautes parois rocheuses ; sa vitesse devient presque insensible ; les graviers, les sables et la vase, qui faisaient ses eaux bourbeuses, se déposent en couches épaisses ; le fond du lit s'exhausse de toute l'épaisseur des alluvions qui le couvrent ; il s'exhausse sans cesse, et le fleuve monte ; le cañon, d'année en année, se comble ; les falaises où se lisait le récit des vieilles périodes disparaissent l'une après l'autre ; encore quelques années, et sur la plaine reconstituée où de nouveau le fleuve s'étale, et divague, et déplace ses bords, rien ne marque plus la place de l'immense vallée enfouie. Mais, dans ces dernières visions, je ne vois pas d'hommes. Où sont-ils? Que sont-ils devenus? Y a-t-il encore des hommes? Et, s'il en existe encore, sont-ils capables de lire la suite de la merveilleuse

histoire? Oh ! quelle question ! Et avec quelle angoisse j'attends qu'il y soit répondu !... Aucune réponse ne vient. Le tableau s'efface, le tableau imprécis et changeant du rêve...

Le ciel déjà blanchit, au-dessus des escarpements sombres. La lumière a chassé les fantômes. Le torrent du Bright Angel Creek a repris sa chanson joyeuse. Debout ! Il faut partir !

Nous partons, non sans tristesse. Mais nous ne t'oublierons pas, ô Colorado, ô rouge rivière, qui sais tant de secrets et qui sais si bien les dire ! Nous parlerons de toi, là-bas, chez nous, et les jeunes hommes de notre pays frémiront de curiosité et d'enthousiasme à la seule pensée de te voir un jour. Nous nous souviendrons de toi dans nos heures grises ; nous évoquerons devant nos yeux ta vallée pleine de lumière, quand le soleil échauffe falaises blanches et escarpements rouges, quand les pegmatites roses de Granite-Gorge ressemblent à des flammes et que les gneiss verts et noirs ont l'air de brûler. Nous nous souviendrons de toi dans nos heures d'incertitude, combien nombreuses hélas ! et ta longue patience à creuser les hypogées des anciens âges, à dévoiler des mystères dont nous n'aurions jamais, sans toi, soupçonné l'existence, nous donnera le cœur de tracer notre sillon jusqu'au bout. Nous nous souviendrons de toi aux heures de fatigue ; nous songerons à tes eaux qui ont tant travaillé, tant couru, tant lutté, poussé de telles clameurs, et qui, sortant enfin de la ténébreuse gorge, coulent désormais dans le calme, la majesté, le silence, vers l'immense repos du Pacifique ; et notre fatigue nous paraîtra légère à côté des récompenses promises. Oh ! sans doute tu ne sais pas tout, et tu n'enseignes pas tout. Tu ne sais même pas ton âge, ni le nombre d'années qu'il te faut pour couper cent mètres de roche dure, ni celui qu'il te faudrait pour remblayer ta vallée. Mais nous t'aimons pour ton ignorance même, pour les énigmes sans nombre que tu dresses devant nous, tout autant que pour celles que tu nous as permis d'expliquer. Nous t'aimons surtout, fleuve étrange, parce que, dans notre monde qui passe, aucune créature, ni la Mer, ni la Montagne, ni même l'Homme, ne parle, aussi éloquemment que toi, du Temps, cet autre fleuve, ce grand fleuve inconnu.

PIERRE TERMIER,
de l'Académie des Sciences.

Pierre Loti poète de la nostalgie

Je ne sais si les jeunes gens d'aujourd'hui l'aiment comme nous l'aimions, ce Loti à qui l'Académie vient de donner un successeur ; mais je sais bien que pour les hommes de ma génération sa mort a été un grand deuil.

Je crois le voir tel que je l'ai vu pour la première fois il y a trente-cinq ans à peu près, à son mariage. Ce n'était pas le « mariage de Loti » qui s'était un jour célébré à Papeete, sans autre bénédiction que celle — peu sacerdotale — de la vieille reine Pomaré. Non, c'était le mariage du lieutenant de vaisseau Julien Viaud dans un temple protestant, au temple des Chartrons, à Bordeaux. Je le revois, svelte, cambré, la tête haute, ne perdant pas un pouce de sa petite taille, élégant dans sa tunique noire à aiguillettes et épaulettes d'or ; je revois ce profil si fin, le nez busqué, les cheveux en brosse, le retroussis ébouriffé de la moustache blonde... ou plutôt, non, je ne vis et ne revois vraiment que ses yeux, ses grands yeux un peu saillants, dilatés, extraordinaires, qu'on sentait faits pour aspirer, absorber toute la beauté des choses, et où flottait toujours cependant je ne sais quel rêve intérieur, — des yeux de peintre qui étaient des yeux de poète. Il y avait là beaucoup de ceux qui l'admiraient et l'aimaient sans le connaître autrement que par ses livres, de ceux qu'il s'est plu à nommer ses « frères inconnus », — quelques-unes aussi de ses « sœurs », de ses nombreuses

« sœurs », qui l'aimaient d'une tendresse peut-être un peu moins fraternelle, qui étaient les Amélies de cet autre René. Quel écrivain, en effet, si ce n'est son grand ancêtre Chateaubriand, a été aimé, adoré autant que lui?

Nous l'aimions d'abord, n'est-il pas vrai? parce qu'il était un peintre sans égal, parce que le lire c'était toujours faire un beau voyage. Il avait, lui, parcouru le monde entier. En un seul de ses livres, *Fleurs d'ennui*, voyez quelle est la diversité des spectacles offerts : Oran, — la Kasbah d'Alger où des femmes peintes chantent la nuit : *Dani-dann, dani-dann*, en frappant des mains, — le Monténégro, l'Herzégovine, — la côte de Guinée, — les mers australes, — la plaine chinoise sous un perpétuel nuage de poussière, — le Brésil et son soleil de feu, ses feuillages d'un vert intense, ses champs de cotonniers tout bourdonnants du vol des oiseaux-mouches, — la baie du Petchili et ses aurores boréales qui flamboient, palpitent et s'éteignent dans un silence de mort... Ailleurs, c'est l'Islande ; ailleurs, le Sénégal ; ailleurs, l'Inde, le Tonkin, le Siam, le Japon, l'Océanie et tous les pays de l'Islam : Turquie, Levant, Arabie, Égypte, Maroc... Il se sentait plus particulièrement chez lui en pays d'Islam ; mais, en fait, il était chez lui partout, prompt à s'acclimater, à comprendre toute nature et toute vie étrangère, à s'y mêler, à s'en imprégner. Ses peintures étaient d'une vérité telle que nous étions comme transportés dans les lieux qu'il décrivait. Non seulement il nous les faisait voir, mais il nous en faisait entendre les bruits et respirer les parfums. Nous entendions le « ta-ta-ta » que fait le bâton des veilleurs de nuit dans les rues de Stamboul ; nous respirions l'odeur d'épices et d'aromates, de musc et de fleurs, qui flotte dans les ruelles de la Kasbah. Toutes les sensations de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, que peut éveiller une terre lointaine et qui en sont caractéristiques, il savait les noter, nous les communiquer, et avec des mots si simples ! Quelques lignes lui suffisaient à rendre toute la poésie du lointain :

« Non, ceux-là qui ont vécu là-bas, au milieu des filles à demi civilisées de Papeete, qui ont appris avec elle le tahitien facile et bâtard de la plage, et les mœurs de la ville colonisée, qui ne voient dans Tahiti qu'une île voluptueuse où tout est fait pour le plaisir des sens et la satisfaction des appétits matériels, ceux-là ne comprennent rien au charme de ce pays...

« Allez loin de Papeete, là où la civilisation n'est pas venue, là où se retrouvent sous les minces cocotiers, au bord des plages de corail, devant l'immense océan désert, les districts tahitiens, les villages aux toits de pandanus. Voyez ces peuplades immobiles et rêveuses ; voyez au pied des grands arbres ces groupes silencieux, indolents et oisifs, qui semblent ne vivre que par le sentiment de la contemplation... Écoutez le grand calme de cette nature, le bruissement monotone et éternel des brisants de corail ; regardez ces sites grandioses, ces mornes de basalte, ces forêts suspendues aux montagnes sombres, et tout cela, perdu au milieu de cette solitude majestueuse et sans bornes : le Pacifique... »

Maître de l'exotisme, grand peintre des océans et des contrées lointaines, nous l'aimions aussi parce qu'il avait su s'intéresser à de modestes paysages et à d'humbles existences de chez nous, à la terre bretonne en particulier, à ses bruyères, à ses clochers de granit, à ses grèves, et, plus qu'à tout le reste, à ses fils, à ceux qui portent le tricot de laine ou le suroît de toile cirée, marins de la marine de guerre ou de la grande pêche. C'était chose assez surprenante, au premier abord, que la fraternelle sympathie d'un raffiné tel que lui, d'une âme si compliquée, si tourmentée, pour de simples et rudes garçons de Toulven ou de Plouherzel, de Pors-Even ou de Ploubazlanec. Et c'était chose si neuve dans notre littérature !... Avant lui, je ne l'oublie pas, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Hugo et Michelet avaient parlé de la mer, — moins bien que lui, d'ailleurs, et qu'est-ce, par exemple, que leurs plus belles descriptions de tempêtes comparées à celles qui sont dans *Mon frère Yves* et dans *Pêcheur d'Islande?* — ils avaient parlé de la mer, mais ils n'avaient rien dit, ou presque rien, de nos pêcheurs et de nos matelots. Quelques vers immortels de Hugo dans *Oceano nox* et dans *les Pauvres gens*, quelques cris d'admiration émue chez Michelet, et c'était tout. Oui, Michelet lui-même les avait à peu près laissés de côté. Dans son livre de *la Mer*, il avait tant parlé des poissons de toute espèce, depuis les plus microscopiques jusqu'aux plus gigantesques ; il s'était tant complu dans la société de la baleine qu'il compare à une femme : « Mêmes formes, déclare-t-il, même sensibilité » ; il s'était tant attendri sur les vertus des morses et des lamentins, qu'il ne lui était resté ni le temps

ni la place de parler des gens de mer. Et du reste, si humain, si tendre qu'il fût, comment aurait-il parlé d'eux, les connaissant à peine? Loti, en revanche, les connaissait bien. Il avait fait campagne à bord du croiseur qui va chaque année veiller sur les goélettes dans les mers d'Islande ou de Terre-Neuve ; toute sa vie, depuis sa dix-septième année, à bord de nos vaisseaux de guerre, de la *Médée* ou du *Primauguet*, de la *Flore* ou du *Magicien*, du *Redoutable* ou du *Formidable*, il avait vécu côte à côte avec eux. Et toute sa vie il a été leur ami, leur « frère », ainsi qu'il disait lui-même. Ah ! comme il a plaidé leur cause ! comme il a su conter l'histoire d'Yves Kermadec, le pauvre gabier de misaine, celle de Yann Gaos et de Mlle Gaud, celle du petit Sylvestre et de la grand'mère Moan ! Peut-être la mort de Yann ou celle de Sylvestre a-t-elle fait couler nos larmes? N'en rougissons pas, remercions-le plutôt, celui qui ouvrait ainsi nos cœurs à des pitiés nouvelles, à une plus large fraternité. En idéalisant comme il l'a fait les grands cols bleus et les bérets à pompon rouge, en nous montrant les marins dans le train quotidien de leur simple et si rude existence, il nous préparait à les mieux comprendre, à les honorer plus pieusement aux jours terribles que depuis nous avons vus venir ; il préparait, si je puis dire, l'apothéose de nos fusiliers marins, et M. Charles Le Goffic allait ajouter à l'histoire d'Yves Kermadec un dernier chapitre, le plus beau de tous, celui qui porte en titre : *Dixmude* et *Steenstraete.*

Mais si nous chérissions Loti, si nous le chérissons toujours, est-ce seulement parce qu'il était l'ami des humbles ou parce qu'il était un prodigieux coloriste? Je ne le crois pas. Le charme qui se dégage de ses œuvres est plus subtil, plus complexe, et nous sentons bien qu'il réside presque tout entier dans son humeur inquiète et nostalgique, dans sa mélancolie.

I

Il y a une vieille chimère, une très vieille illusion dont on se berçait jadis, au temps où l'on voyageait peu, dont nous nous berçons encore aujourd'hui, quoique nous voyagions beaucoup. L'illusion consiste à nous figurer que hors de chez nous, au sein d'une nature plus jeune et plus belle, nous pourrions être heureux. « Mon enfant », soupire Bau-

delaire dans cette *Invitation au voyage* dont Henri Duparc a fait une de ses plus belles *Mélodies :*

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble...

Et Henri Heine avait dit de son côté dans l'*Intermezzo :* « Sur l'aile de mes chants, je te transporterai ; je te transporterai jusqu'aux rives du Gange... Là fleurit un jardin embaumé sous les calmes rayons de la lune. Les fleurs du lotus attendent leur petite sœur... Là, nous nous étendrons sous les palmiers, dont l'ombre versera sur nous des béatitudes célestes... »

Vieille illusion, que nous aimons encore sans y croire, à laquelle on a cru longtemps comme à une réalité. Disciple de Rousseau, l'auteur de *Paul et Virginie* écrivait son petit livre, — la préface l'atteste, — afin d'opposer au « malheur social » le « bonheur naturel », afin de nous démontrer qu'il suffit, pour ne plus souffrir, de quitter l'Europe et de s'en aller vivre aux colonies, parmi les bons nègres : une chaumière, un cœur et un cocotier, telle était selon lui la définition de la félicité parfaite. Candide philosophie, qui n'a pu l'empêcher en écrivant son livre d'écrire une histoire triste, triste comme tous les chefs-d'œuvre de l'exotisme, comme *Atala* et *Graziella*, comme les deux volumes de Fromentin, comme les *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle. Malgré lui, par la force des choses, la tristesse entre dans l'histoire de Virginie et de Paul, parce qu'elle est une histoire humaine, et dans les brillants paysages de l'île de France, entre les pamplemousses et les lataniers, s'encadrent des scènes de séparation, d'adieu, de désespoir et de mort.

Ce rêve du départ et du bonheur en lointain pays, qui s'en est enivré plus que Loti? et qui aussi en a plus souffert, qui en a mieux connu les douloureux réveils? Enfant, le cœur lui battait à chaque lettre reçue de son frère aîné, du frère qui courait déjà les hasards de la vie maritime et allait bientôt y trouver la mort. Certains noms qu'il se redisait à mi-voix : « Pondichéry... », « Gorée... », « la Croix du Sud... » enchantaient son oreille et son cœur. A douze ans, comme il allait un jour prendre sa leçon de piano, il entend dans les rues de Rochefort un petit mousse qui en appelait un autre : « Espèce de singe du Brésil ! » Il s'arrête, cause avec eux,

les interroge sur ce Brésil où, en effet, ils sont allés, si bien qu'il arrive en retard à sa leçon, la tête pleine de visions merveilleuses ; il joue tout de travers son *Premier impromptu* de Chopin, et dès lors il ne pourra plus le jouer sans y entendre « comme un bruit de pluie tiède sur des arbres de forêt vierge, comme un frôlement de feuillages de bambous ».

Il est resté toujours l'enfant qu'il avait été, toujours aspirant à l'inconnu, ne se lassant pas de répéter sa jolie formule : « On n'est jamais bien qu'ailleurs... »

Et chaque fois, il est vrai, qu'il reprend la mer, chaque fois qu'il débarque sur un rivage nouveau, au début il est comme grisé de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend. Il croit avoir découvert l'Eden tant cherché après lequel soupirait son cœur. Oh ! les matins roses de l'Orient, les caïques glissant sur l'eau tranquille, le chant grave et pur qui s'envole de toutes les mosquées : *Allah illah Allah, ve Mohammed reçoul Allah!...* Oh ! le désert de l'Arabie, et son horizon de monts bleuâtres, et la marche lente au pas des chameaux berceurs ; Ispahan enseveli sous les roses, ses terrasses où les femmes s'asseyent et rêvent le soir ; l'Archipel polynésien et ses « paradis sortis de l'onde » ; l'Inde, sa jungle, ses belles villes de marbre blanc ou de grès ajouré, et ses nuits « qui rappellent nos plus limpides et nos plus chaudes nuits de juillet, avec je ne sais quoi de différent, de plus stable, de plus assuré, donnant l'impression que c'est toujours ainsi et que cet été-là ne craint point de jamais finir !... » Tout lui plaît, tout l'émerveille et l'enivre.

Brève ivresse, presque aussitôt troublée, et de tant de manières !

Avant tout, par le regret de la terre natale. Aucun voyageur n'y échappe, pas plus aujourd'hui qu'hier. Hier, les voyages étaient lents, difficiles, et la distance en semblait d'autant plus grande. Du Bellay, à Rome, se croyait à mille lieues de son Anjou, et gémissait :

Quand reverrai-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée?...

Aujourd'hui, on va plus loin, et dès lors peu importe que les voyages soient plus rapides ; cela revient au même, la sensation d'éloignement et d'isolement subsiste aussi poignante, même pour ceux qui, comme Loti, ont le don de s'acclimater partout. L'acclimatation complète, le complet

renouvellement de soi est impossible ; on ne peut dépouiller tout à fait le vieil homme. Le prince de Ligne, — qui a été, à la fin du dix-huitième siècle, le premier représentant de l'esprit cosmopolite et le premier ancêtre de Loti, ce charmant coureur de grands chemins qui se vantait d'avoir passé trois années de sa vie en berline de voyage, — lorsqu'il se trouve certain soir sur les bords de la mer Noire, en Crimée, à Parthenizza, et qu'il entreprend d'écrire à une de ses plus aimables amies, à la marquise de Coigny, de lui décrire cette rive argentée, ce paysage oriental où les pêchers fleurissent parmi des ruines antiques, il est tout étonné de s'apercevoir qu'il se sent seul et que ses larmes coulent. Chateaubriand a beau se raidir et se draper dans son manteau sur le tillac du vaisseau qui l'emporte vers le Nouveau Monde ou vers les côtes de Syrie : qu'une hirondelle passe au-dessus de sa tête, et c'est assez pour qu'il revoie en esprit son vieux château de Combourg et d'autres hirondelles dont le vol rasait le petit étang. Et Fromentin est à peine en route pour l'Algérie, il est encore sur le bateau où il a pris passage à Marseille, quand, en apercevant un rouge-gorge qui s'est aventuré en mer et qui, à demi mort de fatigue, est entré dans sa cabine par le hublot, il lui parle, il lui demande : « Connais-tu, sur une côte où j'aurais voulu te voir, un village blanc dans un pays pâle?... Connais-tu une maison silencieuse et souvent fermée, une allée de tilleuls où l'on marche peu, des sentiers sous un bois grêle?... Si tu connais ce pays, cette maison champêtre qui est la mienne, retournes-y, ne fût-ce que pour un jour, et porte de mes nouvelles à ceux qui sont restés... »

Loti a, lui aussi, une vieille maison, un vieux jardin, qu'il ne peut oublier. Lui aussi, il revoit de chers vieux visages qu'attriste son absence. Dans *Aziyadé*, dans *le Mariage de Loti*, dans *Fleurs d'ennui*, dans tous ses livres de voyage, nous le voyons sans cesse se retourner vers eux. Sans cesse il pense au foyer désert, aux pures et sûres affections qu'il a sacrifiées pour s'élancer après quel vain mirage de bonheur, quel vain rêve d'amour ! Il cherche à deviner ce qui se passe en ce moment dans la vieille maison, ce que pensent les siens, ce qu'ils font à cette même heure. Mais ils sont si loin de lui ! L'heure même diffère beaucoup entre les lieux où il se trouve et ceux où ils sont, entre l'Asie ou l'Afrique ou l'Océanie d'une part, et de l'autre la France, l'île d'Oléron,

Rochefort. Machinalement l'officier de marine calcule le nombre des degrés et la différence d'heure qui les séparent... On se souvient de l'effet saisissant, puissant, qu'il a tiré de ce calcul dans *Pêcheur d'Islande;* la page est si parfaitement belle qu'on ne se lasse pas de la relire. La scène est à bord d'un navire-hôpital qui rapatrie des blessés du Tonkin ; le navire a quitté la rade d'Ha-long et il est à peu près par le travers de Singapour. Sylvestre Moan est étendu sur un lit de l'infirmerie, la poitrine trouée d'une balle ; il étouffe, il va mourir ; c'est le soir, vers six heures :

« Il se débattait, maintenant ; il râlait. On épongeait au coin de sa bouche de l'eau et du sang, qui étaient remontés de sa poitrine, à flots, pendant ses convulsions d'agonie. Et le soleil magnifique l'éclairait toujours ; au couchant, on eût dit l'incendie de tout un monde, avec du sang plein les nuages ; par le trou de ce sabord ouvert entrait une large bande de feu rouge, qui venait finir sur le lit de Sylvestre, faire un nimbe autour de lui.

« ...A ce moment, ce soleil se voyait aussi, là-bas, en Bretagne, où midi allait sonner. Il était bien le même soleil, et au même instant précis de sa durée sans fin ; là, pourtant, il avait une couleur très différente ; se tenant plus haut dans un ciel bleuâtre, il éclairait d'une douce lumière blanche la grand'mère Moan, qui travaillait à coudre, assise sur sa porte.

« En Islande, où c'était le matin, il paraissait aussi à cette même minute de mort. Pâli davantage, on eût dit qu'il ne parvenait à être vu là que par une sorte de tour de force d'obliquité. Il rayonnait tristement dans un fiord où dérivait la *Marie*, et son ciel était cette fois d'une de ces puretés hyperboréennes qui éveillent des idées de planètes refroidies n'ayant plus d'atmosphère. Avec une netteté glacée, il accentuait les détails de ce chaos de pierres qui est l'Islande : tout ce pays, vu de la *Marie*, semblait plaqué sur le même plan et se tenir debout. Yann, qui était là, éclairé un peu étrangement lui aussi, pêchait comme d'habitude au milieu de ces aspects lunaires.

« ...Au moment où cette traînée de feu rouge, qui entrait par ce sabord de navire, s'éteignit, où le soleil équatorial disparut tout à coup dans les eaux dorées, on vit les yeux du petit-fils mourant se chavirer, se retourner vers le front comme pour disparaître dans la tête. Alors on abaissa dessus

les paupières avec leurs longs cils, et Sylvestre redevint très beau et calme, comme un marbre couché. »

Nulle part mieux que dans cette admirable page, Loti ne nous a fait sentir ce qu'il y a de cruel dans la sensation de l'énorme distance, l'impossibilité pour des âmes ainsi désunies de se rejoindre, de communiquer l'une avec l'autre, de communier ensemble, en même temps, dans la même pensée d'amour ou de douleur. Dans les romans du temps passé, dans *Eugénie Grandet* notamment, on voit des amants obligés de se séparer, et dont l'un reste en France tandis que l'autre part pour l'Asie ou l'Amérique, se promettre de regarder la même étoile chaque soir à la même heure ; mais l'étoile se lèvera pour l'amante à l'heure où elle sera déjà couchée pour l'amant, — ou l'inverse, — et dans les deux cas leurs pensées vont courir l'une après l'autre sans aucune chance de se rencontrer.

II

Oui, malgré l'invincible instinct qui l'entraîne au bout du monde, Loti souffre d'être loin des siens, loin de la France ; il souffre de son dépaysement. Devant un temple hindou, inhospitalier, menaçant, qu'habitent des divinités effroyables, il songe à nos églises chrétiennes, « ouvertes à tous, bienfaisantes même à ceux qui ne croient plus ». Sous l'azur éclatant, sous l'aveuglante lumière de l'Orient ou de l'Équateur, il songe à nos ciels gris, à nos soirs vaporeux, aux fines brumes de nos automnes. Et puis, une déception l'attend, inévitable : il se rend bien compte que la réalité ne répond qu'imparfaitement à son rêve, que la terre vierge, l'Eden tant souhaité n'existe pas, ou n'existe plus, que l'univers s'est uniformisé, rapetissé. A Tahiti, les fils de la reine Pomaré le reçoivent en habit noir ; en Galilée, les voitures de l'agence Cook croisent sa caravane et effraient son cheval arabe. Partout ce qu'on nomme la civilisation ou le progrès ; partout le commerçant, l'ingénieur, le touriste ; partout des usines, des hôtels et des Anglais. Alors il se prend à rêver d'un univers archaïque et encore à demi sauvage, d'un temps où l'on s'embarquait pour « les Iles », et où tout départ était un coup d'audace, de la vie coloniale telle que nous pouvons l'entrevoir à travers les relations des premiers voyageurs.

Si la chance le conduit dans une de nos anciennes colonies, à Saint-Louis du Sénégal, à Pondichéry surtout où survit un peu le dix-huitième siècle, il s'attendrit, il s'émeut : « Oh ! la mélancolie d'arriver là, dans cette vieille ville où sommeille, entre des murailles lézardées, tout un passé français ! Des petites rues un peu comme chez nous, au fond de nos tranquilles provinces ; des petites rues bien droites, aux maisonnettes basses, aux maisonnettes centenaires, blanches sur un sol rouge..., des fenêtres grillées, derrière les barreaux desquelles on aperçoit quelques figures pâles de femmes créoles, ou bien des métisses, trop jolies, avec du mystère indien dans les yeux... »

Mais enfin, on peut voyager aujourd'hui encore sans trop se soucier des ingénieurs ou des commerçants ; on peut visiter l'Inde, et c'est ce qu'il a fait lui-même, sans s'occuper des Anglais, sans s'arrêter à Bombay ni à Calcutta. Et, malgré tout, ne reste-t-il pas bien des contrées où la nature étale encore toute sa magnificence, où triomphe et s'épanouit son éternelle jeunesse?

En effet, et Loti le sait mieux que personne, et c'est pour cela surtout que ses récits sont tristes.

Car plus elle demeure belle et puissante, cette nature exotique, plus elle apparaît jeune dans le rayonnement de son soleil et l'exubérance de sa végétation, et plus elle fait sentir aux voyageurs, — aux passants que nous sommes, — le peu qu'est l'homme et ce qu'il y a d'insoluble dans le problème de notre destinée. Chez nous, dans notre Europe, on dirait que les choses elles-mêmes ont vieilli avec nous, qu'elles participent de notre condition périssable ; chez nous, en de certaines saisons, à de certaines heures, la nature même semble languir, et mourir, et s'y résigner comme nous. « Comme la nature se résigne ! » murmure l'Ellénore d'*Adolphe* qui se sait tout près de sa fin, et qui voit les feuilles mortes tomber silencieusement autour d'elle. Et chez nous, par contre, la mort n'est pas pour l'homme l'anéantissement absolu. Ces terres d'histoire, la France ou l'Espagne, l'Italie ou la Grèce, sont toutes peuplées de débris vénérables dont nous prenons soin, dont nous assurons la durée, qui nous parlent de faits précis, qui conservent la mémoire des grands morts et des belles mortes. Est-ce que nous ne conversons pas avec les morts en errant dans la campagne romaine ou sur l'Acropole? Est-ce qu'en nous promenant dans le parc

de Versailles nous n'y évoquons pas la nette et individuelle figure de Louis XIV et de ses courtisans? Loti nous parle de régions où les morts ne sont plus qu'une poussière anonyme, où la nature vit d'une vie si puissante qu'elle ensevelit sous ses lianes et ses fleurs les générations mortes, qu'elle efface en peu de temps jusqu'à leurs dernières traces, jusqu'aux ruines de leurs palais et de leurs temples. Qu'on se reporte, dans son livre de l'*Inde*, au chapitre consacré à Ceylan, où il explore l'emplacement d'une cité disparue depuis plus de vingt siècles. Cette cité s'étendait sur une longueur de onze milles ; il la cherche des yeux du haut d'une colline, et ne voit rien qu'une immensité de verdure :

« Où donc est-elle, la merveilleuse ville?... On promène partout les yeux, comme de la hune d'un navire on regarderait le cercle monotone de la mer, et rien d'humain ne paraît s'indiquer nulle part. Seulement des arbres, des arbres et des arbres, dont les têtes se succèdent magnifiques et pareilles ; une houle d'arbres, qui s'en va se perdre dans des lointains sans bornes. Là-bas, des lacs où sont maîtres les crocodiles, et où viennent boire au crépuscule les troupeaux d'éléphants sauvages. C'est la forêt, la jungle, d'où commence de monter vers moi l'appel matinal des oiseaux. Mais la merveilleuse ville, sa trace même ne se retrouve donc plus? »

De même, dans le volume intitulé *Reflets sur la sombre route*, il a raconté sa promenade à travers l'île de Pâques, que les indigènes nomment *Rapa-Nuit*, perdue au milieu du Pacifique, à huit cents lieues de toute terre, en dehors de toutes les routes que suivent les paquebots et les bateaux de commerce. Il y est venu en 1872, quand il n'était qu'un jeune aspirant de marine, et il en a gardé comme un frisson d'effroi. Ile étrange, où tout est mystère, où vivent quelques pauvres gens de race maorie, sans qu'on puisse dire quand et comment ils sont venus de la Polynésie jusque-là. Au centre se dressent des statues géantes, informes, et c'est tout ce qui subsiste de la population primitive, d'une humanité préhistorique dont les habitants actuels ne savent rien, dont personne ne sait rien, ombres qui ont passé tandis que le cadre de nature demeurait intact et immuable.

Le contraste si fortement marqué ici entre l'éternité de la nature et la brièveté de l'homme reparaît constamment dans les livres de Loti, et jusque dans ses romans d'amour ; il en

fait la troublante séduction. Ardentes amours qu'exalte et enchante la beauté des plus grandioses, des plus lumineux paysages, brèves amours enfiévrées par la certitude d'une inévitable et prochaine séparation, amours dont l'avant-dernier chapitre est une scène d'adieu et le dernier une scène de mort. Aussi, quels soupirs dans ces romans ! quels délicieux lamentos !... celui-ci, entre autres, entre vingt autres, dans *Aziyadé :*

« Un temps viendra où, de tout ce rêve d'amour, rien ne restera plus ; un temps viendra où tout sera englouti avec nous-mêmes dans la nuit profonde ; où tout ce qui était nous aura disparu, tout, jusqu'à nos noms gravés sur la pierre...

« Il est un pays que j'aime et que je voudrais voir : la Circassie, avec ses sombres montagnes et ses grandes forêts. Cette contrée exerce sur mon imagination un charme qui lui vient d'Aziyadé : là, elle a pris son sang et sa vie...

« On voudrait reprendre sur le temps le passé de la bien-aimée ; on voudrait avoir vu sa figure d'enfant, sa figure de tous les âges ; on voudrait l'avoir chérie petite fille, l'avoir vue grandir dans ses bras à soi, sans que d'autres aient eu ses caresses, sans qu'aucun autre l'ait possédée, ni aimée, ni touchée, ni vue. On est jaloux de son passé, jaloux de tout ce qui, avant vous, a été donné à d'autres ; jaloux des moindres sentiments de son cœur et des moindres paroles de sa bouche, que, avant vous, d'autres ont entendues. L'heure présente ne suffit pas ; il faudrait aussi tout le passé, et encore tout l'avenir. On est là, les mains dans les mains ; les poitrines se touchent, les lèvres se pressent ; on voudrait pouvoir se toucher sur tous les points à la fois, et avec des sens plus subtils ; on voudrait ne faire qu'un seul être et se fondre l'un dans l'autre.

« — Aziyadé, dis-je, raconte-moi un peu de petites histoires de ton enfance, et parle-moi du vieux maître d'école de Canlidja...

« Hélas !... Tout ce que je lui dis en langue turque, dans d'autres langues je l'avais dit à d'autres ! Tout ce qu'elle me dit, d'autres me l'avaient dit avant elle ! Tous ces mots sans suite, délicieusement insensés, qui s'entendent à peine, avant Aziyadé d'autres me les avaient répétés !...

« J'avais fait avec une autre ce rêve d'amour infini ; nous nous étions juré qu'après nous être adorés sur la terre, nous être fondus ensemble, tant qu'il y aurait de la vie dans nos

veines, nous irions encore dormir dans la même fosse, et que la même terre nous reprendrait pour que nos cendres fussent mêlées éternellement. Et tout cela est passé, effacé, balayé !... Je suis bien jeune encore, et je ne m'en souviens plus...

« Nous croyons presque à l'union immatérielle et sans fin, parce que nous nous aimons. Mais combien de milliers d'êtres qui y ont cru, depuis des milliers d'années que les générations passent, combien qui se sont aimés et qui, tout illuminés d'espoir, se sont endormis confiants, au mirage trompeur de la mort ! Hélas ! dans vingt ans, dans dix ans peut-être, où serons-nous, pauvre Aziyadé? Couchés en terre, deux débris ignorés, des centaines de lieues sans doute sépareront nos tombes, et qui se souviendra encore que nous nous sommes aimés?

« Un temps viendra où, de tout ce rêve d'amour, rien ne restera plus. Un temps viendra où nous serons perdus tous deux dans la nuit profonde, où rien ne survivra de nous-mêmes, où tout s'effacera, tout, jusqu'à nos noms écrits sur une pierre. »

III

Et tout cela, sans doute, ces lamentos, ces soupirs, ces nocturnes dignes de Chopin, ce sentiment poignant de notre brièveté, cette opposition poignante entre la nature éternellement jeune et la créature éphémère, ce sont des thèmes romantiques, ce sont ceux d'*Aatala* et de *Jocelyn*, ceux du *Lac*, de *la Tristesse d'Olympio*, de *la Maison du berger*, et de bien d'autres pages impérissables. Ce sont des thèmes romantiques qu'il a eu mille fois raison de reprendre, puisqu'il était capable de les renouveler par tout ce qu'il y a de personnel dans sa façon de sentir et dans son art. Qu'il doive quelque chose à nos grands lyriques, la chose n'est pas douteuse, et il l'a dit lui-même ou se l'est fait dire, dans *Fleurs d'ennui*, par son bon ami Plumkett : « Très Musset, tout cela, mon pauvre Loti, très *déjà dit;* beaucoup trop Musset même... » Mais allons-nous le prendre pour un imitateur, lui qui lisait si peu, lui le plus sincère et le moins « livresque » des écrivains? Allons-nous croire que sa plainte soit une leçon apprise? Cette sensibilité si vive, si tendre, presque maladive, qui l'apparente aux romantiques, ils ne la lui ont pas donnée ; elle était en lui ; tout au plus pourrait-on dire qu'ils l'ont

aidé à prendre conscience de lui-même, et le dernier livre qu'il ait écrit, *Prime jeunesse*, nous fournit à cet égard un curieux renseignement.

Il y raconte, avec cette pointe d'humour, d'ironie souriante qui lui est ordinaire, qu'à Rochefort, lorsqu'il avait treize ans, aux petites soirées familiales du dimanche, sa sœur, qui avait une belle voix, chantait invariablement *le Lac*, de Lamartine, musique de Niedermeyer ; lui, il tenait le piano, il accompagnait la chanteuse ; et ce *Lac*, toujours redemandé par les bonnes vieilles auditrices en papillotes, ce *Lac* qui ne manquait jamais de figurer au programme, qui en faisait partie intégrante, comme le thé et les tartines, ce *Lac* l'agaçait un peu et lui semblait « rococo ». Il va jusqu'à dire que « dès ce temps-là » Lamartine lui était « assez antipathique par sa poserie et son grand profit pompeux ». Et cependant, conclut-il, les vers du début :

Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

« ces vers magnifiquement sinistres ont peut-être amené en moi le premier éveil de mes terreurs en présence de notre course au néant ».

Il se peut bien. Il trouvait, en effet, dans *le Lac*, dans le cri de la première strophe, dans ce sublime cri de souffrance et de révolte, comme la synthèse de sa vie morale, comme la formule de sa propre angoisse. Mais l'angoisse était en lui, innée, instinctive, et pourquoi ne dirais-je pas : comme en nous tous, comme en toute âme d'aujourd'hui? Il était de son temps. Il appartenait à une humanité millénaire, trop sensible et trop consciente, qui sent son impuissance à arrêter la fuite des heures, à rien posséder de durable, et qui ne s'en console pas, qui s'efforce sans cesse de les ressaisir, ces heures envolées, qui sait que cela est impossible, qui, néanmoins, s'y obstine. Ah ! oui, c'est bien là le tourment de Loti, c'est là le fond de son être, le secret de sa mélancolie et de son charme. Il lui semble toujours qu'il n'a pas assez joui de ses joies, assez souffert de ses souffrances, que tout a passé trop vite. Et de là vient que tous ses écrits ne sont autre chose que son journal intime, journal où il notait sa vie minute par minute pour la disputer au néant, pour soustraire au néant tout ce qu'il avait senti, tout ce qu'il avait

Encore, à ses yeux, ce n'était pas assez que ces trente-cinq ou quarante volumes où il s'est pourtant et bien réellement éternisé, où il demeure pour nous à jamais vivant et jeune, et avec lui tant d'êtres divers un moment associés à sa vie ! Il était le plus « reliquant » des hommes ; tout lui était relique ; sa maison de Rochefort n'était qu'un vaste reliquaire où mille objets souvent bien modestes, « de pauvres petites choses », comme il aimait à dire, lui parlaient de ses morts et de ses mortes chéris, de toute sa vie morte.

Personne n'a autant que lui vécu par le souvenir ; il en a épuisé toutes les douceurs et toutes les amertumes. Il a vécu dans l'obsession du passé, interrogeant tout ce qui survit, tout ce qui garde un reflet ou une empreinte. Que de pèlerinages à la tombe d'Aziyadé ! Que de retours vers cette « maison des aïeules » dans l'île d'Oléron, et vers cette haute futaie de la Roche-Courbon en Saintonge où, petit écolier, il venait parfois aux vacances ! Toutes les variétés de la nostalgie, — et elles sont innombrables, — il les a connues et traduites, depuis le besoin de se recommencer, de revivre sa vie, jusqu'au besoin de revivre celle des générations précédentes, depuis la jalousie rétrospective jusqu'à la nostalgie de la foi. Je ne puis songer à le suivre à travers tant de rêveries ; et puis, si tendrement que je l'aime, avouerai-je qu'elles ne me plaisent pas toutes également? Cette nostalgie de la foi, en elle-même si intéressante, — ce regret de ne plus croire qui équivaut, en somme, au désir de croire et qui est la forme morbide, mais enfin une belle et touchante forme du sentiment religieux, — elle se présente chez lui, ce me semble, sous un aspect assez fâcheux, dans les quatre livres qui se font suite et qui veulent être le drame d'une âme : *le Désert*, *la Galilée*, *Jérusalem*, *l'Inde*. On éprouve quelque gêne à le voir courir de Nazareth à Jérusalem et de Jérusalem à Bénarès, à la poursuite d'une croyance qui lui échappe. L'entreprise est bizarre : ce qu'il n'a pas trouvé dans nos églises de France ou, plus simplement, dans son cœur, croit-il qu'il le trouvera dans la contemplation d'un paysage historique? La certitude que ne lui a pas apportée l'Évangile, est-ce la pauvre sagesse des Brahmes qui la lui donnera? Cela paraît naïf ; et lorsqu'ensuite il s'en revient déçu, dans l'expression de sa douleur, dans ses larmes trop étalées, je crains de sentir quelque chose d'un peu théâtral... Dirai-je aussi, dans un tout autre ordre d'idées, qu'à mon

gré, — que la chère ombre me pardonne ! — il a trop souvent mené le deuil de ses chats et de ses chattes, et que dans son poème du passé M. Souris et Moumoutte blanche et Moumoutte chinoise tiennent vraiment trop de place? Mais ailleurs, en revanche, et en tant d'endroits ! combien je les goûte, ces songeries qu'un rien fait naître, — un portrait, un papier jauni, un lambeau d'étoffe, le timbre d'une voix, — moins que cela, la teinte d'un coucher de soleil, le vol d'un oiseau, un parfum respiré, une phrase musicale réentendue ! Il n'en faut pas plus pour ramener sa pensée vers les jours abolis, et pour enchanter ou torturer son cœur.

Je ne retiens que deux pages.

La première, empruntée aux exquises *Fleurs d'ennui*, qui sont un de ses premiers livres et où il était déjà tout entier. Il dialogue dans ce livre avec Plumkett, il échange avec lui des idées, des impressions, ou plutôt il s'y dédouble, comme Vigny dans *Stello*, en deux interlocuteurs dont l'un incarne sa sensibilité rêveuse, et dont l'autre, celui qu'il appelle Plumkett, incarne son ironie. Or, un jour, le hasard lui a fait trouver dans son grenier, au fond d'un de ces coffres de chêne dont se servaient nos aïeux, un vieux registre de parchemin tout poudreux et sur lequel les termites avaient dessiné leurs arabesques. Il l'a ouvert d'une main distraite ; mais, y lisant le nom d'un de ses ancêtres dont il avait maintes fois entendu parler par sa grand'mère, il s'est attaché à sa lecture. C'était un livre de comptes : « Le 10 août 1659, acheté un cheval, cent livres. Payé les gages de Suzon ma servante, deux livres. Payé les livres de Mathieu mon serviteur, cinq livres... »

« ...Je tournai plusieurs feuillets, continue-t-il. Les années de mon aïeul Samuel se succédaient, semblables, avec des dépenses sagement balancées. Mais l'écriture peu à peu devenait moins nette, et puis, brusquement, les comptes s'arrêtaient. Mon aïeul avait achevé, sans doute, sur cette dernière page, sa vie régulière et patriarcale.

« Je tournai encore. Beaucoup de feuilles blanches ; et puis je tombai sur d'autres comptes, drôles, ceux-ci ; l'écriture, moins ancienne, était enfantine, chevauchait tout de travers, avec des barbouillages et des petits bonshommes.

« Évidemment, le vieux registre, devenu inutile, était tombé après bien des années entre les mains des enfants qui y avaient fait des comptes pour rire :

« *Vendu à Henriette, une aulne de ruban rose pour trois épingles.*

« *Vendu à Jeannette, deux aulnes de dentelle d'Alençon pour douze noisettes.*

« Je reconnaissais ces noms. Ces enfants, c'étaient ma grand'mère et mes grand'tantes (dont la dernière s'est éteinte à quatre-vingt-douze ans). Sous la première République, vers 1789, elles s'étaient amusées à la marchande, tout comme les petites filles de nos jours.

« *Le 24 de mai, fait un chapeau à plumes pour Mlle Marie-Jeanne, que je lui ai vendu à crédit, pour une once de cerises...*

« Quelle singulière figure il devait avoir, ce chapeau à plumes !... Elles avaient joué à la modiste. Et, en tournant encore, entre chaque feuillet, je trouvais maintenant des bouts de dentelle et des rubans qu'elles avaient mis en presse, de ces rubans ombrés, nuancés, du vieux temps, qu'il est de mode de copier aujourd'hui. Le fond de leur magasin de poupées avait dormi là pendant un siècle, et je restais très songeur devant ces reliques de cent ans. Je cherchais à me représenter ces petites filles, en recomposant leur physionomie d'après les anciens portraits ou les figures octogénaires entrevues dans mon enfance ; je les voyais en costume du temps, en petite robe simple, avec des frisons à la grecque retombant sur un velours qui leur serrait le front, s'amusant pendant leurs récréations du *décadi*, à la lumière d'un soleil plus jeune que le nôtre...

« Et puis je trouvai des pensées desséchées, et des brins de muguet et d'autres fleurs de printemps. Elles avaient gardé leurs couleurs, ces pensées, et les petites filles qui les avaient cueillies, après avoir été de bonnes grand'mères regrettées, n'étaient plus que de la poussière à présent...

« Autre chose encore : des papillons décalqués ! Procédé d'enfants, elles avaient mis les ailes entre des feuilles de papier gommé qui avaient gardé empreintes la forme et la couleur...

« C'étaient des papillons bleu de ciel, et de ces phalènes aux ailes noires et roses, qui n'ont qu'une courte saison, et qu'on voit voler les soirs de mai au-dessus des hauts foins en fleurs. Ils étaient frais, comme attrapés d'hier...

« Ce fut aussi un soir de mai que je fis ces découvertes. Le soleil couchant éclairait par la fenêtre le vieux parchemin et les fleurs centenaires ; et je revoyais, sous des couleurs

douces et étranges, ces printemps morts, ces printemps enfouis sous la poudre de l'éternel néant.

« J'ai épousseté pieusement ce registre vénérable, Plumkett, et l'ai porté dans ma chambre, où il a pris place dans mon secrétaire.

« Je l'ai ouvert depuis quelquefois, mais rarement, de peur de le déflorer, de peur que ce charme du mois de mai de jadis, qui dort sous le parchemin jauni, ne s'envolât peu à peu d'entre les feuillets trop souvent ouverts... »

Et pour cette fois l'ironie de Plumkett est désarmée. Il répond : « Par hasard, mon cher Loti, c'est une jolie fleur fraîche que vous venez de m'envoyer là. » Il est vrai ; jamais Loti n'est plus aimable que quand il sourit ainsi aux doux fantômes des aïeules ou au fantôme de ses jeunes années. Là, plus rien de théâtral ; plus de Niedermeyer. Et chez lui cette note intime, familiale, est très fréquente. Tout son livre de *Prime jeunesse* est écrit avec la même simplicité, la même émotion discrète, la même grâce spirituelle et tendre.

L'autre page, la dernière que je citerai ou commenterai, est d'un caractère tout autre. Je ne crois pas qu'il ait rien écrit de plus original et de plus étonnant. Il y plonge plus avant qu'il n'avait encore fait dans les abîmes du passé ; il s'y heurte au troublant problème des hérédités ancestrales. C'est un rêve qu'il vient de faire et qu'il raconte, qu'il réussit à raconter en lui conservant son apparence d'impalpable et mystérieuse vision, son charme d'irréalité, un rêve où il a *reconnu* des lieux dans lesquels il n'était pas allé, des êtres que ses yeux n'avaient pas vus, où il a senti se réveiller en lui toute une vie qui pourtant n'est pas la sienne, celle peut-être de quelque ancêtre oublié dont le sang reste mêlé à son sang, l'âme mêlée à son âme...

...Devant ses yeux endormis une lueur a paru, indécise, de forme allongée ; peu à peu elle se précise, elle devient un rayon de soleil où se découpe l'ombre d'un bananier, et qui éclaire l'intérieur d'une ancienne maison coloniale. Sur une console il y a une pendule Louis XV dont les aiguilles marquent six heures, six heures du soir certainement, car la lueur dorée est celle d'un soleil qui va s'éteindre. Sur une chaise est posée un grand chapeau de paille ; il songe : « Alors, c'est qu'*Elle* est rentrée... » Et *Elle* apparaît, très jeune, créole, avec des boucles noires disposées autour du front d'une manière surannée, de beaux yeux limpides, toute la

grâce créole... Elle sort, il passe avec elle dans une sorte de salon aux murs blanchis, vaste, à peine garni de meubles simples, comme d'ordinaire dans une maison de planteur. Une autre ombre de femme les y attendait, qu'il reconnaît comme la première, une femme âgée, probablement la mère de l'autre :

« Nous sortîmes tous trois au crépuscule, dans une petite rue triste, triste, bordée de maisonnettes coloniales basses sous de grands arbres ; au bout, la mer, vaguement devinée ; une impression de dépaysement, de lointain exil, quelque chose comme ce que l'on devait éprouver au siècle passé dans les rues de la Martinique ou de la Réunion, mais avec la grande lumière en moins, tout cela vu dans cette pénombre où vivent les morts. De grands oiseaux tournoyaient dans le ciel lourd ; malgré cette obscurité, on avait conscience de n'être qu'à cette heure encore claire qui vient après le soleil couché. Évidemment nous accomplissions là un acte habituel ; dans ces ténèbres toujours plus épaisses, qui n'étaient pas celles de la nuit, nous refaisions *notre promenade du soir*...

« Mais les impressions perçues allaient s'éteignant toujours ; les deux femmes n'étaient plus visibles ; il ne me restait d'elles que la notion de deux spectres légers et doux cheminant à mes côtés... Puis, plus rien ; tout s'éteignit à jamais dans la nuit absolue du vrai sommeil...

« Parmi mes ascendants, j'ai eu des marins dont la vie et les aventures ne me sont qu'inparfaitement connues ; et il y a certainement, je ne sais où, dans quelque petit cimetière des colonies, de vieux ossements qui sont les restes de la jeune femme au grand chapeau de paille et aux boucles noires ; le charme que ses yeux avaient exercé sur un de mes ancêtres inconnus a été assez puissant pour jeter un dernier reflet mystérieux jusqu'à moi ; j'ai songé à elle tout un jour... et avec quelle mélancolie si étrange ! »

IV

Il est donc bien vrai que ce peintre incomparable était un grand rêveur, un poète, le vrai poète de sa génération. Et je sais qu'on reproche volontiers à de tels poètes de trop se complaire aux vaines tendresses et aux vains regrets, de

trop aimer leurs maladies et leurs fièvres, d'avoir perdu, de nous ôter à nous-mêmes la joie de vivre et le goût de l'action. Mais ce reproche, qui l'a jamais moins mérité que Loti? Il a été un homme d'action. Il ne suffirait pas de dire de lui, comme de Vauvenargues, de Stendhal ou de Vigny, qu'il avait commencé par porter l'uniforme : il l'a gardé jusqu'à l'heure de la retraite. Il est devenu un écrivain sans abandonner sa carrière d'officier ; il a réalisé ce prodige, — c'en est un, — d'exercer toute sa vie un métier sans en être la proie, sans en connaître l'usure, d'être à la fois Pierre Loti et le commandant Viaud. Il était en escadre, sur le *Formidable*, le jour où, aux environs de sa quarantième année, un télégramme lui annonça son élection à l'Académie française. Et il avait soixante-quatre ans, il était depuis quatre ans capitaine de vaisseau en retraite, lorsqu'en 1914 il demanda et obtint d'être rappelé au service. Pendant plus de quatre ans il servit de nouveau son pays, dans la mesure où son âge et ses forces physiques le lui permettaient, travaillant au ministère de la Guerre, souvent envoyé en missions, et en missions non sans péril, jusqu'aux abords des tranchées. De ces courses sous les obus qui furent la dernière étape de sa vie voyageuse, il a rapporté quelques pages dignes de lui, toutes frémissantes d'indignation quand il y décrit nos provinces dévastées, toutes pénétrées d'amour et de respect quand il y peint nos soldats. Et si, comme je le disais, sa mort a été pour nous un grand deuil, encore est-ce une douceur de penser que celui en qui s'était exprimée l'âme nostalgique et tourmentée de la génération des vaincus, n'est mort dans sa petite maison d'Hendaye qu'après avoir vu la victoire.

André Le Breton.

La Nouvelle Hélène

Une fois encore, j'ai retrouvé les lieux qui me sont chers, le grand souffle du vent du large, le bruit de la mer qui brise sur mes rochers, et cette terre qui s'enfonce en pointe, comme la proue d'un navire, dans l'océan.

Seuls ils me connaissent, eux qui ont été depuis mon enfance mes confidents et mes complices. Chaque année, pendant de longs mois d'été, je venais ici, au Fort, *comme on l'appelle, ancienne batterie côtière, construite par le duc d'Aiguillon, et dont mes grands-parents ont fait une résidence d'été. Nous sommes loin du port, loin de la petite ville, loin même des villas qui jalonnent la côte. La mer est notre seule voisine; elle me suffit, et je passe mes heures à regarder ses flots s'agiter et blanchir sur les rochers, et la nuit briller les phares que je connais jusqu'aux plus lointains, ceux dont le reflet soudain éclaire par instants les eaux sombres, aux limites de l'horizon.*

Ce voisinage a toujours été un appel pour moi. Je ne serais pas Breton si je n'étais attiré par la mer et ses aventures, comme je suis rappelé par l'amour du pays quand je m'en éloigne. Que de fois j'ai rêvé à ceux qui sont partis au loin, poussés par le désir de courir l'océan, à ceux surtout qui, parvenus à une autre terre qui leur offrait une fortune inattendue, ont trompé leur soif du retour en faisant de cette terre une Nouvelle France. Toute l'histoire de notre patrie est faite de semblables tentatives que l'on semble oublier, mais qui, moi, m'attiraient, excitaient mon esprit, dont j'aurais voulu connaître tous les

détails pour les revivre en pensée. Et pourtant je n'ai pas été marin. Pourquoi? Je ne sais. Peut-être cet attrait était-il plutôt d'imagination, et mes rêveries suffisaient-elles à mon désir. Mes études, au collège, m'ont porté, sans réflexion, jusqu'au baccalauréat. Puis j'ai fait pour les compléter une licence à la Sorbonne. C'était le temps où l'on présentait encore à l'examen un mémoire personnel et j'avais satisfait mes préférences en étudiant une de ces Nouvelle France trop oubliée dans mon travail sur les Institutions de la Principauté de Morée.

Mais si je n'ai pas été marin, j'ai connu sur mer des aventures comme peu de marins sans doute en ont connu. J'hésite encore à les rapporter. Jusqu'ici seuls le vent, les flots écumeux, les rochers les connaissent : bien souvent je les leur ai dites, et d'eux-mêmes ils me les rappellent. Aujourd'hui, elles occupent uniquement mon esprit. Mon enfance sans expérience se plaisait à l'histoire des autres; maintenant que j'ai vécu, mes souvenirs trop puissants l'emportent. Mon secret scrupuleusement gardé me tourmente, et tout ici me rappelle dans chaque détail ces longues heures de 1917. *Le rougeoiement du soleil qui se couche au large, les rochers noirs, le vent qui souffle avec violence, dans le port les barques colorées sur l'eau bleue, tout me reporte malgré moi à la mer Ionienne, au golfe de Patras, aux caïques dont les mâts se balancent dans la limpide lumière. Et deux figues m'apparaissent, dont je ne puis me détacher, deux figures nobles et belles, d'un homme et d'une femme, qui semblent s'unir pour me déchirer.*

Pourquoi ai-je gardé si longtemps ce secret? J'avais donné ma parole, mais seulement pour le temps que durerait encore la guerre. Les destinées de son pays font qu'il n'y a plus de raison de me taire sur ce généreux ennemi. J'ai craint qu'on ne me crût pas entièrement, car cette histoire paraîtra généralement peu croyable. Et puis une pudeur me retenait de raconter des événements où mes sentiments ont eu tant de part. Je me décide pourtant aujourd'hui à les consigner par écrit. Peut-être mon trouble et ma mélancolie en seront-ils soulagés, sans que personne sans doute, de mon vivant, connaisse le détail de mon aventure.

I

J'ai quitté Salonique dans les premiers jours de juin 1917. Je venais d'y passer six mois comme aviateur à l'escadrille 389 attachée à la 30e division. Quelle impression m'avait faite l'arrivée dans la rade au mois d'octobre précédent ! La ville étagée sur la

colline, avec ses minarets blancs, son mur d'enceinte et le vieux château byzantin qui la couronne. Oui, j'avais devant moi une des capitales de l'Orient, cette ville toute pleine de souvenirs historiques, que j'avais tant désiré de connaître. J'éprouvais le même émerveillement mêlé d'angoisse que ressentirent les compagnons de Villehardouin à la vue de Constantinople ; c'était donc là, dans ce pays si étranger pour moi, que je devais désormais mener la rude vie de soldat de la France !

Je me jetai, sitôt débarqué, dans les rues étroites et sales qu'habite cette population bariolée, de Bulgares, de Juifs, de Grecs, de Turcs et de Serbes, à laquelle les armées alliées venaient mêler de nouvelles couleurs. Je quittai les quais où des camions anglais vous éclaboussaient de larges plaques de boue, je traversai le pittoresque bazar et le quartier franc, où des livres français frappent tout à coup au milieu de ce décor oriental. De jeunes garçons, dans leur charabia polyglotte, se disputaient l'aubaine de cirer mes bottes : « Moussu ! Deux sous », criaient-ils en frappant leurs boîtes de leurs brosses. D'autres annonçaient des journaux d'une voix aiguë : « Pinio-on » ; ce que je reconnus plus tard pour être le titre d'un journal de langue française, *l'Opinion*. Des marchands passaient, chargés de mandarines ou d'olives.

Je visitai longuement les églises byzantines aux étonnantes mosaïques, Sainte-Sophie et Saint-Démètre, qui devait disparaître peu après dans le grand incendie de 1917. A travers des ruelles que bordent des maisons turques aux fenêtres grillées, je montai jusqu'au château. Parfois je croisais une musulmane dont le visage se devinait à travers le voile transparent. De vieilles femmes m'abordaient pour me faire d'étranges propositions : « Monsieur, voulez-vous ma petite Marguerite? » Arrivé au château, toute la ville et le golfe se découvrirent à mes yeux : les murailles de Justinien dégringolant vers le port, les vaisseaux minuscules dans la rade, fermée à gauche par le cap Kara-Bouroun, et sur la droite l'Olympe neigeux, déjà rose sous le soleil de quatre heures, majestueuse demeure des dieux grecs.

Je fis ensuite connaissance avec la ville moderne, les pâtisseries et les cafés à la mode de la rue Vénizélos, où se mêlaient les uniformes anglais, russes, français, serbes, italiens et grecs, où je retrouvai un Canudo magnifique, drapé d'une cape italienne sur son uniforme de France. Et au restaurant de la Tour blanche, le soir, j'appris à connaître les aviateurs de Salonique.

*
* *

Par la suite, je devais revenir souvent à la Tour blanche avec mes camarades de l'escadrille. Ceux qui ont été à Salonique pendant la guerre savent ce que représentait ce restaurant pour les officiers de l'armée d'Orient. Après les longues journées de front en un pays rude et inhospitalier, quelle détente extraordinaire dans cette atmosphère de luxe et de plaisir ! Avec quelle ardente joie de vivre, après le risque quotidien, ils trouvaient là la bonne chère, la musique, les jeunes femmes, tout ce qui donne à l'existence des couleurs attrayantes et dont ils jouissaient avec avidité. Sans doute, en France, dans certaines villes de l'arrière, à Amiens, à Châlons, j'avais connu de semblables lieux de plaisir. Mais ici s'ajoutait une excitation particulière, le bariolage des uniformes étrangers, un aspect cosmopolite, où le suspect même que l'on sentait autour de soi donnait un piment nouveau, enfin toute la mollesse de l'Orient.

Un soir, je regardais distraitement à travers la salle, quand j'aperçus de l'autre côté, juste en face de moi, une jeune femme dont la beauté me frappa. Des épaules rondes, une gorge blanche que laissait voir sa robe décolletée, un beau visage régulier, le type même de la beauté classique. Chaque fois que je levais les yeux, machinalement ils se reportaient sur elle, et je ne pouvais m'empêcher de l'admirer. Son regard croisait parfois le mien, mais il demeurait indifférent, comme s'il ne voulait rien perdre de sa sérénité. Je me détachais d'elle avec peine. Comment dire mes sentiments? Je l'admirais ; mais elle restait pour moi distante, lointaine.

J'emportai le lendemain cette image dans les marais du Vardar, où était alors mon escadrille. Notre nature de breton est ainsi faite que le rêve s'y mêle étroitement à l'action, l'ardeur sensuelle au sentiment du sérieux de l'existence. Il y a chez moi, avec l'amour de la vie, une vive curiosité de ses formes diverses, qui cherche à se satisfaire dans l'étude, les voyages, la réflexion, le rêve. La pensée de l'inconnue fut pour moi une aliment nouveau. Je m'envolais avec mon appareil vers les montagnes pelées de Macédoine, auxquelles je trouvais une âpre beauté par ces éclairages nuancés de l'automne ; parfois j'apercevais briller la mer, et le fronton neigeux de l'Olympe s'abaisser dans le ciel. Sans souci des violents remous de l'air, je repensais alors à la belle jeune femme de la Tour blanche : je ne savais rien d'elle, je ne l'avais pas entendue parler, j'ignorais son pays ; et pourtant je me plaisais à imaginer la beauté grecque sous ses traits : elle personnifiait pour moi la Grèce. Mon rêve alors me la rendait

plus vivante, plus expressive, plus proche qu'elle ne m'était apparue à la Tour blanche.

* * *

On ne vit pas impunément dans les marais du Vardar. Après trois mois de vol, de reconnaissance sur les lignes, de raids vers l'arrière bulgare, dans cet affreux vent qui menaçait toujours de tout briser, n'ayant d'autre abri qu'une tente mal défendue des innombrables moustiques, je fus pris d'une crise violente de paludisme.

Mon séjour à l'hôpital de Salonique fut long, pénible, ennuyeux. Je me rappelais avec regret le bon hôpital d'Amiens, où j'avais été soigné après une blessure sur le front de la Somme. Ma mère venait m'y voir de Paris ; je recevais les visites d'amis en permission. Je n'avais pas cette sensation de solitude et d'éloignement qui me pesait dans ma fièvre de Salonique. Heureusement pour moi, vers la fin de mon séjour, arriva un de mes camarades, qui m'apporta un peu de cette amitié confiante et gaie qui règne entre aviateurs d'une même formation. Richard était un des plus joyeux compagnons de l'escadrille. Il était devenu lieutenant, grâce à son cran et malgré une culture médiocre : on lui pardonnait son air gavroche et des plaisanteries quelquefois douteuses, en raison de son courage, qu'il aimait à recouvrir d'un masque comique. Bien qu'il fût de tempérament fort différent du mien, j'étais lié avec lui d'une étroite amitié, car nul n'était, n'est encore — je le revois souvent — plus sûr et plus fidèle que lui.

Quand je le retrouvai à l'hôpital, ce fut pour moi un rayon de soleil. Salonique sortait d'ailleurs de l'hiver, qui y est souvent pénible, et se revêtait pour Pâques de grâce printanière. Richard s'était vite retrouvé sur pieds. Dans la journée, nous allions par les rues, visiter les quartiers pittoresques, ou surtout, ce qui lui plaisait plus, traîner les cinémas et les cafés-chantants du quai Coundouriotis. Parfois nous retournions à la Tour blanche. Mais jamais je n'y revis l'inconnue.

Je ne retrouvai pas non plus mon impression d'arrivée. J'étais las et sans goût. La fièvre m'avait amaigri et anémié. L'Orient que je venais de voir de près, avec son fatalisme et sa fausseté, me déplaisait, les rues sales de la ville me dégoûtaient, la population, pour qui la guerre était une aubaine, me devenait odieuse. J'avais hâte de revoir la France. Ma hâte et mon malaise furent encore accrus par de mauvaises nouvelles que je reçus de ma mère ; je ne songeai plus qu'à prendre le plus vite possible mon congé de convalescence et qu'à partir pour Paris.

*
* *

J'embarquai donc un après-midi sur le *Sontay*, un assez grand cargo des Messageries, qui faisait le courrier entre Marseille et Salonique. Richard partait en même temps que moi. Nous étions trente ou quarante officiers à bord, dont le plus élevé en grade et décoré comme tel du titre de commandant d'armes, était un colonel d'infanterie, fort revêche d'aspect. Nous n'étions pas d'ailleurs les seuls voyageurs. Il y avait sur ce bateau tout militaire des passagers inattendus : quatre jeunes religieuses, dont trois françaises et la quatrième grecque, regagnaient leur couvent de Marseille sous la conduite d'un prêtre singulier, vêtu d'une soutanelle, de culottes courtes et de bottes noires, la poitrine barrée de décorations variées, dont la croix de guerre, et coiffé d'un feutre noir à bords plats comme en portent les Espagnols : un beau type espagnol d'ailleurs. Je l'avais remarqué quelques jours auparavant sur le quai ; et un gamin sortant du cinéma, s'était écrié en le voyant : « Ach ! Judex ! » Il y avait encore trois Belges, la mère, le fils et la fille, que Richard avait aussitôt dénommés Beulemans, et un autre civil, que je présumai être diplomate, car sa feuille de route portait qu'il était attaché au cabinet du chargé d'affaires français à Salonique.

Le *Sontay* leva l'ancre à la tombée de la nuit, pour ne pas éveiller l'attention des sous-marins. Nous partions en convoi, précédés et suivis d'un cargo anglais, et escortés de chalutiers français. Les cargos anglais avaient un curieux chargement : à côté d'officiers allant en congé, nombre de ces infirmières qu'on ne rencontrait jamais seules dans les restaurants, sortes de *nurses* pour ces grands enfants de soldats anglais, qui, pour avoir trop facilement satisfait à leurs volontés, étaient renvoyées dans leur pays avec leur fardeau inutile.

Le *Sontay* file en moyenne douze nœuds. Mais les nécessités du convoi l'obligeaient à adopter l'allure du moins rapide des trois bateaux, le cargo qui nous précédait, et qui ne marchait qu'à dix nœuds. A cette vitesse, nous devions être à Marseille en une huitaine de jours.

Nous finissions de dîner quand un violent bruit de chaînes à l'avant nous avertit qu'on levait l'ancre. Puis un ronflement très doux se fit entendre, si léger qu'on aurait pu douter que l'on partait ; mais par les fenêtres de la salle à manger nous vîmes les mâts des bateaux voisins se déplacer sur le bleu sombre du ciel. Puis les minarets encore visibles dans la demi-obscurité apparurent et dis-

parurent. Je regardai sans regret s'éloigner l'étendue plate du funeste delta du Vardar. Les dernières lueurs du soleil couchant traînaient encore sur les montagnes ; je revis le sommet de l'Olympe rose comme au jour de mon arrivée : l'Orient ne voulait pas nous laisser partir sans essayer encore sur nous ses charmes. Puis tout s'éteignit lentement.

Je montai sur la passerelle avec Richard. Le vent du large s'était levé et me rappelait les soirées de mon enfance au Fort, mes aspirations vers l'inconnu de la mer, mes rêves d'aventures. La guerre ne venait-elle pas de les satisfaire d'une manière inattendue : j'avais assisté à un de ces « miracles français ». Et déjà vivifié par l'air marin, l'histoire que je quittais, tout à l'heure si las, commençait à prendre une couleur magnifique à mes yeux.

Le Fort ! Avec quel plaisir je reverrais ses vieux bâtiments bas sur l'eau, les rochers de la pointe, la mer, phosphorescente l'été, où j'aimais à me baigner vers minuit pour voir mes bras tracer un sillage lumineux et les gouttelettes de feu ruisseler sur mon corps.

La nuit sereine, transparente et pure, me transportait. Le navire, à peine agité par les flots, nous berçait doucement. Accoudé à la rambarde, je cherchais à percer les ténèbres. Parfois une lumière intermittente apparaissait au mât du cargo anglais devant nous, pour nous transmettre quelque message. Et c'était tout ce qui signalait notre présence dans cette navigation, tous feux éteints.

— Ho ! Tu dors, cria tout à coup Richard.

Je sursautai.

— Animal ! A-t-on idée de troubler une si belle nuit !

— Ta, ta, ta, mon vieux. Tu sors de l'hôpital, ce n'est pas le moment de faire de la poésie. Encore heureux qu'on n'y voit goutte, car tu te mettrais à me raconter toute l'histoire depuis Adam de ce pays pelé que tu trouves si beau.

Je souris en reconnaissant l'habituelle épigramme. Combien de fois m'avait-on accusé de paradoxe pour aimer le charme austère de ces montagnes.

— Non, sans blague, mon vieux, reprit Richard. Tu as tort de rester ainsi sans bouger. Le temps a fraîchi depuis le coucher du soleil, et le vent souffle fort. Promenons-nous sur le pont. Sinon, l'esprit malin du Vardar va te repincer.

Ce brave Richard, je reconnaissais bien là son affectueuse attention. Que de services, sous son air de blague, il nous avait rendus ainsi à l'escadrille, attentif au moindre détail des appareils, des nuages, du vent.

— Dis donc ! Tu te rappelles...

Et tandis que nous nous promenions le long des coursives, Richard commença à remémorer, dans son langage pittoresque, les incidents de notre vie d'escadrille. Sur ce sujet, on ne pouvait l'arrêter. Nulle raison d'ailleurs, car ces souvenirs m'enchantaient autant que lui. La conversation rebondissait d'un rappel à l'autre, et nous faisions indéfiniment le tour du bateau. Tout le monde avait disparu dans les cabines, et l'on n'entendait plus que le bourdonnement régulier de la machine et le souffle du vent dans les mâts.

— Tout de même, si on allait se coucher?

C'était Richard qui interrompait lui-même le défilé des souvenirs.

Nous rentrâmes dans la cabine que nous partagions, une cabine à deux couchettes superposées. Richard m'avait affecté « en ma qualité de militaire le plus élevé en grade », la couchette supérieure.

— Tiens, qu'est-ce que c'est que cet outil-là? s'écria-t-il en mettant la main sur son lit.

Je me retournai.

— Ah oui ! C'est la ceinture de sauvetage. Qu'est-ce qu'ils veulent bien que j'en fasse? Moi, je ne sais pas nager.

Cette découverte nous rappelait le danger caché, qui nous menaçait à chaque instant. Au fait, nous l'avions complètement oublié.

— Tu y crois, toi, aux sous-marins? me dit Richard.

Sans doute, j'y croyais. Mais, je ne réalisais pas. Dans les tranchées, avant de passer dans l'aviation, j'arrivais difficilement à imaginer qu'il y avait des Boches, à cinquante ou cent mètres devant moi, et qu'il valait mieux de pas sortir le buste hors du parapet pour regarder le paysage. En avion, j'avais parfois été réveillé de l'ivresse du vol par le crépitement d'une mitrailleuse. Fallait-il donc s'inquiéter aujourd'hui d'une chose à laquelle on ne pouvait rien? En avion encore, on a la liberté de manœuvrer pour éviter les obus ou les balles ; dans la tranchée, on peut changer de place, se réfugier dans un abri, en chercher un plus sûr. Mais ce danger latent, autant n'y pas penser.

Il faisait chaud dans cette cabine, assez proche des machines. Je me déshabillai sans souci des sous-marins, me contentant de garder la ceinture de sauvetage à portée de la main ; et me penchant hors de ma couchette, comme le pilote hors de la carlingue au moment du départ, je criai à Richard : « Bonne nuit ! »

*
* *

Le lendemain matin, le jeune soleil dorait des îles éparses autour de nous. Une brume légère flottait encore au ras de l'eau. Tout paraissait frais, riant, coloré, aérien.

— Nous évitons le canal d'Oro, trop fréquenté par les sous-marins, et nous allons passer au milieu des Cyclades, me répondit le capitaine que j'interrogeai.

Tous les passagers se trouvaient rassemblés sur les bords du navire pour un exercice de sauvetage. Répartis par groupes, ils se tenaient près des embarcations qui leur étaient assignées. Les jeunes sœurs rougissaient légèrement en revêtant les ceintures. Cet accoutrement donnait à tous un air difforme, ballonné, qui excitait la verve de Richard. Mme Beulemans en paraissait scandalisée et Judex souriait derrière son lorgnon vert. Le colonel survint, accompagnant le commandant du bord dans sa tournée d'inspection.

— Il n'y a pas de quoi rire, lieutenant, dit-il, sévèrement. Ce n'est pas un amusement. Il en va de la vie ou de la mort de trois cents personnes. Si vos réflexes ne sont pas habitués à ces exercices, dans l'affolement du danger, vous ne saurez plus que faire.

— T'en fais pas pour l'affolement, dit Richard à mi-voix. Et se retournant vers moi :

— Faudra l'inviter un jour à monter avec nous sur un tacot, pour qu'il nous montre ses réflexes.

Toute la journée se passa au milieu des îles d'or, entre lesquelles nous semblions jouer à cache-cache avec un sous-marin invisible. Nous côtoyâmes Délos et Milo. Au-dessus de Milo s'élevèrent des hydravions de la base française ; ils firent un tour autour de l'île, volant assez bas, puis ils rentrèrent dans la rade.

La vie me paraissait délicieuse. La chaleur du milieu du jour était tempérée par la brise. La mer était calme, le ciel radieux. Je faisais connaissance avec Lecœur, le diplomate, et avec d'autres officiers fort aimables, en compagnie de qui le temps entre les repas passait rapidement, occupé à des bridges ou des promenades sur le pont, à fumer ces cigarettes blondes auxquelles j'avais pris goût à Salonique.

Le lendemain, je remarquai que les chalutiers qui veillaient, comme de bons chiens de berger, autour de notre petit troupeau, avaient disparu.

— Nous sommes maintenant dans le secteur des Anglais, me dit le commandant. Les chalutiers de Malte ne vont pas tarder sans doute à nous prendre en surveillance.

Mais les heures passaient et on ne voyait toujours rien paraître. La mer devenait houleuse. Nous longions le sud de la Morée ; on distinguait au loin le cap Matapan, le cap Gallo et les îles de la côte.

Vers quatre heures, je me promenais avec Richard dans la cour-

sive de tribord, abritée du soleil. En causant, nous regardions la mer, qui, lentement, semblait s'élever et s'abaisser. Tout à coup, Richard me serra violemment le bras et je compris son geste muet devant Mme Beulemans qu'il ne voulait pas effrayer.

En face de nous, au milieu de la mer moutonneuse, s'étendait un grand ruban droit et plat comme si la mer se fût calmée par miracle sur une largeur de quatre ou cinq mètres ; ce ruban qui partait de très loin venait juste contre le bateau. Une torpille ! Mais puisque le sillage nous touchait, pourquoi n'éclatait-elle pas? J'éprouvais cette sensation de contraction douloureusement inutile que l'on a lorsqu'un obus, après avoir sifflé à vos oreilles, s'enfonce en terre sans exploser.

— Torpille à bâbord ! hurla à ce moment la vigie.

Et je compris : la torpille venait de l'autre côté, elle avait passé devant nous, nous traversions son sillage.

Chacun se précipita dans les couloirs et les escaliers. Les artilleurs prenaient place autour de la pièce de l'arrière. On vit Beulemans sortir effaré de la salle de bain, vêtu seulement d'un peignoir. Aussi vite que nous y étions entrés, nous ressortîmes de nos cabines, portant chacun notre ceinture de sauvetage et beaucoup, il faut le dire, un appareil photographique. J'admirai que chez tant d'officiers, la curiosité eût passé avant le danger, et je me rappelai ce major du 46e qui, en Argonne, courait sur les parapets pour prendre des instantanés des attaques allemandes.

— Quel cliché à envoyer à *l'Illustration* ! Qu'est-ce qu'elle nous le paiera ! exultait Richard.

En quelques instants, tout le monde avait gagné son poste de sauvetage. Les réflexes jouaient : le colonel pouvait être content. Sur bâbord, où était notre canot, les amateurs photographes guettaient le sous-marin, que l'on ne voyait toujours pas.

Mais ce que je vis, je me le rappellerai toujours : trois ou quatre cents mètres un remous ; et comme une flèche, le sillage se précipita sur nous. Je restai saisi, paralysé par cette soudaineté. Et l'explosion se produisit, formidable, ébranlant tout le bâtiment. La torpille avait touché cette fois à l'arrière.

Toutes ces images restent figées dans mon esprit. Tout pâle, l'aumônier des sœurs, dont on voyait la croix pastorale sur sa ceinture de sauvetage, fit le geste de l'absolution générale, tandis que les têtes nues s'inclinaient. Puis tout se passa comme à la manœuvre : aux palans, les matelots descendirent lentement, régulièrement, les canots à la mer. On y fit monter les femmes d'abord, puis les civils, les officiers enfin, les plus élevés en grade voulant passer les derniers.

Le bateau s'inclinait peu à peu vers l'arrière et le pont commençait à être envahi par l'eau. Sur la plate-forme les artilleurs avaient abandonné leur pièce inutile et s'occupaient avec des marins à mettre leur radeau à la mer. Les mécaniciens et les chauffeurs apparaissaient, ayant pu quitter à temps leurs machines.

Tout le monde maintenant avait trouvé place dans les embarcations. Certes, elles étaient chargées, mais elles suffisaient. Les marins tiraient sur les avirons pour s'éloigner du *Sontay*, qui s'enfonçait de plus en plus, levant son étrave vers le ciel. Il fallait craindre l'explosion des machines, et le remous qui se produirait au moment où le bateau coulerait à pic.

Soudain, une lueur, une violente commotion, un bouillonnement sur la mer ; l'avant du bateau se dressa un peu plus vertical. Notre barque fut violemment secouée, de larges vagues affleurant le bord, et l'eau nous rejaillissant à la figure. Le *Sontay* avait disparu.

La mer semblait maintenant immensément vide. D'instinct nos yeux cherchèrent les deux cargos anglais qui accompagnaient le *Sontay*. Le premier filait à toute vapeur, tâchant de gagner de vitesse par ses dix nœuds sur les huit ou neuf que le sous-marin pouvait faire en plongée. L'autre était parti à 45 degrés, essayant par le système des lacets d'éviter l'attaque ennemie tout en continuant sa route.

— Le voilà bien, le splendide isolement ! s'écriait Richard. Tas de lâcheurs ! La prochaine fois que je passe au-dessus d'un camp anglais, je laisse tomber une bombe par mégarde.

Il n'y avait pas à espérer de secours de ce côté. La prudence exigeait que les cargos songeassent à leur propre sécurité, au lieu de venir offrir une cible facile en s'arrêtant pour nour recueillir. Et les chalutiers de Malte ne se montraient toujours pas, malgré le signal de secours lancé par T. S. F., au moment de l'attaque. Quant à la côte, c'est à peine si on l'apercevait maintenant qu'on était bas sur l'eau.

— Il faut s'organiser dans la guerre, déclara Richard.

Et se tournant vers Beulemans :

— Une manille? Justement vous avez apporté le tapis !

Le malheureux qui n'avait pas eu le temps de quitter son peignoir de laine, rougit jusqu'aux oreilles. Il le ramenait sur ses genoux et se faisait aussi petit que possible. Les sœurs réprimaient un sourire, prises d'un peu de pitié pour le pauvre garçon.

Tout à coup, un bruit de chute violente dans la mer et une gerbe d'eau jaillit à quelques mètres.

— Un obus? Cela ne va pas mieux ! Tenez ! Le voilà, le sous-marin !

Tout le monde se tourna dans la direction qu'indiquait Richard. Le sous-marin avait fait surface à quelques centaines de mètres ; on voyait nettement le kiosque dressé au-dessus de l'eau, les hommes aux rambardes, les canonniers manœuvrant les pièces de chasse. Il s'avançait en continuant de tirer vers les canots épars, désemparés par cette nouvelle attaque. Cette fois, nous n'échapperions pas.

Subitement il s'arrêta, les panneaux s'ouvrirent, les hommes s'y engouffrèrent, le canon disparut comme par enchantement. Au même moment, une gerbe, deux, trois, quatre gerbes jaillirent autour du sous-marin.

— Vingt-deux ! V'là les flics ! criait Richard.

Sur la droite, j'aperçus une fumée bleuâtre, suivie d'une autre plus lointaine. Le sous-marin avait plongé. On vit encore quelques instants le périscope, puis il disparut.

Maintenant, on distinguait nettement les deux bâtiments venus à notre secours et qui arrivaient à toute vitesse, semblant glisser sur l'eau que leur étrave soulevait des deux côtés ; quatre courtes cheminées inclinées, suivies d'un long panache bleu, deux petits mâts, à l'arrière le pavillon tricolore : c'étaient des contre-torpilleurs français.

En moins d'un quart d'heure ils furent sur nous. Les religieuses s'étaient jetées à genoux dans l'étroite embarcation et murmuraient des prières d'actions de grâces. Les canots vinrent se ranger autour des contre-torpilleurs, à bord desquels montèrent les anciens passagers du *Sontay*, et nous abandonnâmes ces barques où nous avions cru trouver successivement le salut et la mort.

II

— Où nous menez-vous, commandant?

— Je viens justement de recevoir des instructions par T. S. F. « *Conduisez passagers* Sontay *base Patras et ralliez rapidement Tarente.* » Tarente, vous le savez, est notre base à nous. Le *Boutefeu* regagnait Tarente quand nous avons reçu votre appel de secours. On nous attend pour un important convoi à faire ; le sauvetage et le crochet sur Patras vont nous avoir fait perdre six heures. Et je crois bien qu'aussitôt arrivés et ravitaillés, il faudra repartir.

— Quelle vie tout de même que la vôtre !

— Il me serait facile de vous répondre : et la vôtre, capitaine ! Mais vous me comprendrez sans doute, j'aime mieux ça que de moisir dans un état-major sur un cuirassé, abrité par une bonne rade et

deux rangées de filets. Vous aimez les raids dans les espaces ouverts, où à chaque minute on peut se trouver nez à nez avec un ennemi. Moi aussi, les aventures violentes, rapides, presque à l'aveuglette. Nous nous rencontrons la nuit dans l'Adriatique avec les torpilleurs autrichiens, tous feux éteints et en pleine vitesse. On manque à chaque instant de rentrer les uns dans les autres. A ma dernière sortie, j'ai donné à toute volée dans un des leurs. L'autre y est resté. Mon avant a été défoncé, transformé en accordéon ; et c'est ce qui nous a sauvés, car il faisait un tel remous dans l'eau qu'un torpilleur ennemi a cru que nous filions 25 nœuds quand nous allions à douze, et nous a envoyé sa torpille à dix mètres par devant. J'y resterai peut-être un de ces jours, mais au moins j'aurai fait la guerre.

C'était vrai : je retrouvais dans le commandant du *Boutefeu*, la même sorte de courage individuel que chez mes camarades aviateurs. Être libre de sa manœuvre, chercher à dominer les éléments, pouvoir foncer sur l'ennemi : tenir son sort entre ses mains. Mais sur un torpilleur, on a charge d'âme. L'indépendance est limitée par la responsabilité. Trente hommes dépendent de vous et il faut faire de tous un seul esprit.

L'équipage du *Boutefeu* me paraissait d'ailleurs répondre à l'énergie de son chef. Canonniers, torpilleurs, timoniers se tenaient à leur poste avec une grave conscience du devoir : ils sentaient que de chacun d'eux comme du commandant dépendait le salut commun.

Parmi eux se serraient les passagers de fortune, étroitement logés dans ce petit bâtiment qui ne portait pas d'habitude le quart de monde. On en voyait d'assis dans l'échelle du commandant, dans le carré des officiers, sur les panneaux de la machine, dans le poste des maîtres. Le commandant avait abandonné sa chambre aux religieuses. Beulemans, dont il avait pris en pitié le peignoir, se trouvait transformé en officier de la marine française. Et le maître-coq s'ingéniait par des services successifs à satisfaire tous ces estomacs creusés par tant d'émotions.

Je sortis de table vers sept heures et demie. La côte de Morée s'était éloignée et l'on ne voyait plus les petites marines aux maisons blanches alignées sur la rive. Le soleil se couchait dans la mer et répandait sur l'horizon sa pourpre magnifique ; à droite, l'Orient se voilait d'un gris de lin, fin et tendre, au-dessous duquel la mer semblait plus lumineuse dans ses teintes de satin changeant, argent et bleu profond. Devant nous on distinguait deux terres, Zante et le cap Catacolo, entre lesquels nous allions passer avant d'entrer dans le golfe de Patras.

La nuit tombait brusquement, beaucoup plus rapide que dans

nos climats. Les dernières lueurs du ciel s'effaçaient et les étoiles paraissaient les unes après les autres. Pas de lune. On ne voyait plus les côtes ; parfois seulement quelques lumières clignotaient dans le lointain. En tournant dans le golfe de Patras, un souffle violent s'éleva qui, d'un coup, emporta mon képi. Tandis que les autres passagers allaient s'abriter où ils pouvaient, je restai cheveux au vent, à aspirer cet air qui me battait les yeux, m'emplissait les oreilles, me suffoquait presque. J'apercevais dans l'ombre les veilleurs aux canons, aux tubes lance-torpille ; j'entendais le commandant donner des ordres brefs dans le porte-voix. J'avais le sentiment de participer à la vie de risque du torpilleur, de m'enfoncer dans l'inconnu, d'être loin, très loin, de toute civilisation, de toute terre.

Des heures passèrent ainsi dans cette impression profonde qui m'enivrait. Et brusquement le vent tomba, le *Boutefeu* vira vers la droite, puis ralentit. De nombreuses lumières apparurent, tout un quai qui semblait brillamment illuminé ; on percevait des bribes de musique, une rumeur populaire. Le contraste était soudain, brutal ; tout à l'heure je perçais dans la nuit, dans le silence, dans l'inconnu ; et tout à coup, je retombais sur la terre, dans la vie bruyante et vulgaire, dans l'animation d'un soir d'été. Nous arrivions à Patras.

*
* *

Les autorités de la base française avaient retenu pour nous un hôtel sur le quai en face du môle ; j'y partageai, comme sur le bateau, ma chambre avec Richard. De mes fenêtres, je pouvais voir le port avec les chalutiers français qui entraient et sortaient incessamment ; le golfe bleu s'allongeait sous mes yeux, bordé au loin par les montagnes étoliennes, dont les couleurs changent à chaque heure du jour.

Quel démon malicieux m'avait amené, et pour quelle raison, dans cette ville, alors que je croyais m'acheminer doucement vers Marseille et Paris? Patras... Mais j'y pensais : c'était une des douze baronnies de ma principauté de Morée. Décidément le destin s'ingéniait à m'offrir l'occasion d'étudier sur place l'histoire qui me passionnait.

Inutile d'ailleurs de chercher à l'étudier en dehors de la ville. L'ordre placardé dans l'hôtel par le colonel, qui était toujours commandant d'armes, était formel :

Il est rappelé aux officiers, sous-officiers et soldats du détachement que la Grèce étant, depuis le guet-apens du 1er décembre dernier, un pays quasi hostile, infesté de bandes ennemies, il y a le plus grand danger à s'écarter de la ville. En outre, un bateau pouvant survenir

d'une heure à l'autre, on risquerait, en ce faisant, de manquer l'embarquement. En conséquence, il est expressément interdit de sortir de Patras pour quelque raison que ce soit.

Nous sortîmes Richard et moi pour flâner et nous donner une idée de la ville. Patras, avec ses rues à arcades, coupées à angle droit, ne manque pas de pittoresque : on dirait quelque petite ville italienne, comme on en voit au bord des lacs, ou sur l'Adriatique. Et les portiques sont particulièrement agréables l'été, où ils permettent de se trouver à l'ombre à n'importe quelle heure de la journée.

Nous allâmes jusqu'au port, regardant les caïques bariolés qui semblent dormir paresseusement au soleil, les caboteurs rouillés, sans couleur, minables, et surtout les chalutiers, ces chalutiers intrépides, qui, par tous les temps, assurent la garde des mers. Puis nous nous assîmes à un café du quai, à déguster d'exquises glaces, en faisant cirer nos bottes, suivant l'usage de l'Orient.

Le temps était splendide. La chaleur, encore supportable en cette matinée, me faisait battre joyeusement le sang aux tempes. Je sentais tout mon être épanoui : après avoir vu la mort toute proche, je jouissais avec délices de la volupté de l'existence.

— Bonjour, chère madame.

— Ah ! C'est vous, ma petite chérie. Comment allez-vous? Bien? Et votre frère? Montez donc dans ma voiture. Je vous emmène faire une promenade sur la côte.

Nous nous étions retournés en entendant parler français. Les deux femmes étaient non loin de nous, la plus jeune debout venant de la rue. Et je reconnus avec stupeur la belle Grecque de Salonique.

Elle était presque en face de moi, vêtue d'une légère robe d'été, toute blanche, sous laquelle son corps se devinait dans sa perfection. Pour la première fois, je la voyais debout : elle avait la taille haute, les jambes longues et élégantes. Mais surtout un port, une démarche de déesse, un mouvement libre et pur, une ligne admirable.

— Diable ! dit Richard. Voilà qui nous change des Macédoniennes aux grosses chevilles et aux avantages mouvants.

Tout en parlant, elle me regarda, sans gêne, comme chez nous un homme regarde une femme. Me reconnut-elle? Son œil brilla un instant, puis elle se retourna pour suivre son amie dans la voiture.

— Mon vieux, je crois que tu lui plais, murmura Richard.

Je ne la quittais pas des yeux. Elle s'éloignait d'un air insouciant et libre. Elle sauta lestement dans le landau, se laissa tomber sur les coussins ; ses jupes légères se soulevèrent. Elle surprit mon regard.

Son œil brilla de nouveau mystérieusement ; cependant il me sembla la voir pâlir, et ses paupières battre. Je crus encore voir un regard — d'intérêt, de curiosité ou de défi, je ne sais — mais déjà la voiture partait.

Elle partait. Je restais là stupide. Il m'avait bien semblé que nous nous étions lu dans les yeux, qu'une entente allait peut-être se faire, sans que nous nous fussions parlé. Et nous étions aussitôt séparés. Elle avait disparu de ma vue. Je ne la reverrais peut-être jamais.

Je cherchais à me rappeler ses traits. Oui, sans doute, des yeux bleus, un nez droit, un bel ovale régulier ; toujours ce visage peu expressif, ou fermé. Mais cette fois, quelle vie dans ce subit regard ! Et cette palpitation intérieure que semblaient trahir les paupières.

Richard continuait à me plaisanter. Maladroitement, je le rembarrai.

— C'est sérieux? Ah ! pardon ! me dit-il.

*
* *

Je m'en voulais maintenant de m'être laissé aller ainsi pour un regard. Me voilà bien avec mes imaginations ! me disais-je. Six mois de privation. La mort frôlée de près. Et la première jeune femme que je rencontre, je crois qu'elle va tomber dans mes bras !

— D'ailleurs, qui est-elle? reprenais-je. Est-ce une femme, une jeune fille? Je ne connais personne ici qui puisse me renseigner, me présenter.

Dans la promenade du matin, j'avais acheté un guide. Je le feuilletai. « Pas grand'chose à voir dans cette ville. Des antiquités médiocres. Ah ! Et mes barons francs que j'oubliais pour les yeux d'une belle Grecque. Il faut que je monte au château pour voir si je n'y retrouverai pas quelque souvenir d'eux. »

Richard s'offrait pour sortir avec moi. Mais j'éprouvais, je ne savais pourquoi, le besoin d'être seul. Je prétextai la montée en plein soleil, beaucoup de fatigue pour une chose sans intérêt pour lui.

— Ah oui ! Tes vieux cailloux, me répondit-il. Et il me laissa partir sans insister.

La montée était pénible en effet, par le soleil de juin. Le vieux château domine la ville au pied du Voïdia neigeux ; ses murs en forme de triangle s'étendent sur les pentes d'une colline, que couronne un donjon vers l'est. C'était là évidemment l'emplacement du château dont parlent les chroniques ; mais de près les murailles me semblèrent

bien postérieures à l'époque qui m'intéressait. Patras a été si souvent pris et repris par les Turcs et les Vénitiens, et sans doute le château détruit et reconstruit à chaque fois, que je cherchais en vain une trace des barons français de la famille des Aleman qui en firent leur résidence au treizième siècle, s'installant au bord de la mer grecque comme ils auraient fait dans leur plaine de Picardie ou de Champagne.

J'avais enfin trouvé une fenêtre en arc brisé dont le tracé et la moulure paraissaient se rattacher à l'art gothique de France, quand j'entendis des pas derrière moi.

— Vous examinez cette fenêtre, monsieur le capitaine? Ce doit être un souvenir, le seul je crois, de l'établissement de vos compatriotes à Patras au moyen âge.

Je me retournai surpris. Un Grec sans nul doute : sa prononciation zézayante, son langage incertain me le prouvaient. Mais comment venait-il ainsi répondre exactement à ma question?

Il se présenta :

— Epaminondas Pétropoulos.

— Ah! enchanté de vous rencontrer ici. Je suis le capitaine Jacques de Kerléon.

Je me rappelais parfaitement maintenant. J'avais lu avant la guerre dans la *Byzantinische Zeitschrift* un article sur les châteaux francs de Morée, signé de ce nom de Petropoulos ; il figurait même dans la bibliographie de mon mémoire, établie selon toutes les règles de la Sorbonne.

— Jacques de Kerléon! Oh! pas possible! comme je suis heureux! Je possède votre étude sur les *Institutions de la Principauté de Morée* ; je l'ai non seulement lue, mais soigneusement annotée. C'est un ouvrage fon-da-men-tal. (Il appuyait sur chaque syllabe.)

Je m'inclinai.

— Comme je suis heureux, répétait Pétropoulos en continuant à secouer ma main.

A la vérité, j'étais aussi enchanté de cette rencontre. Le séjour à Patras s'annonçait jusqu'ici d'un maigre intérêt. J'allais avoir quelqu'un avec qui parler de l'histoire du pays, qui me ferait faire une connaissance un peu moins superficielle de la ville, m'introduirait peut-être dans la société cultivée s'il y en a une... Et soudain, je m'aperçus vers quelle pente roulaient mes préoccupations : la pensée que j'avais cru chasser se glissait par le premier interstice.

Nous allions sortir du château et je franchissais le premier la porte ruinée, pleine d'ombre. J'aperçus, à quelque distance, une robe blanche ; et tout de suite, je ne saurais dire pourquoi, je devinai que

c'était *elle*. Mon cœur trembla. Elle s'avançait en chantant, les bras tendus vers moi dans un mouvement charmant. Tendus vers moi? J'étais fou. Sa chanson langoureuse, je la reconnaissais et j'en savais à peu près le sens pour l'avoir souvent entendue dans les cafés de Salonique :

Tu es venu dans ma solitude,
Dans mon désert, ô mon âme!

Je sortais de la zone d'ombre ; elle s'arrêta, interdite. Je ne l'étais pas moins.

— Ma sœur, me dit Pétropoulos qui nous avait rejoints.

— Hélène, monsieur le capitaine de Kerléon, un savant et un gentilhomme, déclara-t-il avec satisfaction.

Nous nous tendîmes la main. Et tout près d'elle comme j'étais, je vis ses narines palpiter, tandis qu'elle me faisait un aimable sourire où je crus entrevoir une nuance de tendresse.

— Eh bien, capitaine, comment trouvez-vous notre ville de Patras? me demanda Mlle Pétropoulos.

— Charmante, répondis-je. Et j'ai pu constater dès ce matin, ajoutai-je en la regardant, que certaines de ses habitantes ne démentent pas l'antique renom de la beauté grecque.

Elle reçut le compliment sans sourciller : à peine l'ombre d'un sourire d'orgueil effleura-t-elle son beau visage indifférent.

— Ah! vraiment? intervenait Pétropoulos. Mais sa sœur lui coupa la parole :

— Et moi, je vois que les officiers français ne démentent pas le renom de courtoisie qu'ils ont toujours eu dans nos pays.

Elle avait parlé du ton le plus naturel. Je la regardai encore. Nulle apparence d'ironie ne se lisait dans ses yeux.

La conversation se détendit. En face de nous, de l'autre côté du golfe, les monts Carasova et Clocova, aux lignes bizarrement découpées, brillaient sous le soleil comme de profonds saphirs. J'admirais la transparence du ciel, l'éclat des couleurs, les nuances infinies des montagnes et de l'eau. Elle avait pour me répondre une justesse d'expression, une finesse de détail, un frémissement contenu, qui montraient qu'elle sentait aussi profondément les beautés de son pays. Cet accord naturel me touchait le cœur d'une tendresse nouvelle. Ce n'était plus le trouble du matin ; un sentiment plus doux, plus sûr, plus pur entrait en moi, un bonheur paisible rayonnait de cette harmonie secrète.

Sur le quai, il fallut se séparer.

— Jouez-vous au tennis? me dit-elle. Oui? Eh bien, venez

demain matin avec nous. C'est au bout de la rue Saint-André. Vous prendrez le tram jusqu'à l'église, et vous apercevrez les courts tout de suite à gauche.

*
* *

J'étais passé dans ma chambre avant de dîner.

— Sais-tu ce que j'ai découvert? me dit aussitôt Richard. Figure-toi que Lecœur n'est pas plus diplomate que toi et moi. C'est un policier.

— Comment, un policier?

— Oui, il est attaché au service de renseignements du chargé d'affaires à Salonique. Je comprends pourquoi il gardait une réserve diplomatique quand on l'interrogeait sur son métier.

— Tu en es sûr? Comment l'as-tu su?

— Voilà. Je suis retourné sur le port et j'ai fait la connaissance d'un commandant de chalutier. Je me promenais donc avec lui, quand nous avons croisé Lecœur en compagnie d'un officier de marine français. J'avais remarqué sur la manche de l'officier des parements de velours loutre; j'eus la curiosité de savoir ce qu'ils désignaient. — « C'est l'insigne des commissaires de la marine, me répondit le commandant. Mais celui-là n'est pas un vrai commissaire. Il fait partie du Service de la Sûreté : c'est le chef du service de renseignements de la base. » Je me demandais comment Lecœur pouvait le connaître et ce qu'il pouvait bien faire avec lui. J'ai fait part de ma rencontre au petit lieutenant qui fait partie de l'état-major de Sarrail : « Ah! oui, s'est-il écrié. Je me disais aussi où j'avais bien pu voir cette tête-là. Il fait aussi partie d'un service de renseignements, celui du chargé d'affaires. Et il est venu plusieurs fois au Quartier Général apporter des rapports. »

J'étais stupéfait de la découverte. Lecœur ne semblait pas du tout répondre à l'idée que je me faisais d'un policier : il avait l'air doux, mélancolique, parfois sombre; il paraissait très cultivé, connaissant particulièrement l'histoire de l'Orient.

— Tu sais, dit vivement Richard. Je ne veux plus avoir de rapports avec cet individu : il irait moucharder ce qu'on fait. Heureusement encore qu'il ne mange pas à notre table. Espèce d'embusqué! Il a notre âge, il pourrait faire comme nous.

— Non, pour cela, vraiment, tu exagères. Ce n'est pas ce qu'on peut lui reprocher : il n'a vraiment pas l'air robuste. Mais comment avec l'esprit, la distinction qu'il paraît avoir, peut-il faire un métier pareil? Dommage. Je l'avais trouvé sympathique.

*
* *

Le lendemain, à neuf heures exactement, je descendais du tramway devant l'église Saint-André. Hélène Pétropoulos était déjà arrivée. Elle était seule.

— Exact au rendez-vous : c'est très bien, me dit-elle avec un sourire. Je pense que mon frère et Popi ne vont pas tarder à arriver.

— Popi?

— Oui, c'est le diminutif de Pénélope : Pénélopi, Popi. C'est gentil, n'est-ce pas? Nous avons comme cela en grec toutes sortes de diminutifs : Phoula pour Sophie, Sophoula. Loula, Phrosso, Lilaki : n'est-ce pas que c'est pimpant et jeune?

Ces noms sonnaient en effet dans sa bouche d'une façon fraîche et légère. Je me plaisais à entendre sa voix chantante, à peu près exempte d'accent. Elle parlait le français avec une aisance et une justesse que j'admirais, et elle avait dans l'expression une vivacité, un prime-saut, un tour imagé, qui auraient fait envie à bien des jeunes Françaises.

— Où avez-vous donc appris le français? lui dis-je. Vous le parlez si bien. Avez-vous été en France?

— Non, jamais. Mon frère est allé étudier à Paris, à la Sorbonne. Mais moi, je ne connais pas la France. J'ai été élevée chez les sœurs françaises d'Athènes. Vous ne connaissez pas? Les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Ce sont pour la plupart des Bretonnes — comme vous, n'est-ce pas, monsieur de Kerléon? Et Bretonnes, elles le sont restées sans changer d'un pouce, après vingt ou trente ans de Grèce : toujours la même droiture, la même foi, la même bonté, avec tant de simplicité. Ah ! vous autres Français, vous êtes nobles !

Elle tourna vers moi de beaux yeux émus, et me prit la main un instant.

— C'est là que sont élevées les jeunes filles de la société grecque. J'y ai passé dix années pleines, à part les deux mois de vacances. Quelle place l'école des Sœurs a tenue dans ma vie et dans mon cœur ! Nous autres orthodoxes, naturellement, nous n'assistions pas aux offices religieux, sauf pour des cérémonies officielles. Parfois on me laissait y accompagner Popi, qui, elle, est catholique. Les cérémonies de votre culte n'ont peut-être pas autant de pompe que les nôtres, mais comme elles me paraissent plus sincères, plus riches de sentiments vrais et profonds ! J'aimais écouter les sœurs chanter les cantiques de chez vous ; j'y sentais vibrer tout leur cœur.

Une émotion inattendue paraissait avoir saisi la belle indifférente.

— Je vais vous dire une chose que seule a sue la chère mère Zoé, la Bretonne au cœur d'or, *Zoi mou*, « ma vie », comme je l'appelais avec une familiarité que sa bonté excusait : j'ai pensé très sérieusement, un moment, à me convertir et à me faire nonne.

— A vous faire nonne?

Je relevais ce mot en taquinerie, pour cacher l'émotion que me donnait, à moi aussi, sa confidence.

— Oui, nonne : sœur, religieuse, si vous voulez, na !

Je crus qu'elle allait, dans sa gaminerie, me tirer la langue.

— Et pourquoi ne vous êtes-vous pas faite religieuse?

Elle se tut un instant, puis me dit d'un ton dégagé où je sentais malgré tout une pointe de tristesse :

— Je ne connaissais pas la vie.

Epaminondas Pétropoulos arrivait à ce moment. J'en profitai pour rompre le silence qui était tombé entre sa sœur et moi.

— Je faisais compliment à Mlle Pétropoulos de la manière parfaite dont elle parle notre langue.

— Et encore, elle n'est pas allée en France comme moi (il prononçait : *commé moa*). Sans cela, elle parlerait encore mieux. C'est qu'à Patras nous sommes un centre de culture française. Jean Moréas, qui est un de vos grands poètes, était d'ici : il est né à Patras, il y a été élevé ; dans la bibliothèque familiale qui contenait tous vos écrivains, il y a bu aux sources de la poésie française. Sa famille, les Papadiamantopoulos, est alliée à la nôtre. Son aïeul, qui était un des primats, un des notables de Patras, a été un héros de la guerre de l'Indépendance...

Je sentais qu'il allait commencer une longue histoire. Il s'enflammait et je vis qu'il était inutile de chercher à l'interrompre.

— Patras a été la première ville qui se soit soulevée contre le barbare oppresseur. C'est ici qu'a été osé le premier geste nécessaire. Laissez-moi vous raconter cette première page de l'histoire de notre liberté. Le vieil Assimakis Zaïmis, primat de Calavryta — c'est le grand-père du ministre actuel — avait dans sa maison deux anciens Clephtes à qui il avait donné l'hospitalité. Ces deux hommes vinrent un jour lui faire part de leur projet : le spahi Séide porteur du Trésor turc devait se rendre le lendemain de Calavryta à Tripolitza ; ils avaient l'intention de s'embarquer dans la montagne, de le tuer et de le dépouiller. Assimakis répondit par le geste muet d'une corde serrée autour du cou : puis il but à la liberté de la patrie, et touchant sa croix, il leur dit : « A vos souhaits, mes enfants. » Quelle grande âme que ce vieillard !

Je regardai Hélène Pétropoulos, et je vis briller dans ses yeux une ardeur étrange. J'étais atterré.

— Le coup ne réussit pas aussi bien qu'il avait été prévu, continua Pétropoulos sans broncher. Séide put échapper. Mais les Turcs, pleins de lâcheté, abandonnèrent la ville à la nouvelle de cette attaque et se réfugièrent derrière les murs de cette forteresse où je vous ai rencontré hier. Les habitants de Patras aussitôt, sous les ordres du métropolite Germanos et de Papadiamantopoulos, les assiégèrent de toutes parts, et ils auraient emporté la ville si les Turcs n'avaient reçu des renforts par mer.

— Avez-vous entendu parler de Boubouline? interrompit Hélène ; cette femme qui, montée sur un frêle bateau, tirait le canon contre les Turcs.

Je me rappelai une image populaire exposée chez un marchand de Salonique.

— Ah ! Être cette femme, défendre son pays, quelque dure que soit la besogne ! Vous comprenez ce sentiment, vous, monsieur, qui vous battez pour votre pays?

Je comprenais, oui, sans doute. Mais j'étais surtout frappé de cette exaltation, si éloignée de la mesure des femmes de chez nous. Elle me paraissait soudain si étrangère, si différente de ma race, elle que j'avais cru voir si proche, dans sa confidence de tout à l'heure. Qu'elle était belle d'ailleurs, avec cette flamme dans les yeux, les joues empourprées, son jeune corps frémissant.

— Ah ! voilà Popi ! s'écria-t-elle tout d'un coup.

Et l'amenant vers moi :

— Capitaine, ma cousine Pénélope...

J'entendis mal, comme à l'habitude, le nom de la personne qu'on me présentait.

— Le capitaine de Kerléon. C'est un Breton, un compatriote de la mère Zoé.

Quelle belle jeune fille encore ! Elle était blonde de la couleur des blés mûrs ; et, ce blond, malgré son corps, sa taille, son port presque aussi parfaits, lui donnait auprès d'Hélène un soupçon de mièvrerie, et je ne sais quel air de fausse ingénuité.

— Au jeu, cria Hélène Pétropoulos. Tirons les camps !

* * *

— Bien jolie, la blonde joueuse de tennis, me dit Lecœur, comme nous sortions de la salle à manger.

— Vous êtes vite renseigné, fis-je, non sans pointe.

— Oui, répliqua-t-il sans se démonter, je vous ai aperçu, en allant visiter avec un ami l'église Saint-André, qui est, comme vous le savez, sur l'emplacement d'un temple de Déméter. Pour moi, continua-t-il, reprenant son premier propos, je préférerais plutôt Mlle Pétropoulos.

Je me sentis rougir. Pourquoi ces remarques? Où voulait-il en venir? Vraiment la manie policière lui faisait pousser bien loin l'indiscrétion.

Il poursuivait, sans paraître s'être aperçu de rien :

— Seulement, je vous préviens. Toutes ces jeunes Grecques : beau corps, mais de cœur point ; de l'imagination, souvent des sens, mais c'est tout.

Je ne pus cacher une certaine impatience, qu'il remarqua cette fois.

— Je parle en général, vous savez, ajouta-t-il doucement. Mais ce qui est plus sérieux et qu'il est bon que vous sachiez, c'est que ces personnes ne sont pas précisément de nos amis. Avec nous, Pétropoulos affecte d'être francophile et rappelle ses souvenirs de France ; avec les autres, il se réclame de ses études en Allemagne. Et j'ai de bonnes raisons de croire que ses préférences réelles ne vont pas de notre côté. Vous a-t-il parlé de son frère, l'officier, qui est à Gœrlitz?

— A Gœrlitz?

— Oui. Vous vous rappelez que lors de l'avance des Bulgares sur Serrès et Cavalla, les troupes du 4e corps d'armée grec, sous le commandement du colonel Hadjopoulos, plutôt que de défendre la neutralité, se rendirent à nos ennemis. Les Allemands les ont internées à Gœrlitz. Bien sûr, je n'irai pas reprocher au lieutenant Pétropoulos de se trouver parmi elles. Mais je sais de bonne source qu'il est bien vu et bien traité des Allemands, ce qui n'est pas le cas de tous ses camarades.

— Comme on est bien renseigné de tout ce qui se passe à Gœrlitz, fis-je ironiquement. Si l'on pouvait être aussi bien informé sur Paris, qui n'est guère plus loin, et me donner des nouvelles de ma mère !

— En tout cas, pour les Zahn, qui sont d'ailleurs parents des Pétropoulos, il n'y a pas de doute.

— Qui ça, les Zahn?

— Mais enfin, la famille de Pénélope Zahn, avec qui vous avez joué au tennis. Vous ne saviez pas son nom? Le père Zahn, un des gros commerçants d'ici — il est directeur de la Société vinicole *Morea-Wein* — est le chef de la propagande allemande à Patras. Son père est venu de Bavière en Grèce ; lui-même a le type du pot

à tabac bavarois ; et c'est de lui que la belle Pénélope tient ses cheveux blonds, qui étonnent dans cette beauté grecque qui lui vient de sa mère. D'ailleurs les capitaux de la *Morea-Wein* sont, pour une grande part, allemands, comme son nom.

En avait-il encore pour longtemps à me débiter ses renseignements tout frais? J'étais excédé, d'autant que je ne voulais pas m'avouer que, malgré tout, il m'impressionnait.

— Vous êtes trop aimable de me renseigner ainsi, lui dis-je sèchement.

— Excusez-moi. Je sais qu'on y a toujours mauvaise grâce. Je voulais seulement vous avertir. Quand on est prévenu, le danger n'est plus le même.

Il me dit adieu. J'étais furieux. Richard, qui avait suivi, sans avoir l'air de rien, la conversation, s'approcha :

— Hein, la police ! Toujours aux aguets. Rien ne lui échappe. De ce que font des gens comme nous, du moins. Dommage qu'elle ne soit pas aussi bien renseignée sur les allées et venues des sous-marins. Et ça ne m'étonnerait pas qu'il aille faire son rapport au colonel commandant d'armes.

J'éclatai.

— C'est inouï. Est-ce que je suis un enfant? Est-ce que je l'ai attendu pour savoir me gouverner? Je joue au tennis avec des suspects, ou prétendus tels, le beau danger ! Mon service renseigne sans doute l'ennemi sur nos méthodes de combat. Mes revers compromettent peut-être la défense nationale. Il aurait pu me dire, pendant qu'il y était, que Mlle Zahn a des amants et Pétropoulos des mœurs infâmes...

Je m'arrêtai. Je ressentais évidemment une blessure d'amour-propre. Mais ce qui m'était le plus sensible était que l'image d'Hélène Pétropoulos avait été effleurée, que la pureté de cette image avait risqué d'être ternie par un soupçon ridicule.

Ridicule, oui. Je n'avais qu'à me rappeler ce qu'elle m'avait dit à propos des sœurs : « Ah ! vous autres Français, vous êtes nobles », son émotion à ce moment. C'était là celle qu'on me désignait comme suspecte ! Richard avait raison : la police était bien faite, vraiment.

★★★

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE REDRESSEMENT DU FASCISME

L'ÉVOLUTION du fascisme *en soi* est à peine plus intéressante que l'évolution des idées que l'on se fait du fascisme, hors d'Italie. L'assassinat de Matteotti, par exemple, détermina un accès de satisfaction parmi les adversaires peureux ou candides de Mussolini. On disait : « Il ne résistera pas à ce coup-là. » Du fait, pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois, les observateurs superficiels ou malintentionnés purent croire, et faire croire, que le régime, inauguré en Italie depuis deux ans, allait recevoir, d'un de ses propres fidèles, le coup de grâce, — et l'on exultait.

Il n'y a rien de plus docile que les faits. On accumula contre le fascisme une documentation d'antipathies formidables. On nous montra les journaux, les factions, se séparant du dictateur. On signala une recrudescence de l'opposition. Tout cela, qui était exact dans le détail, était faux dans l'ensemble. Prenons un fleuve et une crue. Sans doute il est intéressant de noter la hauteur de l'eau, de déplorer la force de son courant, de noter chacun de ses tourbillons. On pourra décrire pathétiquement l'inondation, énumérer les objets hétéroclites qu'elle entraîne, les services publics qu'elle gêne ou qu'elle interrompt. Cependant si les berges, si les digues, si les ponts, si les égouts tiennent bon, ce ne sera qu'une alerte et la contrée reprendra vite sa physionomie, une fois les eaux rentrées dans leur lit.

C'est un peu ce qui s'est passé avec le fascisme. Le nombre d'articles qu'on a publiés sur le crépuscule du fascisme, le déclin du

fascisme, l'agonie du fascisme, la mort, la disparition, l'enterrement du fascisme, tient du prodige. Tous ces articles étaient faits avec soin. Certains ne renfermaient pas un seul fait inexact. Tous étaient radicalement faux. Pourquoi? Parce qu'on négligeait de se demander si, par dessous cet afflux de haines, de vacarmes, de concurrences, les institutions fascistes, rivées à l'ossature italienne, tenaient le coup ou ne le tenaient pas. La plupart des publicistes, habitués à juger les choses telles qu'elles se passent dans les pays à opinion publique, c'est-à-dire familiers d'une instabilité endémique et gourmands de conspirations sectaires, enclins à trouver du précaire en tout, jugeaient le fascisme d'après les proportions modestes et caduques d'un succès ministériel.

Dernièrement l'*Idea Nazionale* relevait la « faiblesse intime qui caractérise certains gouvernements de formation intégralement démocratique ». C'était à propos du *satisfecit* accordé par M. Herriot à Mgr Cerretti et du désaveu relatif que ce satisfecit impliquait vis-à-vis de M. François Albert et de son discours de Valence. De ces gouvernements-là, la France radicale-socialiste fait assurément partie et le journal italien n'avait pas tort de les montrer « désavouant le lendemain ce qu'ils ont dit la veille, contraints d'obéir à des groupes et sous-groupes, faisant la politique des partis et subissant les répercussions de la politique intérieure des grands peuples amis. » La mésaventure franco-anglaise ou plutôt l'accointance Herriot-Macdonald est encore dans toutes les mémoires et tout le monde comprend la justesse de l'observation italienne.

Le gouvernement fasciste lui, n'a heureusement rien d'une structure démocratique. S'il doit quelque chose, s'il doit tout à cette opinion nationale profonde, qui est comme le régime des eaux d'un pays, il n'est nullement subordonné à cette opinion transitoire et superficielle, qui a son siège dans les humeurs sentimentales et qu'on peut comparer aux périodes de sécheresse et de crue du système fluvial. Pendant que l'inondation Matteotti coûvrait le sol politique de la péninsule, les ponts, les digues, les chaussées fascistes attendaient puissamment la fin de la surprise et continuaient leur besogne occulte de mainteneurs. Aujourd'hui les grandes eaux se sont retirées. Le fascisme reste. Tout le monde le voit.

Ce qui fait la force du fascisme ne dépend pas des émois publics. Un parlement, un peuple, des boîtes à parlasses peuvent assez facilement se désorienter. On ne trouble pas une force armée, organisée à la façon des milices. Pendant que les alliés de la veille perdaient la tête, joignaient leurs fades récriminations aux récriminations farouches du communisme, la milice réagissait suivant sa loi propre,

renchérissait de loyalisme et serrait spontanément les millions d'écrous de la mécanique. Il faudra d'autres incidents que ceux de l'assassinat d'un adversaire pour amener la démission de cette force incomparable, dont le fonctionnement nous enseigne qu'il n'y a plus désormais de partis politiques acceptables, sans le soutien de quelques institutions qui y ressemblent.

Je ne sais pas si, comme on le prétend, le meurtre du député fasciste Casalini, le 12 septembre, en purgeant l'atmosphère fasciste de son passif de vendetta, a rétabli l'équilibre perdu. En matière d'assassinat politique on ne sait jamais s'il s'agit d'une réédition de la chaîne des Atrides avec ses violences qui se commandent et s'emboîtent à perpétuité, ou bien si le sang qui appelle se contente d'une réponse stérile. Il paraît qu'en Italie cette seconde interprétation pouvait seule jouer. Des observateurs consciencieux ont noté qu'en fait la date du 12 septembre avait sauvé Mussolini. Peut-être aussi la résistance merveilleuse du fascisme, supérieure à ce que ses adversaires en auguraient, a-t-elle sollicité le prétexte. Vaincus derechef les adversaires du régime ont profité de la première occasion venue pour liquider les mânes et le veston sanglant de Matteotti.

Peu importe. Désormais une seule chose compte : la maîtrise reconquise par le Duce. Loin de lui avoir nui en définitive, le scandale a mis son prestige en relief. On l'a bien vu à Naples, le 17 septembre, on l'a bien vu à Milan le 4 octobre. Dans ces deux villes, Mussolini a été accueilli par des acclamations dont personne n'aurait soupçonné la véhémence. Circonstance d'autant plus remarquable qu'à Naples le conseil municipal était en délicatesse avec le pouvoir central et qu'il a fallu le dissoudre quelques jours plus tard. A Milan les industriels et les commerçants qui s'étaient tenus un peu à l'écart du fascisme ont voulu y adhérer. D'autres adhésions individuelles, retentissantes, prouvèrent peu après que le mouvement de conquête se poursuivait.

C'est bien cela, le fascisme : une reconquête intérieure du pays sur les ennemis de la nation. Le *Mondo*, qui n'aime pas les chemises noires trouve mauvais qu'on parle à l'Italie comme à un « pays conquis ». A qui la faute? On se ressent toujours de ses origines et le fascisme n'est pas sorti d'une boîte à scrutin, mais de luttes incessantes et de la marche armée sur Rome. Les métaphores ordinaires du Duce, dès qu'il sort du Salon de la Victoire, au palais Chigi, pour haranguer la foule, se ressentent de cette conception : « Tirer l'épée, » « écraser les têtes sous les talons, » voilà ses expressions favorites, qui donnent froid dans le dos aux perturbateurs.

Depuis 1922 il a pu fournir sa mesure et ne craint pas l'examen :

il a réformé la bureaucratie, en l'allégeant de dizaine de milliers de fonctions inutiles, rechristianisé l'école, relevé le prestige national. C'est en vain que quelques heures après son discours de Milan, les libéraux, réunis en congrès à Livourne, votaient un ordre du jour hypocritement hostile au fascisme, en dépit de la présence au pouvoir de plusieurs libéraux notoires. Deux d'entre eux, MM. Sarrocchi et Casali, ne font-ils pas partie du cabinet remanié?

Plus grave apparaît la manifestation des *Associations des combattants et des mutilés*, décidant de ne pas prendre part aux fêtes fascistes du 28 octobre, destinées à commémorer la marche sur Rome. Évidemment l'appareil fasciste demeure solide, mais il serait impossible de ne pas voir, à côté d'une recrudescence de prestige personnel pour Mussolini, toute une couche de limon déposée autour de lui, sur son œuvre, par les eaux du récent déluge.

Le mot d'ordre des opposants et semi-opposants en Italie paraît donc être : *s'abstenir* ou *louvoyer*. Pour répondre, semble-t-il, au coup de Livourne, les libéraux philofascistes ont constitué un nouveau groupe parlementaire, le groupe libéral-national, sous l'inspiration de plusieurs d'entre eux, notamment de M. Salandra, qui, dès son retour de Genève (15 octobre), où il représentait l'Italie à la Société des Nations, s'occupa de rallier les forces droitières du libéralisme. Cependant, si satisfaisante qu'ait pu être la déclaration du nouveau groupe, elle contient des points défavorables à la doctrine fasciste et passe sous silence des problèmes épineux, tels que celui de la milice, qu'avec un formidable bon sens le dictateur se refuse à désarmer.

Détails que tout cela ! Mussolini poursuit sa tâche de restauration. Parmi tous les vocabulaires qui s'affrontent aujourd'hui dans la péninsule, *restauration* est un mot commun à la plupart d'entre eux. On veut partout le pays plus fort, plus alerte, plus respecté. De cet état d'esprit général le fascisme profite naturellement. Quel autre exploiterait-il avec plus de bonheur?

Conformément à ses promesses de 1922, le Duce s'est attelé à la tâche de refondre la Constitution, la vieille Constitution de 1848 : quinze délégués ont été élus par le parti pour préparer cette refonte. Leur commission s'est réunie pour la première fois le 28 octobre, au palais de Venise, sous la présidence du sénateur Gentile.

« Ne craignez pas de sembler trop audacieux, *ni en conservant*, *ni en innovant*, » cette phrase typique, qui pourrait servir d'épigraphe au fascisme lui-même, se trouve dans la lettre que le sénateur Gentile lut aux Quinze, de la part du dictateur. Jusqu'où ira le travail de la Commission? Bien entendu on ajoutera plus qu'on ne retranchera.

Des parties anciennes de la bâtisse, le parlementarisme sera évacué ; dans les annexes nouvelles on logera pas mal de syndicalisme, syndicalisme ouvrier, syndicalisme d'industrie et de banque. Aussi bien le sénateur Gentile, dans son discours d'ouverture, a-t-il pris soin d'orienter les travaux de la Commission du côté de la force : « Constituer un État fort », telle sera notre volonté, a-t-il prescrit.

Il répond par là aux inspirations profondes du parti. Impossible de lire les journaux fascistes, du *Popolo* à l'*Impero*, ou les journaux nationalistes comme l'*Idea Nazionale*, sans que cette préoccupation, cette hantise de la force, de la prépondérance italienne vous frappent. Avec douleur on y ressasse les handicaps, qui semblent exclure l'Italie des grandes voies de la puissance contemporaine. Son indigence en matières premières, qui condamne son industrie à toutes les sujétions, se place au centre d'un carrefour où déjà deux impérialismes, le français et le britannique, ont bien de la peine à passer.

Dans certains milieux on s'exalte là-dessus, on s'exténue à transformer ces mauvaises postures en supériorité. Sans doute on ne peut créer de toutes pièces les mines de houille, de fer ou de pétrole qui manquent, mais on utilisera les chutes d'eau. Quant au contrôle de la Méditerranée, — éternel rêve de la Louve, surtout quand elle a une chemise noire — on l'obtiendra, par-dessus l'Angleterre et la France, par une aviation gigantesque.

Disons-le : il est regrettable de lire certains de ces articles de la presse italienne. Ou ils font sourire et alors c'est l'Italie qui en souffre, ou ils font penser, penser à des choses désagréables, et alors c'est encore l'Italie qui en est la mauvaise marchande. Le 4 novembre, anniversaire de l'armistice avec l'Autriche, le roi passait en revue à Rome les forces de l'aéronautique italienne. A cette occasion l'*Idea Nazionale*, journal plus qu'aux trois quarts officieux, préconisa une vigoureuse offensive aérienne. C'est dans l'air que, d'après elle, l'Italie peut acquérir les compensations à sa faiblesse militaire et économique : « Grâce à l'aviation, qui annule la puissance des dreadnoughts, nous pouvons, étant donnée notre situation géographique, couper la route maîtresse de l'Empire anglais, opposer une menace terrible à une menace mortelle, celle du blocus, dont l'Angleterre nous entoure par Gibraltar, Malte, Suez, Chypre et la Grèce, regarder enfin face à face, d'égale à égale, l'Empire britannique, et ne plus continuer à baisser la tête comme nous avons été si souvent contraints de le faire jusqu'ici. »

Visiblement l'auteur de l'article songe à l'évacuation de Corfou ; on se flattait à Rome de s'y installer comme dans le Dodécanèse, mais la pression britannique eut raison de cette fantaisie. Quant à

la France, on en viendra plus facilement à bout encore, la France, « qui de Tanger à Sfax, domine toute la Méditerranée occidentale, et de Toulon, de la Corse, de Bizerte *menace* nos côtes, qui a une armée presque triple de la nôtre et une supériorité d'armements fondée sur sa richesse et notre pauvreté en matières premières, la France, à laquelle nous serons en mesure, grâce à la puissance aérienne que nous aurons conquise, de couper la route de son empire africain, et particulièrement l'afflux dans la métropole, des troupes coloniales. »

Ces gentillesses, qui admettent d'un cœur léger, la possibilité d'une coalition franco-anglaise pour écraser l'Italie, ne doivent être prises qu'à moitié au sérieux. Aussi bien tiennent-elles peu de compte de l'histoire. Quand la France s'est ingérée dans les affaires italiennes (ce qui, d'ailleurs, lui a aussi médiocrement réussi sous Charles VIII que sous les deux Napoléon), ce n'est pas par la Corse, ni par Bizerte, c'est tout bonnement par les Alpes qu'elle est passée, pour gagner Tunis et Milan en quelques jours de marche.

Cette histoire-là est de l'histoire ancienne. Une lutte qui mettrait aux prises respectivement l'Angleterre, la France, l'Italie, serait la dernière des folies qui resterait à commettre en Europe. En parler, même pour badiner, est une sottise. Pour notre part nous considérons le fascisme comme l'une des principales réserves de la civilisation occidentale. Personne ne nous en fera démordre. Il faut penser la même chose de l'empire britannique. Souhaitons à l'un comme à l'autre sagesse et mesure. Souhaitons à la France radicale-socialiste de ne pas prendre au pied de la lettre des fantasias poétiques dans le genre de celles que nous venons d'apprécier. Suivons d'un regard sympathique le travail de Mussolini victorieusement aux prises avec des difficultés renaissantes et crions bonne chance aux conservateurs anglais.

René Johannet.

LES LETTRES

UNE PSYCHOLOGIE DU CHEF

M. André Maurois est de ces esprits toujours actifs qui, sans cesser d'être fidèles à eux-mêmes, ont des dons si divers qu'il leur est aussi naturel de varier leurs ouvrages qu'à d'autres de se répéter. Après deux recueils exquis, mais de la même veine, les *Silences du colonel Bramble* et les *Discours du docteur O'Grady*, l'an passé, il nous donnait à l'improviste, sous forme de roman, cette *Vie de Shelley* qu'il faut tenir pour la plus jolie et la plus intelligente que nous ayons ; à vrai dire, il n'y touchait point au secret d'une poésie unique au monde, mais il faut convenir que cette poésie étant ce qu'elle est, étrangère à la vie apparente de Shelley et aux relations qu'il eut avec les hommes, l'expliquer était tâche impossible à un simple biographe ; plus subtilement, M. André Maurois réussissait à entourer d'un prestige proprement poétique l'existence de cet être qui répandait autour de lui le malheur et le deuil avec l'inconscience d'un cœur exquis. Ses *Trois dialogues sur le commandement* nous apportent aujourd'hui une nouvelle surprise : rien, ce me semble, dans son œuvre n'avait permis de les prévoir et en tout cas ils n'y rappellent rien avec précision. Ceux qui ne prenaient de M. André Maurois d'autre idée que celle d'un conteur, vont être obligés d'enrichir singulièrement son image.

C'est le sort de la plupart des ouvrages que de changer pendant qu'on les écrit, si bien que leur aspect définitif est souvent fort éloigné de l'idée première de l'auteur. Me trompé-je? Si parfaits, si achevés

que soient aujourd'hui ces *Dialogues* et tels qu'on n'y reconnaît aucune trace d'une première rédaction (mais cette perfection même et cette aisance sont un signe qu'ils ne furent pas improvisés au courant de la plume), je serais assez tenté de croire qu'ils apparurent d'abord à l'esprit de M. André Maurois sous une forme un peu différente de celle où nous les lisons aujourd'hui. A l'époque où il place le premier de ces entretiens, en avril de l'an dernier, M. Jean de Pierrefeu venait de publier *Plutarque a menti*. Peut-être M. André Maurois songea-t-il d'abord à y répondre directement : en tout cas, tel fut, selon toute vraisemblance, sinon le point de départ de ses réflexions sur l'art militaire, du moins la circonstance qui le décida à lui consacrer tout un livre. On imagine volontiers qu'ensuite, plutôt que de se borner à discuter de la conduite de la guerre, il ait préféré élargir le débat et traiter des méthodes et des bienfaits de tout commandement, et particulièrement du commandement militaire. Simple conjecture, au reste. Tels qu'ils sont, ces dialogues constituent l'un des plus beaux hommages qu'on ait jamais offerts au génie de l'action. Je ne parle pas seulement de leur beauté littéraire : la forme du dialogue a rarement été maniée avec plus d'art et moins d'artifice, avec plus d'agrément et de souple dialectique. Mais surtout, à quelques réserves près, je ne pense pas qu'on ait mieux pénétré les secrets de l'action efficace que dans ces trois entretiens du lieutenant C..., du 7e dragons, chef de poste de Bou-Salah (Moyen Atlas), qui représente la pensée de l'auteur, et de Monsieur R..., professeur de philosophie dans un lycée de Paris, qui s'y oppose le plus souvent, mais parfois la complète ou la nuance. Car telle est, si j'ose dire, l'honnêteté de l'ouvrage que même l'avocat du Diable y est fort loin de ce partenaire commode et inexistant de la plupart des dialogues qui n'a d'autre rôle que d'offrir à tout instant au protagoniste l'occasion de réfutations aisées et de développements éloquents.

Comme il est naturel, c'est dans le premier entretien, dont le thème particulier est l'existence d'un art de la guerre, que M. André Maurois s'oppose le plus nettement à *Plutarque a menti*. On se souvient peut-être de la thèse de M. Jean de Pierrefeu. Il ne se contentait pas d'observer, comme tout le monde en convient, que quelquefois une circonstance imprévisible fait échouer les plans les mieux combinés comme aussi quelquefois une faute absurde donne, par fortune, la victoire. A ses yeux, ces surprises sont l'ordinaire de la guerre ; l'expérience de 1914-1918, en particulier, avec l'établissement d'un front continu, n'aurait pas modifié sur certains points la stratégie ; elle l'aurait supprimée purement et simplement, démontrant de façon définitive le triomphe du hasard et des masses et ce qu'il appelle

la « faillite de l'art militaire ». A bien peu près, ce scepticisme radical ne proposait rien de moins que la démission de l'intelligence.

Contre cette thèse vraiment trop simple et trop avantageuse, M. André Maurois s'inscrit en faux. « Il y a, dit le lieutenant, des hommes qui font les choses et les mènent à bien, des hommes qu'accompagnent, partout où ils vont, l'ordre, la clarté, le succès ; il y a des hommes qui portent malheur. Rien n'est plus contraire à l'idée du hasard. Le hasard accorderait succès et défaite tantôt à un général, tantôt à un autre. Mais César a gagné cinquante batailles. » A quoi le philosophe répond qu'après tout César n'est peut-être qu' « un homme qui a eu de la chance », la créature plutôt que l'ouvrier de ses succès. « Est-ce Weygand, demande-t-il, qui fait la victoire ou est-ce la victoire qui fait Weygand?... Il se peut que certaines existences soient, pendant toute leur durée, favorisées par le Destin, comme il arrive à la roulette que le rouge sorte quinze fois de suite. » Reconnaissons ici l'objection éternelle de fatalisme. Soit rencontre, soit que M. André Maurois s'en soit souvenu, Napoléon l'énonçait déjà en termes presque identiques, pour l'écarter aussitôt, dans un passage célèbre du *Mémorial de Sainte-Hélène* : « Il n'est pas de grandes actions suivies, disait-il, qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune ; elles dérivent toujours de la combinaison et du génie. Rarement on voit échouer les grands hommes dans leurs entreprises les plus périlleuses. Regardez Alexandre, César, Annibal, le grand Gustave et autres : ils réussissent toujours ; est-ce parce qu'ils ont du bonheur qu'ils deviennent ainsi de grands hommes? Non : mais parce qu'étant de grands hommes ils ont su maîtriser le bonheur. Quand on veut étudier les ressorts de leur succès, on est étonné de voir qu'ils avaient tout fait pour l'obtenir. »

Et pareillement, le lieutenant de ces *Dialogues* : « C'est l'idée même du destin que je trouve absurde et fausse... Admettre que ce qui arrivera demain est déterminé dès aujourd'hui, c'est dépasser de beaucoup les résultats de l'expérience. C'est même décider contre elle, puisque la volonté humaine est, elle aussi, un fait d'expérience. L'avenir n'est pas inscrit dans le présent. Un esprit parfait qui connaîtrait toutes les données d'une bataille, effectifs, nombre de canons, transports, état de l'atmosphère, n'en pourrait cependant prévoir l'issue. » Et avec un rare bonheur d'images, autant qu'avec vérité et profondeur, il représente l'avenir non pas comme une voie toute tracée déjà où nous n'avons qu'à avancer ou plutôt à être portés par la suite des jours, mais comme « un abîme où s'agitent des formes vagues et encore inconsistantes qu'il appartient aux hommes d'action, si vraiment ils le veulent, de sculpter... » Ce n'est pas là donner

aux forces morales, au « cran » un pouvoir illimité et chimérique ; quand il n'y aurait à tenir compte que de la résistance du corps humain et de la brièveté de la vie, il serait encore assez clair qu'il y a des entreprises que l'ordre de la nature condamne ; mais c'est connaître bien toute la richesse de cette nature et quelles immenses possibilités elle offre à qui se propose, selon ses lois, de modifier la figure du présent.

Mais encore, demandera-t-on, pour une tâche si ambitieuse, quelles qualités sont requises? Est-elle l'œuvre de l'intelligence ou de la passion? Ou pour parler avec bon sens, sans exclure aucun des deux termes, dans quelles proportions se mélangent l'intelligence et la passion dans le génie d'un grand capitaine, et plus généralement de tout homme d'action éminent? C'est le sujet propre du second de ces dialogues où je verrais volontiers le plus riche, celui où M. André Maurois a fait preuve de la plus grande pénétration d'analyse.

Il est précédé d'un mot de Vauvenargues : « Je crois que le génie dépend en grande partie de nos passions. » Le choix de cette épigraphe indique assez à quel élément M. André Maurois, en dernière analyse, attribue l'importance décisive. Encore s'en faut-il de beaucoup qu'il dédaigne dans le génie de l'action les éléments intellectuels. « J'ai beau m'interroger de bonne foi, dit le lieutenant, je ne puis découvrir en moi aucun mépris de l'intelligence. » Et ailleurs, citant une parole du général Bugeaud : « J'approuve beaucoup le chant de la *Marseillaise*, mais je crois qu'à lui seul il ne donne pas la victoire », il s'interroge et résume ainsi son opinion : « Est-ce que je pense comme Bugeaud? Certainement je pense que la *Marseillaise*, à elle seule, ne donne pas la victoire ; je crois qu'il faut dans toute action une certaine part de *Marseillaise* et une certaine part d'intelligence. Plus exactement, je crois qu'il y a dans la vie des problèmes que l'on peut résoudre par le raisonnement et d'autres où celui-ci est d'un faible secours. » Mais j'ai tort d'isoler ces formules ; elles ne doivent être lues qu'accompagnées des analyses et des exemples qui les expliquent et les précisent.

Quels que soient les rapports de l'action et de la pensée, il y a entre l'ordre de l'action et l'ordre de la pensée pure une différence essentielle : c'est que l'action se développe dans le temps. En art, Molière le dit, « le temps ne fait rien à l'affaire » ; qu'Oronte n'ait mis qu'un quart d'heure à faire son sonnet, ou qu'il y ait employé trois semaines, ce labeur plus ou moins long ne permet de juger qu'Oronte et ses dons, sa facilité, sa difficulté de travail ; son sonnet n'en est ni meilleur ni pire. Mais c'est une qualité aussi constitutive à une manœuvre militaire d'être rapide qu'il importe à un coureur de mettre moins de temps que ses rivaux, quitte, s'il le faut et s'il le peut avec succès,

à user d'une technique que les règles déconseillent. M. Maurois le dit fort bien : on ne demande pas à un homme d'action une solution parfaite ; on lui demande une solution immédiate. Elle sera approximative, tant pis ; le pire serait encore qu'il s'abstînt d'en choisir une, et le danger presse. Sans cette faculté de se décider rapidement, il ne faut pas dire qu'un homme d'action est médiocre ; il est nul ; sans elle, l'on n'est pas homme d'action.

Il est bien évident que dans cette nécessité les méthodes minutieuses et suivies du raisonnement discursif sont inapplicables : elles sont trop lentes. Est-ce à dire qu'il n'y ait en pleine action même presque plus rien d'intellectuel? C'est là, je crois, qu'on pourrait discuter, non pas l'idée même que M. André Maurois se fait de l'action, mais seulement peut-être quelques-unes de ses expressions, qui, ce me semble, trahissent un peu sa pensée. « Autrefois, dit le lieutenant, je montais souvent en course, bon exemple d'action complète parce que le cheval est un être vivant. Or, avant la course, on peut, on doit raisonner. On peut entraîner son cheval avec intelligence, on peut lui chercher le meilleur engagement. Dès que le départ est donné, on ne pense plus. Non qu'il n'y ait des décisions à prendre. Il faut profiter d'un trou, deviner le moment où le cheval va pouvoir fournir un effort, saisir les signes de fatigue chez l'adversaire, mais tout cela ne se définit pas sous forme de mots, de phrases ; on *sent* que l'occasion est favorable. » Pour peu que l'on se soit trouvé, peu ou prou, dans la nécessité d'agir, il faut reconnaître la justesse de la peinture. Mais on *sent*, est-ce bien ce qu'il faut dire, si du moins l'on a dessein de donner aux termes toute leur rigueur? Je sais que l'on parle d'ordinaire ainsi ; malheureusement, le mot *sentir* est un des plus équivoques de tout le dictionnaire. Ne serait-on pas plus près de la réalité en parlant d'une *vue* de l'esprit? Et faut-il dire qu'*on ne pense plus* du moment qu'on n'use plus de mots et de phrases? Ne serait-il pas plus exact de dire qu'au contraire, on pense davantage, mais plus vite, la pensée étant immédiatement traduite en actes? A proprement parler, on n'ignore pas les raisons que l'on a d'agir ; on pourrait les exposer si seulement elles présentaient un intérêt par elles-mêmes ; mais les ayant présentes en faisceau à l'esprit, et les embrassant d'un regard, on se contente de cette évidence confuse et puissante, sans souci de les détailler, inutile perte de temps, qui n'ajouterait rien à la certitude.

Ce n'est qu'une analogie, mais tout ce que nous pouvons imaginer du mode de pensée des grands hommes d'action y répond trait pour trait. Napoléon à cet égard est pour l'analyste un cas privilégié : non pas seulement parce qu'il fut un grand capitaine (il va de soi que la

stratégie n'est pas de notre compétence) ; mais il n'y eut guère de génie, moins instinctif, plus conscient de sa méthode et, si j'ose dire, du mécanisme de sa pensée ; même aujourd'hui, sa *Correspondance*, ses écrits théoriques de Sainte-Hélène, un petit nombre de propos précieux que les contemporains nous ont rapportés, permettent de s'en faire une idée nette. Or, d'une part, il ne se lasse pas de recommander l'étude des campagnes de César, d'Annibal, de Turenne, de Frédéric II, que sa mémoire lui présente à chaque instant, et dont son imagination lui offre une infinité de variantes. Veut-il louer la bataille de Leuthen, il ne trouve pas de plus grand éloge à en faire que de dire que « toutes les manœuvres de Frédéric y sont conformes aux principes de l'art de la guerre. Il ne fait pas de marche de flanc devant l'ennemi, car les deux armées ne se sont pas vues en bataille... Il ne viole pas non plus un deuxième principe non moins sacré, celui de ne point abandonner sa ligne d'opérations ; mais il en change ce qui est considéré comme la manœuvre la plus habile de l'art de la guerre... » Même au moment d'agir, à en juger par sa correspondance, loin d'ignorer comme l'a cru Taine, les « règles générales et abstraites », et de ne se représenter que des problèmes particuliers, c'est au contraire à chaque instant que l'on entrevoit la référence à un principe général, dont telle manœuvre dérive directement. Mais d'autre part, nourri de l'expérience comme il l'est, et désireux d'élever l'art militaire à l'état de « véritable science », il sait que la simplicité même des principes directeurs et la diversité des circonstances oblige l'exécution à se renouveler sans cesse. Rappelle-t-il que « les principes de César ont été les mêmes que ceux d'Alexandre et d'Annibal », déclarant que « la connaissance des hautes parties de la guerre ne s'acquiert que par l'étude de l'histoire des guerres et des batailles des grands capitaines et par l'expérience », il ajoute aussitôt : « Il n'y a point de règles précises, déterminées : tout dépend du caractère que la nature a donné au général, de ses qualités, de ses défauts, de la nature des troupes, de la portée des armes, de la saison et de mille circonstances qui font que les choses ne se ressemblent jamais. » Principe, et non recette ; tradition et nouveauté mêlées. « L'art militaire, dit-il ailleurs, dans une note que Bourrienne nous a conservée, consiste, avec une armée inférieure, à avoir toujours plus de force que son ennemi, sur le point que l'on attaque ou sur le point qui est attaqué. Mais cet art ne s'apprend ni dans les livres, ni par l'habitude. C'est un tact de conduite qui constitue proprement le génie de la guerre. »

Un tact de conduite... C'est ici, ce me semble, que l'on touche à cet élément de passion, ou plutôt de caractère, où M. André Maurois voit

dans cet art de la guerre, « fils, comme Achille, d'un mortel et d'une déesse », la part de la déesse. Je ne voudrais pas faire croire qu'il fait peu de cas des éléments intellectuels, dont le rôle est toujours considérable (si toutefois l'on veut bien reconnaître de l'intelligence ailleurs que dans un raisonnement discursif). Mais son goût des héros l'incline à n'aimer jamais mieux une grande intelligence qu'alors qu'elle montre une grande âme. Il faut le dire d'ailleurs, à l'honneur de l'énergie et de la ténacité, sinon, à proprement parler, de la vertu : le succès, même matériel, est à ce prix.

C'est sans doute énoncer une vérité banale que de dire « qu'un peu d'intelligence employée par un cœur passionné ira plus loin qu'un beau génie mis au service d'une âme froide ». Elle est particulièrement vraie dans ces domaines de l'action où il est inévitable que les obstacles soient nombreux et rudes. Il en est d'extérieurs, qu'un caractère faible jugera trop vite insurmontables, quand peut-être il aurait suffi de tenir un quart d'heure de plus pour les vaincre ; quelques-uns même iront jusqu'à se réjouir de les rencontrer, y trouvant une excuse à leurs secrets désirs d'abdication, dans le même sentiment qu'un mauvais élève se réjouit de la maladie parce qu'elle le dispense de la classe. Mais il est des tentations plus subtiles. En voici une que je ne vois pas qu'il ait signalée et sans laquelle un traité de l'action (bien plutôt qu'un ouvrage de stratégie, ces trois *Dialogues* ne sont rien d'autre) ne me paraîtrait pas tout à fait complet. La mollesse de l'âme n'empêche pas seulement un beau plan d'être exécuté ; elle détourne même d'oser le concevoir. Un caractère faible redoute les difficultés avant même qu'elles se présentent sur son chemin ; l'idée même lui en est importune : il préfère rêver de faciles triomphes qui lui tombent du ciel, de peur de regarder en face ces efforts qui sont le prix de tous les succès. Nombre de programmes d'action chimériques n'ont pas d'autre cause. C'est au contraire la marque d'une âme virile que d'imaginer le pire avec le plus de précision possible, pour être capable de le surmonter, quitte à savoir, le cas échéant, profiter même du bonheur. « Quand je fais un plan militaire, disait encore Napoléon, il n'y a pas d'homme plus pusillanime que moi. Je me grossis tous les dangers et tous les maux possibles dans les circonstances... » Cela invite à ne rien négliger, à obtenir de soi cette alliance des dons les plus opposés, de la crainte salutaire et de l'audace, de l'imagination et de la précision, où M. André Maurois voit avec raison le secret de toutes les grandeurs.

Par là, son beau livre ne nous invite pas seulement à prendre du « génie » une idée plus nette ; dans la mesure même où il le définit, il le fait rentrer sous des lois communes. « Regarder du dehors un homme

de génie, dit le philosophe qui semble bien ici exposer la pensée de M. Maurois, étonne l'esprit sans élever le courage. Comprendre au contraire par quelles simples méthodes, en portant le mousquet, en étudiant le terrain, un Turenne dresse lui-même son intelligence et sa « carcasse »; comment un Robert Peel, entraîné dès son enfance au métier de Premier Ministre d'Angleterre, le devient enfin, et l'un des meilleurs ; comment le héros sait faire de son âme une demeure toujours prête à recevoir l'accident favorable, voilà qui rend à l'apprenti le sentiment de sa liberté. »

Je voudrais quitter M. Maurois sur cette invitation, sinon à l'héroïsme, du moins à l'énergie. Je n'ai pas épuisé la matière de ses dialogues. Je n'en ai pas non plus montré l'art exquis, libre et surveillé à la fois. M. André Maurois est du petit nombre des auteurs qui, dans le dégât de la langue contemporaine, savent écrire purement et noblement sans affectation d'archaïsme, sans cesser un instant d'employer le parler le plus ordinaire. Il y a sans doute pour un écrivain des prouesses que l'on remarque davantage ; il n'y en a guère de plus malaisées ni qui soient une meilleure marque de goût.

HENRI RAMBAUD.

L'HISTOIRE

L'ILLUSTRATION D'UNE HISTOIRE DE FRANCE

La maison Plon fait paraître une belle édition illustrée de l'*Histoire de France* de Bainville : la présentation typographique en est faite suivant le grand style de Didot dont elle a la tradition, et l'illustration, exécutée en hors-texte suivant les procédés les plus modernes et les meilleurs, est à la fois documentée, nouvelle et exactement dans le sens du livre.

Trouver une illustration documentaire traduisant d'une façon précise l'esprit de cette *Histoire de France* n'était pas chose extrêmement simple et facile. Bainville n'a pas voulu faire un tableau pittoresque, mais donner une vue abstraite, pleine de sens : la grande force de son livre est dans l'enchaînement, la génération des événements, leur mécanisme, leur signification et finalement leur place dans ce composé précieux que constitue la France.

Pourtant, d'une part, chaque époque ainsi comprise offre un aspect particulier qu'une figure, une scène surtout peuvent symboliser. Et en second lieu, d'une époque à une autre certains épisodes semblent se reproduire soit qu'il y ait entre eux, comme entre la Ligue et la Fronde, un lien subtil, soit qu'ils dérivent des mêmes tendances du peuple français : à travers les âges, de la guerre de Cent Ans au dix-neuvième siècle, des mouvements révolutionnaires viennent périodiquement ébranler le frêle édifice de l'ordre public.

Grandes figures, comme celles de César, de Charlemagne, de saint Louis ; journées populaires comme les révolutions de la guerre

de Cent Ans, la Ligue, la Fronde, le 31 mai 1793, les journées de juin 1848, la Commune ; rétablissements tels que l'entrée d'Henri IV ou de Louis XVIII à Paris ; décisions capitales dans l'histoire intérieure ainsi que l'organisation des places frontières par Louis XIV, le relèvement de la marine sous Louis XV, la multiplication des assignats, le Concordat ; événements qui ont dominé la politique extérieure comme Marignan, la conquête des Trois-Évêchés, le traité de Westphalie, le camp de Boulogne, la campagne d'Italie sous Napoléon III : toutes les idées maîtresses qui, dans leur diversité, se dégagent du livre de Bainville, se trouvent illustrées par des documents contemporains.

Suivant les époques, il a été plus ou moins aisé de le faire. C'est que l'image, par son caractère populaire, est serve de l'opinion. Et quand l'opinion s'est trouvée en opposition avec les véritables intérêts du pays, l'image a suivi son esprit. Le dix-huitième siècle en est un curieux exemple : on chercherait en vain, je crois, des gravures contre les Parlements ou contre la Prusse, alors que l'Autriche n'est pas épargnée et que l'expulsion des Jésuites a donné matière à une telle quantité d'images satiriques qu'elles forment tout un gros volume au Cabinet des Estampes. . .

Au seizième siècle, au contraire, l'opinion étant partagée, les gravures reflètent les tendances des divers partis, ligueurs ou royalistes. Au dix-septième siècle, après le mouvement éphémère de la Fronde, les documents témoignent de la belle unité morale qu'avait su réaliser le grand Roi ; les graveurs ne semblent se soucier que de seconder et d'immortaliser son œuvre de grandeur : époque exceptionnelle dans notre histoire.

En un temps où l'image n'ayant pas encore trouvé de moyen de reproduction, n'était pas encore populaire, au moyen âge, les rois, qui l'utilisaient, s'étaient montrés envers elle moins tyranniques que plus tard l'opinion. On aurait pu penser qu'ils n'auraient eu aucun plaisir à rappeler les moments pénibles de leur règne, et que par exemple il serait impossible de trouver des représentations contemporaines des révolutions d'Étienne Marcel, des Cabochiens ou des Bourguignons. Il n'en est rien. Charles V, qui fit exécuter le manuscrit des *Grandes chroniques* qui est aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale, y avait fait peindre le détail du mouvement qui souleva Paris contre lui pendant la prison du roi Jean ; et on trouve dans les *Vigiles de Charles VII*, destinées à rappeler les actions du Roi victorieux, des miniatures sur les révolutions parisiennes qui, en préparant le terrain aux Anglais, avaient mis d'avance son trône en péril.

*
* *

Pour cette illustration, différentes sortes de documents ont été utilisés : monuments de sculpture, miniatures, médailles, gravures. Chaque genre a son époque ; et l'ensemble se trouve ainsi offrir un raccourci de l'histoire des Arts.

La sculpture, cet art qui a fait de nos cathédrales le grand livre populaire, comme l'a si bien montré M. Mâle, domine forcément jusqu'au treizième siècle. Mais dès le début du quatorzième, la miniature fait son apparition et répand sur les volumes qui se multiplient, la finesse de ses traits, la douceur de ses tons et l'éclat de ses ors ; elle aura son temps jusqu'au cœur du seizième siècle.

Avec le goût de l'antiquité, la médaille vient en honneur et sert à commémorer les grands événements, si bien qu'on pourra, jusqu'au dix-huitième siècle, faire des histoires par les médailles, ce qu'on a appelé des *histoires métalliques*. Ce fut là une des raisons de la création de la seconde des Académies, qui s'appela au début Académie des Inscriptions et Médailles, et dont la médaille de fondation a été reproduite sur la couverture de l'Histoire de Bainville, avec son exergue justifié : *Rerum gestarum fides*. Les rois n'étaient pas seuls à utiliser cet art ; et l'une des plus curieuses illustrations du volume est cette médaille de la Ligue dont l'inspiration républicaine est si nette qu'elle fut frappée de nouveau sous la Révolution.

Enfin depuis la fin du quinzième siècle, c'est surtout la gravure, sur bois ou sur cuivre, qui nous rappelle les grands événements de l'histoire. La France a excellé dans cet art : la gravure d'Ozanne pour le relèvement de la marine sous Louis XVI est un des plus beaux exemples que ce qu'un burin fin et spirituel savait tirer du cuivre dans notre charmant dix-huitième siècle ; et la scène de la Commune n'est pas un spécimen indigne de la renaissance de la gravure sur bois au siècle dernier.

Ainsi chaque époque apparaît avec son art et son esprit dans ce livre illustré qui, pour bien des amateurs et même des connaisseurs, sera une nouveauté.

JEAN LONGNON.

LA MUSIQUE

GABRIEL FAURÉ

Quand, il y a deux ans, quelques semaines après l'hommage national qui lui fut rendu en Sorbonne, j'allai lui porter le fascicule de la *Revue musicale* entièrement consacré à sa gloire et renfermant sept pièces pour piano, « sur le nom de Fauré », de ses meilleurs élèves, Louis Aubert, Georges Enesco, Charles Kœchlin, Paul Ladmirault, Maurice Ravel, Roger-Ducasse, Florent Schmitt, il dit, en un alexandrin issu (ou presque) du livret de *Pénélope :* « Les voici donc déjà qui dressent mon tombeau, » et, sur mon geste, il ajouta : « La mort, depuis longtemps j'y pense,... et c'est toujours avec sérénité. »

Sérénité qui illumina tout son être, toute son œuvre, et qui, il y a quarante ans, lui dicta son divin *Requiem* . ce n'est point l'appel de la désespérance, ce n'est point le cri de la douleur, mais c'est l'hymne d'espoir sacré, le chant harmonieux du vrai croyant qui veut moins déplorer la fin terrestre que célébrer l'éveil à la vie du ciel.

Sereine et belle, cette âme fut toute musique, et jeune à quatre-vingts ans comme à l'aurore. Après un demi-siècle, la première sonate pour violon et piano, le premier quatuor pour piano et cordes en *ut* mineur semblent écrits d'hier : ils sont animés de cette vie du cœur qui survit au souffle, de cette chaleur qui, sous l'enveloppe du savant comblé d'honneurs et au faîte des gloires académiques, garde les charmes de l'adolescence.

Il fut le musicien prophète. Non pas ce prophète écumant que rêva d'être Berlioz, mais ce précurseur ferme et doux qui, en pleine

éruption wagnérienne, créait le langage harmonique de demain et vingt ans avant Debussy suggérait la syntaxe du nouveau siècle. Mais s'il créait une grammaire, il ranimait surtout un esprit : l'esprit défunt de nos clavecinistes, de nos maîtres de la Renaissance, de nos vrais classiques. À côté de Wagner, à côté de Franck, il tordait sans bruit le cou à l'éloquence : Verlaine trouvait en lui le seul écho qu'il pût dignement souhaiter. Quand, à la fin de la guerre, Fauré définissait notre musique : « le goût de la clarté dans la pensée, de la sobriété et de la pureté dans la forme, la sincérité, le dédain du gros effet, en un mot toutes les vertus qui peuvent contribuer à ce que notre art tout entier retrouve son admirable personnalité et reste à jamais ce qu'il doit être : essentiellement français, » il rendait compte de la mission de sa vie, et les plus jeunes musiciens d'aujourd'hui, ceux que l'on accuse le plus volontiers d'anarchie, sont les premiers à saluer en lui le rénovateur de notre musique.

Cette rénovation, il l'apporta d'abord dans le domaine où se plaisait la concentration de sa nature : dans la musique de chambre. Hostile à toute formule, elle n'exprime jamais que la musique pure, qui répugne aux intentions descriptives, autant qu'aux visées métaphysiques. En cela surtout furent remarquables les mélodies. Les vingt premières, écrites avant 1870, avaient été composées sur des poèmes descriptifs de Hugo, de Gautier, de Leconte de Lisle : au milieu de ces visions concrètes, le musicien n'est pas à l'aise. Mais il découvre Verlaine, dont la simplicité et la pure émotion s'accordent avec son âme. Aussitôt la musique s'anime, prend corps, palpite. Autour des poèmes de *la Bonne chanson*, elle crée une atmosphère sobre qui baigne la poésie, sans la submerger ; elle ne cherche point les images, les visions, les formes ; elle n'est que sensibilité et état d'âme. Dans cette sérénité d'atmosphère, l'élément harmonique du langage musical prend une influence prépondérante ; le champ harmonique s'agrandit et, bien loin d'en pâtir, la mélodie en tire plus de souplesse et y jouit de plus de liberté : elle n'a pas la véhémence du lyrisme allemand, mais elle a la tendresse du vrai lyrisme français.

Les quatuors, les sonates pour violon et piano, les quintettes, les pièces pour violoncelle surent exprimer tour à tour la fantaisie raffinée et l'élégiaque douceur. Mille subtilités, qui ne sont jamais des perversités sonores, mais du goût, en ce qu'il a de plus divers, et une fantaisie qui est du cœur et non point de l'esprit. C'est ce goût, cette fantaisie qui surent tempérer les masses orchestrales dans les compositions symphoniques et au théâtre où, avec *Pénélope*, l'avenir verra une des expressions les plus sûres de notre goût musical.

Comme son œuvre, toute de douceur et de fermeté, sa vie lente-

ment se fit sans gestes et sans violences. Rare destin dans le monde des musiciens : il était fils d'un modeste universitaire. A sa sortie de l'école Niedermeyer, il est organiste à Rennes, à l'église Saint-Sauveur. Après quatre paisibles années, le voici à Paris : de l'orgue de Notre-Dame de Clignancourt, il passe à celui de Saint-Honoré-d'Eylau, devient maître de chapelle à Saint-Sulpice, tient enfin le grand orgue à la Madeleine. Sa renommée grandit, avec d'autant plus de force persuasive qu'elle quête moins l'applaudissement. Revenu à l'école Niedermeyer comme professeur, il s'allie à la famille du sculpteur Frémiet, succède à Guiraud comme inspecteur des Beaux-Arts, à Massenet comme professeur de composition, à Reyer et à Berlioz comme membre de l'Institut et, pendant quinze ans, préside, avec cette aisance mesurée et ouverte qui fait le prix de son art, aux destinées du Conservatoire.

Ses élèves, qui, presque tous, sont devenus des maîtres, ont su dire, au lendemain du jour qui fut, depuis la mort de Debussy, le plus grand deuil de notre musique, quelle était son influence personnelle, aussi puissante que secrète. Les meilleurs d'aujourd'hui lui doivent le meilleur d'eux-mêmes : leur propre personnalité, qu'il sut faire épanouir entre ses mains délicates. Mais l'étranger ne l'a pas encore compris, ne le connaît pas encore. Saint-Saëns fut un classique, mais un classique de cette langue cosmopolite issue de la grande symphonie germaine. Fauré fut un classique, mais un classique de la pure et unique tradition française, l'égal d'un Racine, impénétrable à quiconque n'est point de leur sang. Je feuillette un gros volume qu'un Anglais cultivé vient de faire paraître à l'*Oxford University Press* et qui prétend, si l'on en croit le titre, jeter un coup d'œil général sur la musique contemporaine (*A Survey of Contemporary Music*, by Cecil Gray) : des chapitres entiers sont consacrés à Richard Strauss, à Frédéric Delius, à Édouard Elgar, à Claude Debussy, à Maurice Ravel, à Igor Stravinsky, à Alexandre Scriabine, à Arnold Schönberg, à Jean Sibelius, à Bela Bartok, à Ferruccio Busoni, à Bernard van Dieren, mais le nom de Fauré n'est même pas cité...

Sa pureté souveraine, son sensualisme subtil, sa personnalité plus profonde qu'apparente, son éloignement du dogmatisme l'ont desservi pour conquérir la faveur hors des frontières. Il faut le déplorer pour sa gloire, mais s'en réjouir pour la qualité de l'admiration qui lui est due : seul doit compter pour un musicien aussi purement nôtre l'hommage des siens.

André Cœuroy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. JACQUES-LOUIS DUMESNIL

Il y a dans tout individu un caractère prédominant qui le détermine. M. Jacques-Louis Dumesnil est « important ». Tout ce que nous pourrons ensuite dire de lui ne sera que par surcroît.

M. Jacques-Louis Dumesnil est important. Lorsqu'il arriva au Conseil général de Seine-et-Marne, il priait l'huissier de ne pas perdre de vue sa serviette qu'il abandonnait sur la table entre la séance du matin et celle de l'après-midi. « Ne vous inquiétez pas, cher ami, lui disaient ses collègues, nous laissons tous notre serviette. » « Oui, répondait M. J.-L. Dumesnil, d'une voix profonde, mais la mienne est particulièrement importante. »

J'ai vu M. J.-L. Dumesnil, dînant à côté d'une jolie femme, lui exposer son plan pour démocratiser la marine. Son excuse était qu'il ne lui chuchotait pas ce plan dans l'oreille, à la manière d'une confidence, mais il l'expliquait d'une belle voix grave, préoccupé surtout, semblait-il, que sa jolie voisine fût pénétrée de son importance.

On sait que M. J.-L. Dumesnil est un « cartelliste » effréné. Il ne connaît pas d'ennemis à gauche, mais comme la destinée lui a départi la fortune et une fortune considérable, il ne souhaite pas la révolution violente et s'il choisit ses alliés toujours à gauche, cette passion démocratique ne va pas, peut-on dire, sans un certain discernement. On dira sans doute que M. J.-L. Dumesnil, grand bourgeois, a tout à perdre

dans cette révolution qu'il contribue à déchaîner et qu'il est moins facile de s'arrêter dans une évolution à gauche qu'on ne le croit généralement.

Mais ces vérités premières ne sont point faites pour M. J.-L. Dumesnil. Lui, il sait ce qu'il veut, il va où il veut et s'arrête où il veut. Il a le geste impérial, la barbe imposante, la voix sonore et grave. Il est important et les événements ne peuvent moins faire que de s'incliner devant son importance.

D'ailleurs, M. J.-L. Dumesnil, fameux ministre de la Marine, pour avoir signé la circulaire où il est dit que les marins doivent s'entraîner en vue de la paix, ne s'est pas voué spécialement à la solution du problème financier, mais il préfère tenir son succès de sa violence anticléricale. C'est plus facile. Pour M. J.-L. Dumesnil, au reste, tout est facile. Il lui semblait que la réaction relevait la tête, et cela, il ne pouvait le permettre. Il a donc débarqué la plupart des aumôniers de la flotte et interdit le libre accès des hôpitaux de la marine aux ecclésiastiques. Et silence dans les rangs...

Ceux qui ont connu M. J.-L. Dumesnil adolescent, savent que son origine et sa formation première ne le destinaient pas à de tels exploits. Il fut, en effet, élevé au collège de Juilly et, comme beaucoup de ses coreligionnaires politiques actuels, il commença par édifier ses condisciples par la ferveur de sa piété. A cette époque, s'il faut en croire la tradition qui est une des grandes sources de l'histoire, il n'était rien moins que démocrate et parlait légèrement des républicains. Mais quoi! l'heure n'était pas à la réaction et M. J.-L. Dumesnil se devait de se dévouer à son pays. Homme important, il était destiné à un rôle important et, comme il ne pouvait s'attarder aux futilités d'un muscadin, il devint donc radical-socialiste.

Il passa du cabinet de M. Aristide Briand au Parlement, où il représente Fontainebleau. Sa carrière parlementaire est déjà longue et il a été, dans d'autres ministères, sous-secrétaire d'Etat. Il a même été collaborateur de M. Clemenceau, mais il se peut qu'il l'ait oublié et de bonne foi.

Actuellement, il est le grand homme de Seine-et-Marne. Les mauvaises langues et ceux qui vont au fond des choses vous diront qu'il est le prisonnier et le serviteur des révolutionnaires. Mais qu'importe? Il ne le croira jamais; c'est assez, du moins pour lui. On se tromperait fort d'ailleurs si l'on croyait que M. J.-L. Dumesnil préconise, par exemple, des solutions financières révolutionnaires après avoir mis sa fortune personnelle à l'abri. M. J.-L. Dumesnil est un sectaire : il est sincère, comme tous les sectaires.

Comme tous les sectaires aussi, il est peu clairvoyant, ce qui lui

permet certaines contradictions. Comme, par exemple, d'affirmer un patriotisme volontiers cocardier et de seconder la politique qui diminue le prestige et la sécurité de son pays, ou d'avoir découvert qu'il fallait qu'un ministre de la Marine eût une marine, tout en multipliant les circulaires tendant à diminuer l'unité morale et la discipline de l'armée navale. Contradiction non moins surprenante, M. J.-L. Dumesnil, s'il est un fanatique et de l'espèce brutale, est, par ailleurs, bon compagnon, convive enjoué et amphitryon charmant. D'aucuns goûtent même son esprit, encore qu'il ne soit pas des plus fins. Mais pourquoi chercher la finesse chez un homme sans clairvoyance et que mènent seuls ses rancunes politiques et sa passion antireligieuse. Un sectaire, d'ailleurs, peut-il être clairvoyant?

***

Le Théâtre : *A l'ombre du mal.*

En vérité, sauf de bien rares exceptions, c'est dans les tout petits théâtres qu'on trouve les pièces intéressantes. Les étrangers et les provinciaux de passage à Paris ne doivent jamais l'oublier quand ils veulent juger notre art dramatique.

La pièce nouvelle de M. Lenormand, qui est représentée dans la petite salle d'étude du Théâtre des Champs-Élysées, se déroule dans un poste perdu de l'Afrique française. Un vieil administrateur, Rougé, a sous ses ordres un jeune fonctionnaire, Le Cormier, qui débute dans la carrière coloniale. Ce néophyte est tout feu tout flamme ; il a amené avec lui sa jeune femme, et tous deux travaillent à gagner les nègres par la douceur. Aussi, les relations sont fort tendues avec ce vieux crocodile de Rougé. Celui-ci pousse à l'excès le mépris de ses administrés. La solitude, la fièvre, la maladie l'ont rendu méchant ; l'Afrique, lentement, a rongé sa conscience de civilisé, ou plutôt l'a renversée. Il est tombé à une perversité singulière, compliquée, qui paraîtra monstrueuse à des Européens ; mais Rougé est un Européen lâché seul sous le soleil au milieu des nègres, avec la force dans les mains et le feu dans le crâne. S'il se complaît à faire le mal, ce n'est pas un vulgaire sadique, il nous eût fait horreur et ne nous eût pas intéressés. Sa perversité est d'un civilisé : elle est métaphysique. Il se divertit à troubler l'idée que les nègres ont du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Au village qu'il administre, deux chefs se querellent : il fait saisir et punir l'innocent. Celui-ci proteste au nom de la justice. Il ricane. « Crois-tu, dit-il, discerner comme un blanc ce qui est juste et ce qui ne l'est pas? » Cette folie d'intellectuel déséquilibré amène un résultat imprévu et pourtant logique : les nègres sont profondément frappés et surpris par cette injustice ; ils méditent,

cherchent à comprendre ce renversement. Quand ils croient avoir compris, ils agissent selon la nouvelle métaphysique que leur apporte Rougé. Pour réparer l'injustice, ils s'en prennent non au coupable, mais à l'innocent. Ils continuent de respecter Rougé et ils massacrent la pauvre petite Mme Le Cormier, qui est allée sans défense au milieu d'eux pour soigner les victimes et réparer, elle aussi, l'injustice à sa manière, par la douceur et par l'amour.

Ainsi se vérifie cette théorie de Rougé que l'Afrique dévore les êtres faibles et que seuls résistent ceux qui ont accepté, comme lui, de croître *A l'ombre du mal.*

Avec cet étrange sujet, M. Lenormand a trouvé moyen de nous intéresser tout un soir. *A l'ombre du mal* n'est qu'une version remaniée de la première pièce de cet auteur, un drame joué au Grand Guignol, vers 1913 croyons-nous, et qui portait le titre de *Terres chaudes.* Jamais M. Lenormand n'a fait mieux que cette nouvelle version. Dans toutes ses autres pièces, il fragmente l'action en une multitude de tableaux, ici au contraire il respecte les unités. La pièce se déroule en trois actes, en un seul lieu et en un seul jour. C'est peut-être l'unité d'action qui est sinon le moins respectée, du moins le moins réussie. En effet, deux actions adventices serpentent autour de celle que nous avons rapportée comme des lianes autour d'un tronc. L'une est si mince qu'on peut la négliger, l'autre au contraire est si grosse qu'on la confond avec le tronc, ou si forte qu'elle le mord. L'inspecteur colonial Préfailles passe ce jour-là par le poste, se rendant en Europe. Rougé reconnaît en lui le chef qui lui a donné jadis l'exemple de l'injustice et qui l'a poussé au mal, parce qu'il l'a fait souffrir. C'est le passage de cet homme qui achève d'exaspérer Rougé, qui l'excite à commettre l'acte injuste qui est le centre de la pièce. Au reste, Préfailles fait le chaînon intermédiaire entre Le Cormier et Rougé. L'un garde encore les illusions ou les préjugés du blanc, l'autre a été détraqué par le soleil africain. Entre eux, Préfailles est le type moyen ; sans illusion comme sans folie, il ne cherche ni à convertir les nègres ni à les opprimer, il administre ; il n'est ni bon ni méchant, et cependant, il a été cruel envers Rougé, il l'a fait longuement souffrir : parce que l'Afrique détraque toujours, d'une manière ou d'une autre, le cerveau du blanc.

Ainsi, cette seconde histoire enlace si fortement la première, qu'elle arrive à faire corps avec elle. Elle n'en est pas moins un peu excentrique, et elle prête à un reproche assez sérieux. Le Préfailles que nous voyons est un personnage vrai, intéressant, touchant même : c'est un brave homme dont le caractère ne se rattache pas logiquement avec celui du Préfailles ancien que nous ne voyons pas, mais dont on nous parle, le Préfailles qui, jeune fonctionnaire, s'amusait à faire souffrir un subordonné inconnu. Autre critique, le ménage Le Cormier n'est pas très réussi. Ces jeunes gens sont vertueux sans nuance et sans relief. M. Lenormand paraît mal à son aise quand il

peint la vertu. Au contraire, son Rougé est attrapé de main de maître. La belle planche d'anatomie poussée au noir! A force de crayonner des monstres, il arrive à saisir et à exprimer leur secret d'un trait net, qui incise, mord, fouille et laisse une épreuve sèche, vigoureuse et décharnée. Il est comme un homme armé d'une bêche qui creuse toujours à la même place et retourne sans fin son champ. Parfois, il déplace des masses de terre où l'on ne trouve, comme dans le vaudeville de Labiche, que les débris d'un vieux saladier cassé par la bonne. Mais parfois aussi le coup de sonde donne en plein sur une couche où gisaient, oubliés, les os de monstres inconnus.

Ici donc l'art de M. Lenormand est fort, sobre, dépouillé, la pièce aisée à saisir et à démonter, la réussite presque complète, à tout le moins très remarquable. Mais qu'a voulu dire cet étrange auteur? Car il y a toujours chez lui des intentions, et ses pièces sont destinées à illustrer des théories et des idées. Nous avons remarqué maintes fois que cet amer auteur est optimiste, c'est-à-dire qu'il croit au bien et souffre de la présence du mal dans le monde. Peut-être ne le voit-il pas lui-même et pense-t-il que nous errons à fond en le jugeant ainsi. Son cas n'est pourtant pas douteux ; il s'étonne et s'attriste du spectacle lugubre d'un univers inintelligible ; il a le malheur d'être sensible à l'inquiétude métaphysique et de n'être pas sensible aux remèdes de son mal ; il est ainsi fait : un de ces hommes qui ne pourraient trouver le repos que dans la foi, et qui ne peuvent pas avoir la foi. Anatole France était pessimiste, il a vécu heureux dans le doute, la négation et l'impiété. Un homme comme Anatole France n'a pas besoin de croire. Un homme comme M. Lenormand en a besoin, et il ne peut pas croire.

Son inquiétude est toujours émouvante et, comme les sentiments qui ne sont pas gouvernés de haut par une ferme et heureuse raison, elle l'inspire de manière inégale. Elle est comme une femme qui le guide par la main à travers les replis d'une caverne. Tantôt elle l'égare dans les ténèbres, tantôt elle l'amène vers la clarté. Cette fois, la femme avait en main un petit falot pour se conduire : M. Lenormand suivait une idée juste, forte, claire, assez générale pour nous intéresser ; il est bien vrai que le climat africain trouble les êtres humains qui vont régner là-bas en notre nom, et ce destin nous touche puisque ces êtres, semblables à nous, souffrent à notre service. Sur ce ferme terrain, M. Lenormand a pu s'approcher d'une grande vérité : l'Église catholique enseigne la réversibilité des mérites, *A l'ombre du mal* éclaire d'un drame rapide et palpitant la réversibilité des fautes. Parce qu'un jour un fonctionnaire désœuvré s'est amusé à brimer un subordonné qu'il n'avait jamais vu, à l'autre bout de la chaîne, des nègres, qui pensent appliquer une loi juste, coupent le cou à une jeune femme qui croit à la vertu. Quand nous critiquions les pièces anciennes de M. Lenormand, nous souhaitions pouvoir

parler un jour avec sympathie de cet auteur que nous sentions passionné, sincère et douloureux. Aussi longtemps qu'il nous montrera des images de la force et de la justesse de celle que nous venons de voir, nous aurons le plaisir de pouvoir lui tirer notre chapeau.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA RÉÉLECTION DE M. COOLIDGE. — *Les élections pour la présidence ont lieu, aux Etats-Unis, le* 4 *novembre.*

Les républicains obtiennent environ 379 *délégués contre* 139 *aux démocrates, ce qui assure l'élection de M. Coolidge à la présidence, et du général Dawes à la vice-présidence.*

L'opinion américaine a voté contre le socialisme, pour le plan Dawes. Elle a manifesté son désir d'une politique éloignée de tout rapprochement avec les Soviets et de toute immixtion dans les affaires de l'Europe.

FRANCE. — *Le gouvernement décide un emprunt en bons du Trésor* 5 *pour* 100 *à dix ans, remboursables avec une prime de* 50 *pour* 100 (1er *novembre*).

— *A Valence, au congrès de la Ligue de l'enseignement, le ministre de l'Instruction publique, M. François Albert, prononce un discours contre les jésuites. Il prend à partie le nonce* (2 *novembre*), *ce qui provoque une démarche de celui-ci auprès de M. Herriot* (6 *novembre*).

— *Le congrès des socialistes* (*S. F. I. O.*) *se prononce pour la politique de soutien du cabinet Herriot* (2 *novembre*).

— *On arrête à Forbach le général allemand von Nathusius, condamné par contumace pour vols pendant la guerre* (2 *novembre*). *Cette arrestation provoque, de la part de la presse allemande, de violentes attaques contre la France. Le* 5 *novembre, à Ingolstadt, des officiers du contrôle militaire interallié sont insultés et on leur crache au visage.*

— *Rakowski, chargé d'affaires bolchevistes à Londres, a une entrevue avec M. Herriot au quai d'Orsay. Le gouvernement français donne son adhésion à la nomination de Krassine comme ambassadeur soviétique à Paris, et les Soviets donnent leur adhésion à la nomination de M. Jean Herbette comme ambassadeur de France à Moscou* (4 *novembre*).

— *La Commission des Finances de la Chambre vote un certain nombre d'impôts nouveaux et de taxes nouvelles* (5 *novembre*).

— *Interpellations à la Chambre sur la vie chère. M. Herriot refuse*

de s'expliquer sur le prélèvement sur le capital réclamé par les socialistes (7 *novembre*).

ANGLETERRE. — *M. Stanley Baldwin constitue son cabinet. M. Austen Chamberlain devient ministre des Affaires étrangères* (6 *novembre*).

ALLEMAGNE. — *La régie franco-belge des chemins de fer rhénans est supprimée le* 15 *novembre. L'Allemagne se relève si vite qu'on parle de diminuer les impôts et de revaloriser les emprunts d'Etat.*

ESPAGNE. — *Une tentative révolutionnaire échoue à Barcelone et à la frontière franco-espagnole* (5 *novembre*). *Deux mutins sont passés par les armes à Barcelone* (9 *novembre*).

AUTRICHE. — *Une grève des chemins de fer vient compromettre l'équilibre du budget et la restauration financière de l'Autriche. Le président du Conseil, Mgr Seipel, donne sa démission* (8 *novembre*).

ITALIE. — *La Chambre italienne vote une large confiance à M. Mussolini. M. Giolitti passe à l'opposition ouverte* (15 *novembre*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31581.